CE QUI A ÉTÉ SAISI

(pp. 5, 6)

L'EXPRESS

PRIX APRÈS
ISIE : 1.50 NF

15 SEPTEMBRE 1960. — N° 483 bis

MARCEL A..., VINGT ANS, SOLDAT DU CONTINGENT (pp. 5-6)

(Charles Péguy.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOI

J. F. 26 ans, niveau licence, connaiss. littér. art music. de préférence. Libra. Edition. Discothèque toutes recherches littéraires ou artistiques. Ecr. n° 6444 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

J. F. cultivée, milieu intellectuel, Bac, un an en Angleterre, excellent accent, garderait enfants, âge indiff. 5 après-midi par semaine. Peut aider devoirs. Référ. Tél. LEC. 45-34 avant 10 heures.

J. F. 22 ans, formation universitaire, dynamique, sens de la création, élève ECOLE TECHNIQUE DE PUBLICITE, serait collaboratrice chef de publicité ou agence, libre immédiatement. Ecrire Mme PEGUILLAU, 3, villa Violet, PARIS (15e).

DEMANDES D'EMPLOI (Cadres)

Cadre sup. Ind. chim. org., grande exp., sens respons., dynam., angl., réf. mor., prof. 1er ordre peut se fixer ou voyag. Fr. Etr. cherche : Dir. ou adj. dir. techn. ou T. comm. ou sec. chef entrep. Écr. n° 6635 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

OFFRES D'EMPLOI (cadres)

Importante Entreprise Bâtiment recherche :

POUR ORAN

Ingénieur confirmé

5 ans de pratique chantier minimum, intéressé par problèmes d'organisation

pour direction important chantier logement

Situation d'avenir - Logement assuré

REFERENCES PREMIER ORDRE EXIGEES

Ecrire en envoyant curriculum vitae à n° 26.447 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOI

British American Group publishing world-know magazines considers recruiting for its Paris bureau

COMMERCIALE EXECUTIVE

to develop advertising contract with French firms interested in the Br. and Amer. markets. Beginning salary : 2.000 NF, 13th month. Handwrite in English to PSYCHOTEC (service E E), 18, rue Boudent, Paris (17e).

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

65 km. porte Saint-Cloud, près de Pacy-sur-Eure, **PETITE PROPRIETE** style, 2 chambres, cuisine, salle d'eau, gr. living, jardin, dépendances, neuf. Facilités de paiement. DESIRE WEISS, 41 bis, rue Condorcet, TRU. 62-53

LOCATIONS (Demande)

J. mère célibataire cherche pour novembre loc. non meublée, vaste chambre indép. ou petit app. dans rayon 3 stat. métro autour N.-D.-des-Champs. Ecrire n° 6643 L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

LOCATIONS NON MEUBLEES (Offres)

L'Appartement Français
ROQ. 36-60, 4 pièces dans immeuble neuf à partir de 260 NF. Droit au bail.

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

FONTARABIE (Espagne)

Bord mer, suite plage Hendaye, appartement à Fontarabie, 4 pièces princ., entr., cuisine mod. ch. bonne, salle de b., + cab toil. 3 balcons, chauffage central, sol marbre, téléphone, garage. Appartem. entièr. installé dans villa constr. 1959. Aff. except. sans intérêt. Prix à débattre. Ecrire O.P.G. 595, 46, rue de Lille, à Paris, qui transm.

DEPANNAGES SECRETARIAT

C. N. T. O. VOUS PROCURE IMMEDIATEMENT
Sténos-Dactylos
BAL. 18-98 BAL. 87-23 BAL. 99-79

COPIES - CIRCULAIRES TRADUCTIONS
EXPRESS SECRETARIAT
27, Faubourg-Montmartre - PARIS
TAI. 53-45
Remplacement immédiat tous personnels bureaux

POTERIES ROYALES GRECQUES

de VASSILOPOULOS d'Athènes "Maitre-Potier"

(Pièces signées)

PROCHOUS : Elégant vase à fin goulot et long déversoir pour eau et vin.

Assiettes et vases des époques archaïques et classiques, reproduction exacte des originaux se trouvant dans les différents musées, façonnés et peints entièrement à la main par des artisans héritiers des procédés antiques.

Légende de la scène représentée et musée d'origine mentionnée sous la base.

Nombreux modèles : à partir de 8,90 NF
Catalogue illustré sur demande (1 timbre) à :

SOCOMEX "importateur"
12 rue d'Hauteville - Paris 10e - TAI. 62-38

A titre exceptionnel Jusqu'au 17 septembre

NICOLL

La tradition anglaise du vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
« avant-saison »
son
COSTUME SUR MESURES
en draperies exclusives
370 NF
essayage à votre gré

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons
HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04
Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. **20 %**
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. **20 %**
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. **30 %**
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

COURS ET LEÇONS

Leçons de russe Répétitions, préparation aux examens. Conversation. Professeur d'origine. Mme Novitch. Téléph. à partir de 19 h. 30 à INV. 07-77

DIVERS

DEMANDONS VOITURES D'ENFANTS **EN DONS** pour des enfants placés en nourrice, aux environs de Paris, par une œuvre sociale. Téléphoner à : ODEon 43-40. Les voitures seront prises sur place.

Courrier

De Gaulle 1960

Je n'apprécie guère « L'Express » (le côté snob de toute la partie non politique de votre journal est un éternel et amical sujet de dispute entre ma femme et moi). Néanmoins, je lis souvent avec intérêt vos articles politiques, et surtout les éditoriaux lucides de J.-J. S.-S. Enfin, quelqu'un qui remet de Gaulle modèle 1960 à sa vraie place. Car si le de Gaulle 1940 a pu faire illusion, il faut bien le dire, le de Gaulle 1960 ou Pétain c'est du pareil au même.

Jean-Paul Gueller
Saint-Avold (Moselle).

Un général d'élite

Dans la crise actuelle, le plus grand malheur est que notre Général, de par son éducation et sa caste, est dans l'impossibilité totale d'orienter son action dans le seul sens valable pour l'avenir.

La vraie noblesse française, celle qui jadis savait porter le flambeau de la France, et défendre par contrecoup ses intérêts, a perdu sa puissance financière... Actuellement, par le jeu des guerres et par le bien-être apparent des masses, cette caste en perte de vitesse essaie de reprendre les rênes.

Leur chef de file, notre Général, commet l'erreur fondamentale de confondre la France de 1918 avec celle d'aujourd'hui. Je ne crois pas valable d'envisager la grandeur d'une nation (donc d'une collectivité) en la basant sur celle de son élite seulement. Cette grandeur ne peut s'obtenir dans une nation moderne qu'en prenant ses forces vives dans la masse et en donnant à la jeunesse un autre idéal que la loi du plus fort ou le mode d'emploi des relations.

Régis Mettery
(Nièvre).

Les fondés de pouvoir

Sur le fond de la question, il me semble à peu près évident que Pétain et de Gaulle ne sont que les fondés de pouvoir d'une classe qui a été beaucoup plus fidèle à ses intérêts qu'à la « patrie profanée ». Les méthodes que l'un et l'autre ont utilisées, successivement, sont si semblables qu'on les confondrait : mêmes discours à la phrase bien polie et bien creuse, mêmes tournées provinciales et mêmes gens pour les applaudir, mêmes rumeurs académiciennes : « S'il n'était pas là, que ne ferait pas cet affreux Soustelle ou cet affreux Laval ! », et en conclusion : « Seul, il peut tout, mais il n'est responsable de rien. »

André Fital
(Toulon).

Pétain

Il serait bien temps de cesser de faire semblant de croire que Pétain était un traître à la patrie. Je me refuse à admettre que la Résistance ait le monopole du patriotisme bien compris. Les élites sont de toutes les tendances politiques. Beaucoup d'entre elles, qui croyaient et qui croient toujours en la pureté de Pétain, ont été étouffées pour des motifs bien vils ; ce fut le grand malheur de la France d'après guerre.

Félix Lerailliez
(Grenoble).

« L'Express » et les mythes

Chassons les mythes, dites-vous ? D'accord, rien n'est plus nécessaire.

Le mythe le plus tenace, le plus meurtrier, c'est, à notre époque, la croyance à la nécessité de l'Etat nation, de l'Etat souverain. Dans cette croyance barbare, « L'Express » est cependant plongé jusque-là. P.M.F. ne raisonne que national, et vous-même, mon cher J.-J. S.-S., avez les tripes tricolores, et c'est bien dommage. Il y a dans votre position quelque chose de contradictoire : vous vous voulez humaniste et vous êtes patriote. Or, il n'y a pas d'humanisme compatible avec le nationalisme. L'un est basé sur la raison et le sentiment et l'autre seulement sur l'intérêt. Si j'étais patriote (c'est-à-dire mettant la patrie avant l'homme), je ne pourrais être que gaulliste. Mais « le barbare, c'est le patriote »...

Et puis, il y a le mythe ou plutôt la mythologie judéo-chrétienne, et c'est en dernière page de « L'Express » que l'on rencontre l'un de ses défenseurs. Utilisateur de la méthode Coué : « Nous autres, chrétiens... », il combat avec des armes désamorcées et des images de Saint-Sulpice.

Sympathie à « L'Express » quand même.

H. Lacroix
(Cherbourg).

Monsieur Thiers

Je suis, moi, pessimiste quant aux chances que possède le peuple français de se libérer du joug capitalo-bourgeois. Depuis « Monsieur » Thiers, la droite marque le peuple de France au fer rouge de son empreinte. Le pétainisme n'était pas un « accident », mais une évolution prévisible : en réalité, la France préférait l'Allemagne, je veux dire le genre de gouvernement allemand, à l'Union Soviétique. Tout, mais pas de gouvernement populaire, pas d'appui sur le peuple, et tout parti ou groupement anti-bourgeois est l'ennemi... depuis Monsieur Thiers.

Maintenant, vous croyez à un retour offensif de la gauche française ? Je le souhaite de tout mon cœur, mais... écoutez-vous la radio, regardez-vous la télévision ? Le ton, le geste... Monsieur Thiers parle, il est là, désignant la voie à suivre. Monsieur Thiers est toujours là, la droite aussi, plus forte que jamais... bientôt les fascistes. Oui, je suis très pessimiste...

Michel Girandier
(Marseille).

Père de famille

Né en avril 1914, orphelin de guerre dès septembre de la même année ; classe 1934 rappelé et sur-rappelé ; mobilisé en 1939, remobilisé en 1942 en A.F.N. ; démobilisé enfin en 1945, mais pauvre comme Job ; père de famille de cinq gosses, j'ai l'hebdomadaire consolation de me voir accabler par vous et par tous les petits Siné de la terre.

Comment osez-vous, vous, dont l'enfance et l'adolescence ont été protégées, vous en prendre à des hommes comme nous, dont l'existence n'a été qu'une quotidienne et monotone lutte et continue à l'être ?

Pétain, de Gaulle, Durand, Dupont : des gens qui passent ; ce qui demeure solide, intangible, c'est la structure bourgeoise, la croissance des privilèges bourgeois — dont vous vivez, monsieur.

Jean-Louis Ironde
(Rouen).

Mon père et « Le Figaro »

Après avoir lu l'article contre Siné dans « Le Figaro » de vendredi (que lit mon père), je tiens à vous apporter mon témoignage en sa faveur.

Je lis « L'Express » pas très régulièrement parce qu'il est cher, et je suis plutôt communiste, mais face au conformisme et à la sénilité il faut serrer les rangs... Si les vieillards du « Figaro » approuvaient Siné et Servan-Schreiber, il faudrait se demander, selon un mot célèbre, « quelle bêtise ils ont faite ».

René Gaudy
Arbois (Jura).

D'Addis-Abéba

Puisque vous avez consacré, en cette période importante de l'actualité mondiale, plus de la moitié de votre éditorial du 1er septembre à la défense de M. Siné, ne pourriez-vous pas suggérer à votre ami de changer, ne serait-ce que pour quelques jours, sa Mercédès contre le bourricot d'un « bicot » ?

Cet exemple serait certainement profitable à beaucoup de Français et serait d'autant moins pénible pour Siné qu'il a des jambes de moins de trente ans !

Salutations distinguées.

J. B.
(Addis-Abéba).

Bidasses et fellouzes

Je ne suis qu'un jeune ouvrier de vingt-huit ans, mais j'essaye de comprendre ce qui se passe dans le monde entier derrière le flot de propagande que déversent sur nous les communistes et les capitalistes, comme on les appelle.

Si demain je me prends pour Napoléon, on m'enfermera dans un asile de fous. Mais quand un monsieur se prend pour la France, à lui tout seul, il devient président de la République, et on l'acclame.

Si, comme je l'espère, il y a une justice dans l'autre monde, il y a des gens qui n'auront pas trop de l'éternité pour mourir de la mort dont sont morts tous les bidasses et tous les fellouzes inutilement.

F. Deybech
Thann (Haut-Rhin).

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS — **UN RENDEMENT IMPORTANT**

BONS A INTERET PROGRESSIF — **UNE PARFAITE LIQUIDITE**

POUR QUE VOUS PUISSIEZ LIRE « L'EXPRESS » QUOI QU'IL ARRIVE : ABONNEZ-VOUS

Lecteurs de « L'Express », si vous voulez permettre à votre journal de continuer à vous informer librement, malgré les saisies illégales et répétées, ordonnées par le gouvernement, et si vous voulez être sûrs de pouvoir le lire en toutes circonstances, vous pouvez vous abonner. L'abonnement comporte les avantages suivants :

1° - le service de notre « Lettre confidentielle » qui vous apportera régulièrement les informations et les articles qui ne peuvent pas paraître dans la presse.

2° - la possibilité de faire appel à « Madame Express » qui tiendra désormais de multiples services d'information à la disposition des abonnés.

BULLETIN D'ABONNEMENT

(à renvoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e))

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire un abonnement nouveau d'un an à « L'Express » donnant droit à la « lettre confidentielle » et aux services de « Madame Express ».

Je vous envoie ci-joint la somme de { 50 N.F. (France) / 60 N.F. (Etranger) }

— par chèque

— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je m'abonne par l'intermédiaire de mon marchand habituel, M. ....

Signature :

Courrier

Les phonographes de la télévision

Je comprends fort mal que vous continuiez dans le « Courrier », avec une honnêteté et une bonne foi dignes d'éloges, à vous faire l'écho de certains trublions.

Où irions-nous si, chaque semaine, vous alimentiez ce « Courrier », en général si intéressant, avec des lettres d'insatisfaits ? Croyez-vous que chaque semaine les articles des collaborateurs de « L'Express » reflètent l'opinion unanime de vos lecteurs ?

Dans un autre ordre d'idées, pensez-vous que les émissions dites d'informations de la T.V. française soient appréciées de tous les téléspectateurs ? Et supposez-vous que, même en cas de réclamations véhémentes, la Direction générale changera d'un iota sa façon de procéder ? Vous savez aussi bien que moi que non et qu'il reste au cochon de payant la ressource de tourner le bouton.

Tous les commentateurs de la télévision s'attachent, avec un ensemble parfait, à faire preuve de l'impersonnalité la plus veule, ayant une frousse bleue de l'inéluctable mise à pied pour un mot mal placé et se bornant à jouer le rôle de phonographes, surtout à l'occasion du Journal télévisé et de ses prétendues informations.

A ce propos, avez-vous entendu ou vu, à la télé, un seul « article » concernant le procès Jeanson (par exemple) ? Moi, pas.

P.-U. DURAND,
Cagnes-sur-Mer.

L'eau de Hong-Kong

Je lis ce matin, dans « Le Figaro », un article sur le Laos qui débute par les lignes suivantes : « Les Etats-Unis ont dépensé 60 millions de dollars au Laos depuis 1950 au titre de l'aide militaire. Où est donc passé tout cet argent ? On est surpris de voir le nombre considérable de grosses limousines noires Mercédès qui roulent dans les rues boueuses de Vientiane. » Expliquer par quelques Mercédès noires le fait que ces 60 millions de dollars n'ont pratiquement servi à rien me paraît mettre ce type de voiture extraordinairement cher !

A cette explication un peu simpliste, j'aimerais ajouter quelques considérations. N'est-il pas exact que les Etats-Unis comptabilisent, dans l'évaluation des sommes dépensées, l'entretien des militaires instructeurs, des fonctionnaires chargés de « contrôler » l'emploi des fonds alloués ? Au Laos, il y a, nous dit l'article du « Figaro », 700 à 800 instructeurs militaires. Et qui coûtent cher ! Visitant Vientiane il y a trois ans, j'appris que l'eau leur était apportée par avion de Hong-Kong. Or, le Mékong coule, majestueux et large, tout au long de l'avenue Francis-Garnier. Outre les Laotiens, les Français depuis bientôt cent ans en boivent et continuent aujourd'hui à en boire l'eau (filtrée). Je me garderai de faire un calcul qui, lui aussi, serait par trop simpliste. Ce serait aussi absurde mais pas plus injuste que l'explication des Mercédès. Et pour qu'on ne me taxe pas d'anti-américanisme systématique, lisez un livre récemment paru : « The Ugly American », de deux auteurs américains, Lederer et Bendick. Ce sont de vigoureux champions de leur pays et de l'« american way of life », ils stigmatisent pourtant certains abus et certaines tromperies.

GUY DE TOULOUSE-LAUTREC,
Paris.

finis les travaux !.......... ouverture chez Franck et Fils d'un nouveau rayon de manteaux chauds, mohair, alpaga du pérou lama, poil de chameau, etc. à cette occasion, prix spéciaux à tous les rayons, 80, rue de Passy à Paris. magasin climatisé

inauguration mardi 20 septembre

Franck et Fils

PUBLICIS Photo BUGAT

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

Aux prises avec l'O.N.U.

— Quel est, à votre avis, le facteur nouveau le plus important dans la vie internationale ?

DEPUIS plusieurs années, on assiste à une valorisation considérable des pays sous-développés ; non seulement en raison de leur nombre — ils sont majoritaires à l'O.N.U. — ni même en raison de la masse d'hommes qu'ils représentent — ils constituent les deux tiers de l'humanité — mais surtout parce qu'on prend partout conscience d'un fait essentiel que Bevan et quelques autres avaient pressenti : l'orientation générale du monde dans la période qui s'ouvre dépend maintenant de l'orientation politique que les pays neufs vont choisir.

Ce n'est pas sur les champs de bataille que l'affrontement des deux blocs — puisque malheureusement le monde est divisé en deux blocs — trouvera sa solution ; celle-ci dépendra bien plutôt de la décision finale des sous-développés. On comprend que ce soit un facteur de plus en plus important de la politique des deux plus grands pays du monde.

— La France a-t-elle, sur la scène mondiale, le poids et le prestige que le général de Gaulle lui attribue ?

A l'échelle mondiale, le grand atout de la France, c'est son influence, son rayonnement dans les territoires qui étaient naguère sous sa domination (principalement en Afrique) et aussi dans d'autres pays qui lui sont traditionnellement très attachés (au Moyen-Orient, en Amérique latine, etc.).

L'action des deux super-Grands inquiète parfois les pays petits et moyens qui suspectent même les intentions que recouvrent leurs offres et leurs aides. Il n'en va pas de même pour la France dont personne ne redoute l'expansionnisme. Voilà pourquoi de jeunes pays préféreraient collaborer avec nous.

Nous n'avons ni la puissance économique ni la puissance militaire des Américains ou des Russes. Mais de nombreux peuples, et surtout leurs élites, ont appris depuis des générations à nous faire confiance, parce que notre culture et notre politique exprimaient leurs sentiments et leurs aspirations. Peu de Français, malheureusement, ont conscience de la force et du prestige que cela nous donnait et de ce que nous pourrions en tirer encore aujourd'hui.

A une condition toutefois : il ne faut pas que notre attitude contredise les leçons que nous avons nous-mêmes données au monde depuis cent cinquante ans. Que la force prime le droit, cela peut paraître naturel dans la politique de tel ou tel pays ; la France ne peut faire sienne cette maxime sous peine de perdre son autorité auprès de ceux qui ne demandent cependant qu'à regarder vers elle.

— Voulez-vous dire que la France pourrait de cette façon échapper au déclin général de l'Europe ?

OUI, nous pourrions continuer à jouer un rôle considérable. Même si nos forces économiques et militaires ne nous assurent plus notre rang du dix-neuvième siècle, nous pouvons encore être présents et utiles dans certaines régions, par exemple en Afrique.

D'ailleurs notre influence culturelle qui reste énorme entraîne des conséquences économiques et politiques qu'on oublie trop. Culture, collaboration technique, relations économiques, influence politique vont de pair. Le médecin étranger qui a fait ses études chez nous continue, tout au long de sa carrière, à prescrire des produits pharmaceutiques français et à utiliser des livres et des instruments français. Le fait que le Code Napoléon a été adopté par toute l'Amérique latine a eu des suites techniques très vastes : le régime foncier, les institutions de crédit, par exemple, éléments essentiels d'une politique de développement et de progrès agricoles, ne peuvent être réformés que dans un cadre que nous connaissons mieux que quiconque. Nous avons pour cela les meilleurs experts ; grâce à eux, nous vendrons là-bas des machines agricoles, etc.

— Est-il utile, pour les Grands, de ménager la France ? De Gaulle parle comme si nous disposions d'atouts puissants. Après tout, pendant l'occupation, il parlait déjà en maître, alors qu'il était pratiquement sans moyens, et il a fini par obtenir gain de cause...

IL parlait au nom d'un grand pays occupé et humilié et cela représentait une force morale colossale. Quand il avait des difficultés avec les alliés, c'est en prenant la défense de principes moraux fondamentaux qu'il se rendait invulnérable. Si aujourd'hui la France parlait le langage des peuples qui aspirent à l'émancipation et au progrès, son autorité et son action seraient irrésistibles. C'est alors qu'il faudrait compter avec nous ! Mais tel ne peut être le cas si nous fondons nos ambitions sur une guerre coloniale — que le monde entier blâme — ou sur la création d'une force nucléaire, domaine dans lequel, de toute manière, nous sommes et resterons surclassés.

Le général de Gaulle dit que « le monde entier prend la France au sérieux » ; cela fait plaisir aux Français ; mais hélas ! cela n'est pas vrai. Le monde entier sait que toute l'armée française est immobilisée en Algérie, que la science française est paralysée faute de moyens, que notre expansion économique annuelle est plus lente que celle de l'Allemagne, de l'Italie, des pays de l'Est, etc. Dans ces conditions, comment pourrions-nous être respectés et suivis ?

Certains estiment, il est vrai, que nous pouvons essayer un jeu diplomatique astucieux entre les deux super-Grands en faisant craindre à l'un que nous allons le quitter pour nous rapprocher de l'autre. C'est une politique à la Nasser !

— Estimez-vous possible que la France opère un renversement de ses alliances ?

JE ne crois pas que de Gaulle l'envisage vraiment. Je crois, en revanche, que les Soviétiques ne peuvent voir que d'un bon œil se détériorer nos relations avec les Américains et les Anglais. C'est la raison pour laquelle Krouchtchev a pendant deux ans ménagé de Gaulle — même en Algérie !

Mais il semble qu'il ait été déçu parce que cela n'a conduit à rien de concret, comme il était facile de le prévoir. Par exemple, dans la négociation sur le désarmement, il a suffi que les Russes épousent certaines des thèses françaises pour que notre diplomatie rejoigne aussitôt celle des autres Occidentaux.

En tout cas, l'attitude du bloc soviétique a été très réservée jusqu'ici ; mais elle peut devenir activement hostile ; les Soviétiques peuvent « reconnaître » le G.P.R.A., ce qui entraînerait des hésitants et, de proche en proche, même de nos amis.

— Que va être, à l'O.N.U., l'attitude des autres États ?

LES pays sous-développés sont unanimement favorables à l'indépendance de l'Algérie. Les nouveaux Etats africains sympathisent aussi inévitablement avec le nationalisme algérien ; les récentes déclarations des chefs politiques du Sénégal et de la Mauritanie sont très graves. Ce n'est plus seulement la Guinée ou le Soudan qui se prononcent ainsi, mais les pays qui étaient restés les plus coopératifs avec la France.

D'après ses derniers discours, de Gaulle ne nourrit plus beaucoup d'illusions sur le vote à l'O.N.U. des Etats de la Communauté. Il a seulement dit que « la politique de la France serait inchangée ». Croit-il vraiment que la situation pourrait être « inchangée » et notre politique aussi, au cas où nous serions désavoués par les Etats de l'ancienne Union Française ?

Restent les Etats-Unis et l'Angleterre. Les sentiments violemment anticolonialistes de M. Kennedy, candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis, et de M. Cabot Lodge, candidat républicain à la vice-présidence, sont bien connus.

Si la guerre se prolonge, les relations des Etats-Unis avec le F.L.N., jusqu'ici très officieuses, se préciseront. Ils ne peuvent pas laisser aux Soviétiques le monopole de l'appui aux peuples qui s'émancipent. Surveillez leur prochain vote à l'O.N.U.

— Pour les Etats-Unis aussi bien que pour l'Union Soviétique, la crainte que les pays sous-développés ne leur échappent n'est-elle pas la plus forte ?

OUI, pour eux, les pays sous-développés passent peu à peu avant tout. Si ces pays poussent à l'internationalisation de l'affaire algérienne, Etats-Unis et U.R.S.S. ne s'y opposeront pas longtemps.

L'internationalisation de l'affaire congolaise est un précédent qui a beaucoup frappé l'opinion dans les pays neutres.

Ce n'est pas par hasard que Marocains et Tunisiens ont tellement insisté pour que les Belges évacuent leurs bases au Congo ; ils pensaient à leur propre cas !

Si l'O.N.U. réussit au Congo, on sera tenté d'adopter une procédure comparable en Algérie. Juridiquement, les deux cas ne sont pas identiques. Psychologiquement et politiquement, beaucoup de gens les assimilent.

Le général de Gaulle parle de l'O.N.U. avec dédain et ironie. Dans certains milieux, ultras, ridiculiser les institutions internationales, c'est une attitude payante ; mais elle est désastreuse à l'étranger ; elle choque les Anglo-Saxons et les sous-développés, c'est-à-dire l'immense majorité du monde. Il vaudrait beaucoup mieux présenter des projets sérieux de réforme de l'O.N.U. (qui en a besoin) plutôt que de se contenter d'imprécations verbales.

— Quelle réforme de l'O.N.U. peut-on envisager ?

ON doit constater que les commissions économiques régionales de l'O.N.U. — pour l'Europe et pour l'Amérique latine, notamment — ont fait sans tapage un excellent travail. Je me demande donc s'il ne serait pas bon d'envisager une certaine régionalisation de l'O.N.U.

Ce qui est choquant, c'est que des décisions soient prises parfois par des majorités « hétéroclites » faites de pays qui n'ont ni intérêt ni compétence dans des affaires dont ils débattent. Leur arbitrage, obtenu dans des conditions plus ou moins discutables, ne peut avoir le crédit qui serait souhaitable. Une organisation plus régionalisée serait moins contestable.

Supposez, simple hypothèse, qu'on envisage demain de placer le Congo ex-belge sous la tutelle de l'O.N.U. ; celle-ci ne sera concevable que si elle est exercée exclusivement par des Africains. Il faut donc étudier une sorte de décentralisation de l'O.N.U. pour avoir des organes moins nombreux, donc moins passionnés mais aussi plus proches des problèmes et avec des hommes plus conscients de leurs responsabilités.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

(Rapho. L. Bianquis.)

SUR LE TRANSPORT DE TROUPES MARSEILLE-ALGER.
A l'intérieur de la légalité gaulliste.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Ce qui a été saisi

LE numéro de « L'Express » imprimé mercredi soir et qui devait être mis en vente jeudi matin a été saisi par la police, dans la nuit, à la demande du ministère des Armées. Pour justifier sa décision, ce ministère a publié une communiqué dont voici le texte :

« Au moment où la jeunesse française appelée sous les drapeaux sert en Algérie de façon exemplaire, il n'est pas tolérable que, systématiquement, des organes de presse tentent de justifier ceux qui prétendraient se dérober au devoir national.

« Le gouvernement est résolu à ne pas tolérer de telles campagnes et usera, pour y faire échec, chaque fois qu'il sera nécessaire, des moyens dont il dispose. »

Se dérober au devoir national ? Nous allons nous en expliquer. Car si un communiqué militaire qui traite la vérité, « L'Express » et l'opinion avec une pareille désinvolture n'appelle pas d'autre réponse qu'un certain mépris, à nos lecteurs nous devons les éclaircissements les plus complets possibles — dans la mesure où la censure les laissera passer. Essayons.

L'éditorial qui était à cette place dans la première édition — saisie — de ce numéro commençait par une analyse de la situation où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous la reproduisons telle quelle :

∴

A peine rentré d'un voyage triomphal en Bretagne, le chef de l'Etat fait annoncer par la presse qu'il va repartir, d'ici une quinzaine de jours, dans les départements du Sud-Est. Ce n'est pas un hasard. Ces tournées tiennent lieu de méthode de gouvernement.

Lorsqu'un régime est impuissant à résoudre un problème grave, qui met en jeu la nature même de la collectivité nationale ; lorsque l'Etat, légitime selon l'apparence juridique, n'assume pas la légitimité plus profonde, qui est l'intérêt du peuple ; lorsque, pour ces raisons, un divorce s'établit entre le pouvoir officiel et des citoyens à qui l'instinct patriotique dicte de ne pas se soumettre, le réflexe du chef de l'Etat est de rechercher alors dans les acclamations populaires une caution contre les quelques récalcitrants que l'on baptise « intellectuels » (ou communistes, ou extrémistes, ou rêveurs) pour les isoler de la nation.

Quand les circonstances et la personnalité du chef s'y prêtent, cette méthode fonctionne à merveille. Louis Bonaparte et Philippe Pétain, pour ne prendre que les deux plus illustres précédents, ont démontré, sans difficulté, chaque fois qu'ils l'ont voulu, et jusqu'au bout (le premier jusqu'à l'année 1870 comprise, le second à l'été 1944 encore) que l'on pouvait voiler d'un rideau d'affection personnelle les problèmes qui, en profondeur, minent la vie de la nation.

La comparaison est trop facile ? C'est vrai. Actualisons donc. Pourquoi, en septembre 1960, le pouvoir très populaire, d'après les tournées provinciales, est-il contesté, précaire, dans la conscience intime de citoyens dont il recherche éperdument l'approbation ?

Regardons, parmi ceux qui ont fait et font confiance au chef de l'Etat, l'exemple de trois hommes qui sont sincères et méritent notre considération : Hubert Beuve-Méry, directeur du « Monde »; Gaston Defferre, maire de Marseille; et François Mauriac.

Avant et après la désastreuse conférence du 5 septembre, ils ont tous les trois écrit publiquement ce qu'ils pensaient :

« *De Gaulle au pied du mur* », a dit Defferre. « *Un homme seul face à l'enchevêtrement des intérêts et des passions* », écrivit ici François Mauriac. Beuve-Méry s'est exprimé comme eux en écrivant : « *Les Français ne tarderont plus guère à savoir si le monarque... prisonnier des forces qu'il n'a pas assez tôt dominées, n'a fait, comme tant d'autres, mais avec plus de style, que reporter des échéances toujours plus lourdes.* »

Quelles « forces » ? Quel « mur » ? Quels « intérêts » ?

C'EST le secret de Polichinelle, tout le monde, dans les milieux officiels, le sait mais il n'est pas bienséant de le dire : si De Gaulle est immobile c'est que la crainte d'un conflit avec l'Armée l'empêche de bouger. Si Melun a été une parodie, si le 5 septembre a été navrant, c'est qu'il y a incompatibilité entre une négociation sincère de paix et ce que l'état-major est prêt à accepter.

Sauf dans les apparences, qui demeurent légales et civiles, tout se passe comme si l'Armée avait effectivement pris en main la politique du pays.

Au cœur de notre situation, tout est brutal et simple : l'Armée d'active n'est plus au service de l'Etat, l'Etat et les citoyens sont, pour l'essentiel, à son service.

→

(Charpentier)

LES ÉTUDIANTS A LA RENTRÉE.
Notre époque, c'est cette affaire-là.

→

Si cette simplicité n'était pas la vérité, De Gaulle aurait, depuis longtemps déjà, arrêté une guerre qui corrompt la nation et condamne son régime.

On avait dit que si De Gaulle, à la rentrée, n'avait accompli aucun acte décisif vers la paix, l'angoisse des consciences apparaîtrait. Nous y voici.

Le nouveau contingent de jeunes recrues mobilisées pour la « pacification » en Algérie est incorporé. Les

NOUS citions ensuite, longuement, des exemples précis de ce désarroi. Des cas dont la presse quotidienne s'est fait l'écho, avec prudence ; des lettres que nous avons reçues à « L'Express » de jeunes gens mobilisés dans le nouveau contingent. Même ceux d'entre nous qui ne connaissent pas, personnellement, des jeunes hommes étreints par une pareille angoisse, ont lu dans la presse des exemples de ce désespoir.

En évoquant ici ce douloureux débat qui se poursuit, sous de multiples formes, parmi les jeunes — ceux qui sont en Algérie, ceux qui vont interrompre leur carrière ou leurs études pour y partir ce mois-ci — j'obéissais au devoir étroit qui est celui de « L'Express » : ne rien dissimuler de ce qui touche, atteint, concerne les hommes de demain (les citoyens du pays qu'il nous faudra construire après le gâchis et la mystification gaullistes), se prononcer clairement, répondre aux questions pressantes que nos jeunes lecteurs nous posent, par dizaines, chaque semaine, entendre leur appel, ne pas esquiver nos responsabilités.

QUELLE réponse faisions - nous ici ? Ceux de nos lecteurs (parmi nos abonnés) qui auront pu avoir entre les mains un exemplaire de l'édition saisie la connaissent. Ils peuvent juger à sa valeur le communiqué du ministère de la Guerre. Mais cette réponse nous ne la répéterons pas ici. Ni aujourd'hui, ni plus tard. C'est fini.

Il serait malhonnête de nous prononcer sur l'angoisse des jeunes, d'approuver ou de condamner désormais telle ou telle réaction de la part de certains d'entre eux, puisqu'il nous est interdit d'en exposer tous les aspects, puisqu'il n'est plus permis d'aborder le fond.

Donner notre sentiment en matière de « devoir national » sans pouvoir nous expliquer totalement sur le pourquoi et le comment serait trahir le devoir, supérieur, de vérité ; ce serait faire de ce journal un instrument subtil de la mainmise du pouvoir, c'est-à-dire de l'Armée, sur les consciences. Cela, bien sûr, nous ne le ferons jamais. S'il le faut, nous nous tairons, jamais nous ne « collaborerons » à leur action psychologique. Puisqu'un sujet capital, celui qui sans doute pour la France résumera l'époque que nous sommes en train de vivre, est marqué « interdit », il serait indigne et mensonger de faire semblant de pouvoir en parler. Il faut dire bien clairement : certains problèmes de conscience qui se posent aux jeunes ne font plus partie de ce que la presse dite libre dans notre « république » peut aborder, discuter, éclaircir. Il devrait, en toute honnêteté, y avoir désormais, chaque semaine, dans ce journal comme dans les autres, un emplacement blanc, comme une sorte de dalle, rappelant à chaque lecteur qu'il doit, dans le silence de sa propre réflexion, examiner lui-même une affaire grave.

Il y eut déjà des temps, et certains récents, où l'âme et l'avenir de la patrie étaient ainsi déposés dans les consciences individuelles.

Nous avons une bien trop grande confiance dans la qualité des jeunes hommes de ce pays pour craindre ce qu'il adviendra. La France, d'après De Gaulle, est en train de se bâtir peu à peu dans la résolution intime de milliers d'hommes qui supportent l'épreuve du silence et, parfois, de la solitude parce que précisément ils ont la conviction qu'un régime de mensonge est condamné, qu'un Etat docile à son Armée n'est pas l'avenir de la France, qu'une politique aussi erronée débouche sur l'impasse.

SI « L'Express », sur un problème fondamental, n'a plus le droit d'imprimer une opinion, « L'Express » a-t-il le droit de continuer à paraître, fournissant à un régime qui, en fait, ne tolère plus la liberté de débat et d'expression, l'alibi d'une presse « libre » ?

Nous livrons la question à nos lecteurs. Si nous reparaissons aujourd'hui c'est que, pour l'instant, nous l'avons résolue. Nous jugeons que notre devoir est encore de paraître, d'informer, et même de donner notre opinion sur tous les sujets où il est encore possible de le faire. Mais les choses évoluent vite. Le pouvoir est de plus en plus intimidé par l'Armée d'Algérie. Un fin renard, un opportuniste, comme le général Salan, n'a pas brûlé ses vaisseaux sans savoir où il mettait les pieds. Et si De Gaulle n'a rien dit le 5 septembre, ce n'est pas qu'il avait l'intention de faire un numéro pour rien, nous savons maintenant qu'il a pris cette décision *in extremis* au vu de certains rapports qui lui ont été opportunément soumis sur l'état d'esprit des états-majors d'Algérie.

Que nos lecteurs sachent seulement que nous ne les tromperons jamais. Jamais nous n'agirons comme les journaux de Vichy, même les moins malhonnêtes, qui, par le simple fait de laisser leur titre (« Le Temps », « L'Illustration », « L'Echo de Paris », etc.) sur le front d'une publication dont la bouche était muselée, contribuaient à avilir les Français.

Voici donc notre ligne de conduite : un sujet vient de nous être interdit, chaque numéro de « L'express » portera la marque de cette injure à l'opinion par un emplacement blanc destiné à rappeler un silence imposé par la censure militaire.

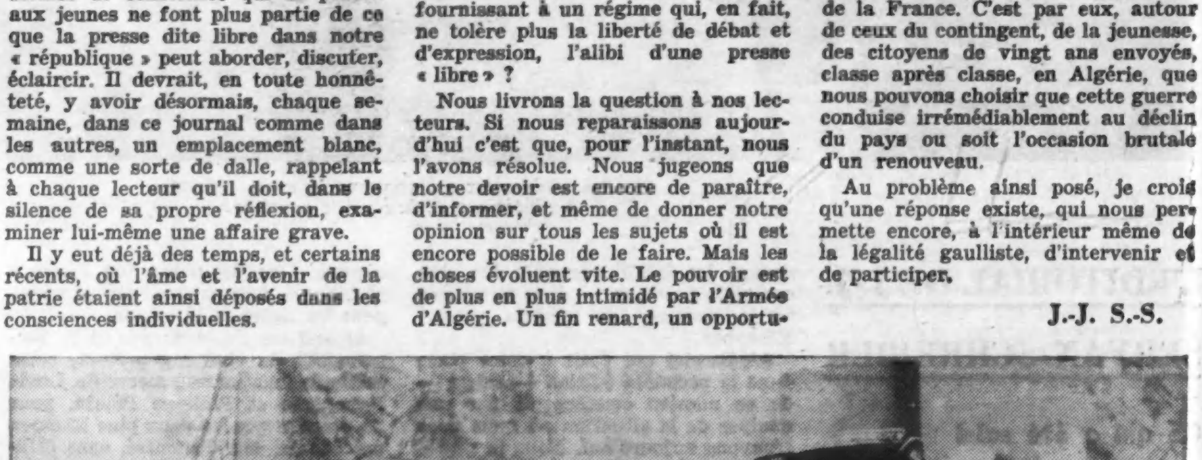
Nous prendrons toujours le risque d'être saisis afin que tout, à chaque instant, soit clair pour nos lecteurs. Nous n'esquiverons pas les coups. Quand ils nous sont portés ils doivent l'être carrément et en pleine lumière. Sans équivoque, sans compromis. Si ce journal est barré de cicatrices, couturé, on saura, au moins, chaque fois qu'il paraîtra, où en est la liberté d'expression dans ce pays.

UN dernier mot. Dans l'éditorial censuré et saisi, après avoir analysé comment des problèmes graves se posent aux jeunes, j'annonçais que, la semaine prochaine, nous essayerions de définir la manière de les aider, et que nous y inviterions nos lecteurs. La saisie de cette semaine ne nous empêchera aucunement de le faire, comme prévu.

Car il ne s'agit pas seulement du sort des jeunes mobilisés. Il s'agit de nous tous. En répondant à la question qu'ils nous imposent, nous répondons de la France. C'est par eux, autour de ceux du contingent, de la jeunesse, des citoyens de vingt ans envoyés, classe après classe, en Algérie, que nous pouvons choisir que cette guerre conduise irrémédiablement au déclin du pays ou soit l'occasion brutale d'un renouveau.

Au problème ainsi posé, je crois qu'une réponse existe, qui nous permette encore, à l'intérieur même de la légalité gaulliste, d'intervenir et de participer.

J.-J. S.-S.



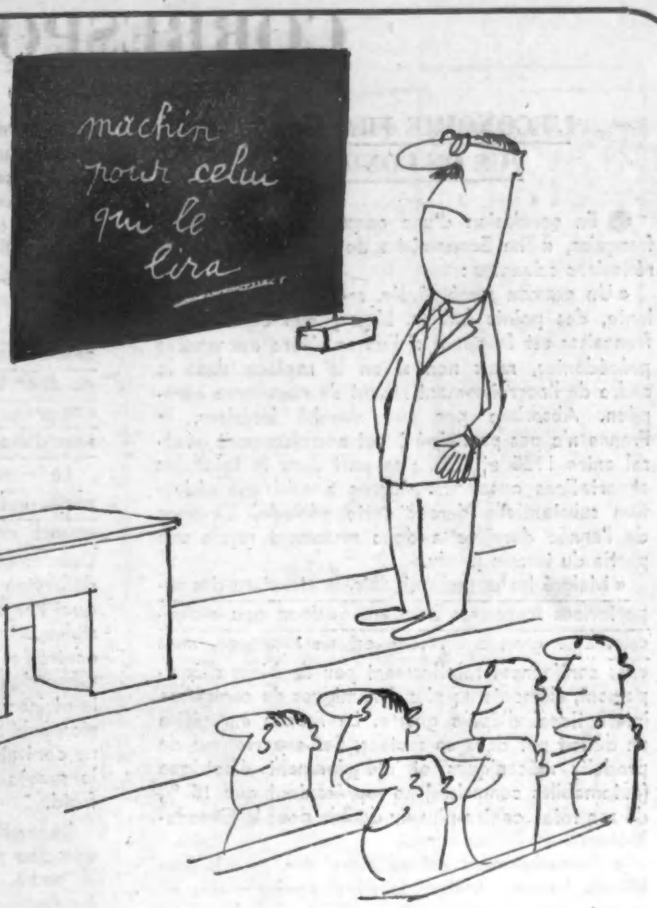
(A.F.P.)

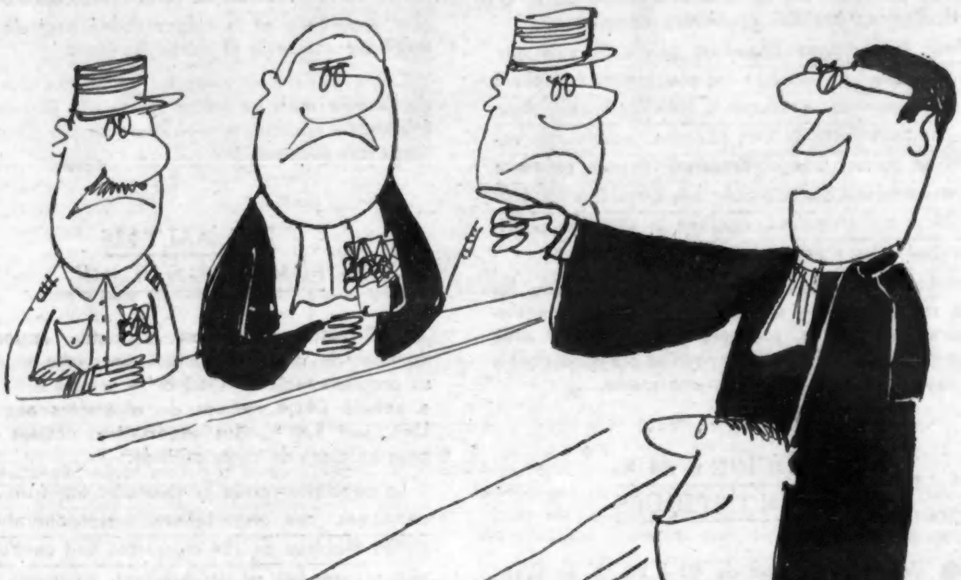
LE CHEF DE L'ETAT EN TOURNÉE (A QUIMPER).
Quelles forces ? Quel mur ? Quels intérêts ? C'est le secret de Polichinelle.

SON DERNIER TRUC

par MACHIN

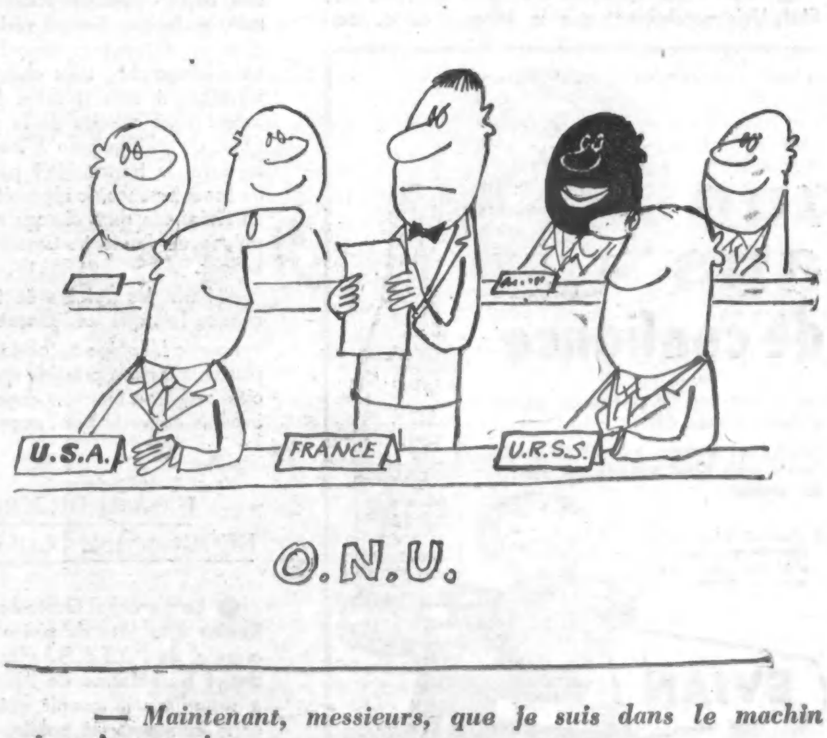
> ***« L'O.N.U. ? CE MACHIN ! »***
>
> **(De Gaulle devant les parlementaires bretons.)**





— Espèce de vieux machin...

— Il y a des coups de truc au machin qui se perdent !



— Maintenant, messieurs, que je suis dans le machin jusqu'au cou !...

CORRESPONDANCES EXPRESS

L'ECONOMIE FRANÇAISE VUE DE LONDRES

● En conclusion d'une enquête sur l'économie française, « The Economist » de Londres publie les réflexions suivantes :

« Un examen serré révèle, sous une surface brillante, des points faibles. L'essor des exportations françaises est frappant si l'on se réfère aux années précédentes, mais non si on le replace dans le cadre de l'accroissement récent du commerce européen. Absorbée par son marché intérieur, la France n'a pas participé à cet accroissement général entre 1955 et 1957 ; sa part dans le total des exportations ouest-européennes a subi une réduction substantielle durant cette période. L'avance de l'année dernière a donc seulement repris une partie du terrain perdu.

« Malgré les progrès récents, la structure des exportations françaises demeure quelque peu archaïque. Leur grande diversité est un avantage, mais elles contiennent relativement peu de biens d'équipement, éléments les plus dynamiques du commerce international d'après guerre. La France enregistre un déficit net dans ce secteur. Ses exportations de produits mécaniques et d'équipement électrique (automobiles comprises) ne représentent que 15 % de son total, contre plus du double pour la Grande-Bretagne et l'Allemagne...

« L'investissement est un autre des grands problèmes français. Malgré le développement des investissements publics, la formation brute de capital fixe a légèrement décliné l'année dernière. Rapportée au produit national, la part de la formation du capital a passé, entre 1952 et 1958, de 16 à 18 %. Proportion sans doute supérieure à la britannique, mais qui place la France à la traîne de tous ses partenaires du Marché commun, à l'exception de la Belgique.

« Si la France vient ainsi presque en queue pour l'investissement, elle est en revanche la championne indiscutée pour les dépenses militaires. Le coût de la guerre d'Algérie, difficile à calculer, n'est certainement pas en voie de diminuer. La détermination du général de Gaulle de créer une force de frappe nucléaire indépendante exclut toute économie compensatrice sur le reste des dépenses militaires. Celles-ci absorbent une part du produit national français deux fois plus élevée que dans le reste du Marché commun.

« La capacité de la France à effectuer des investissements productifs s'en trouve fatalement affectée. Les spécialistes financiers de Paris ne partagent pas les illusions des hommes politiques : si l'Allemagne, disent les premiers, continue d'accentuer son avance économique, les rêves d'un leadership français en Europe se révéleront éphémères. »

ON PREVOIT UNE DEVALUATION DU DOLLAR

● Les milieux boursiers les mieux informés des Etats-Unis considèrent que la dévaluation du dollar est pratiquement inévitable d'ici quelques mois. Une mesure aussi spectaculaire et qui serait, en quelque sorte, un « constat de faillite » de la gestion économique et financière américaine n'est pas possible en période pré-électorale. Mais aussitôt la nouvelle équipe en place, le problème devra être rapidement tranché. Une victoire de Kennedy accélérerait certainement le processus.

Certains groupes privés parmi les plus influents considèrent une dévaluation comme seule capable de tirer le pays de la récession vers laquelle la conjoncture s'oriente, les autres procédés (baisse du taux d'escompte, etc.) se révélant inefficaces.

La conviction que le dollar ne tiendra pas sa parité actuelle avec l'or est partagée par les dirigeants des grands instituts bancaires mondiaux. Ceux-ci convertissent le plus possible leurs réserves dollars en métal jaune : c'est ce qui explique pourquoi l'or est en hausse progressive et dépasse sensiblement sur les places internationales les mieux contrôlées le cours officiel de 35 dollars l'once. Cependant, ces transferts s'effectuent de la façon la moins voyante possible : on veut éviter que l'opinion publique ne s'inquiète et qu'un rush sur le métal ne contraigne de faire à chaud une opération dont le succès n'est possible que si elle est réalisée à froid.

La modification de la parité du dollar n'est pas du domaine strictement monétaire : elle s'inscrit dans le cadre de la politique mondiale, ce qui place les responsables financiers américains (M. Chesney Martin, président de la Federal Reserve Bank, en particulier) devant des problèmes complexes.

Pour les groupes financiers privés, il y a une issue logique : le transfert des placements en dollars vers de nouveaux « refuges ». New York exile donc ses capitaux flottants vers l'Europe, achète des valeurs en Suisse, Grande-Bretagne, France ou Italie et recommence à s'intéresser aux titres des sociétés aurifères sud-africaines, quoique la situation politique locale les rende vulnérables.

A Londres, à Paris, à Genève, les banquiers les plus sérieux, qui ne se contentent pas de spéculation à court terme, prennent peu à peu, et avec discrétion, leurs dispositions pour se prémunir contre la dépréciation de la devise américaine.

« L'EQUIPE » AUX JEUX OLYMPIQUES

● Une augmentation de 40 à 50 % du tirage a récompensé l'exploit journalistique accompli par « L'Equipe » pendant la durée des Jeux olympiques. Le journal publiait chaque jour sept pages spéciales retransmises entièrement par téléphone et téléscripteurs.

Deux téléscripteurs fonctionnaient toute la journée, et une ligne téléphonique de 20 heures à minuit. A Rome, dix-huit rédacteurs, trois photographes, un dessinateur, deux hommes de transmission, un sténographe, trois chauffeurs et deux motards travaillaient sans relâche. Les rédacteurs téléphonaient leurs articles de la piscine ou du stade au Q.G. de « L'Equipe » à Rome où un sténo prenait le texte, le transmettait par téléscripteur ou bien, en cas d'urgence, le répétait phrase par phrase avec un téléphone dans chaque main. Le pool photographique de Rome transmettait directement tous les belinos.

A Paris, les pointes du tirage se sont produites chaque fois que les Français étaient en finale.

Pour « L'Equipe », cette opération représentait plus un effort de prestige qu'une entreprise commerciale : les frais énormes engagés par le journal seront à peine couverts par l'augmentation du tirage.

UN AMI DE KROUCHTCHEV REORGANISE L'ARMEE SOVIETIQUE

● Le maréchal Gretchko, successeur du maréchal Koniev à la tête du pacte de Varsovie (équivalent oriental de l'O.T.A.N.) vient de mettre au point un projet de réforme de l'armée soviétique qui tend à supprimer le conflit entre la direction militaire et le commissariat politique des forces armées de l'U.R.S.S.

Le maréchal Gretchko est Ukrainien comme Krouchtchev, et son ami de vieille date. Son asce- sion rapide dans la hiérarchie militaire soviétiq- est liée à cette amitié et à l'appui total q- Gretchko a donné au programme krouchtchevien d- diminution des effectifs des forces conventionnell- Il est l'auteur du rapport sur l'affaire de l'U. 2 pré- senté à la session du Soviet Suprême au mois d- mai. En toute occasion, il s'est fait l'avocat d- réformes introduites par Krouchtchev.

Gretchko a été promu maréchal en 1955, aprè- la mort de Staline, et devint membre du Comit- central du P.C. de l'U.R.S.S. au cours du célèbr- XX^e Congrès. Bien qu'âgé de 57 ans et apparte- nant à la « vieille garde » des militaires, il a pri- résolument parti contre Joukov quand celui-ci pro- posa la subordination pure et simple du service po- litique de l'armée à sa direction militaire. Aprè- le départ des principaux vainqueurs de la deuxièm- guerre mondiale (Joukov, Koniev, Vassilewski, Soko- lovski et Rokossovski), Gretchko a gardé non seule- ment la confiance de Krouchtchev, mais aussi un- place prépondérante au sein de l'armée. Son proje- de réforme sera sans doute accepté sans grand- résistance.

Il consiste à unifier le commandement et la di- rection politique grâce à une nouvelle sélection au- échelons élevés de l'armée. Seuls les membres d- Parti pourront désormais occuper des postes d- commandement et ils auront sous leurs ordres à l- fois les responsables du service politique et les of- ficiers de l'état-major. La direction bicéphale serai- ainsi supprimée et la responsabilité centrale repo- serait sur une seule et même personne.

Cette unification accroîtra les tâches des chef- de l'armée, mais en même temps elle éliminera le- éléments « apolitiques » ou marqués par l'esprit d- corps des officiers.

LES MALTAIS FUMENT-ILS TROP ?

● Gibraltar est devenu le premier importateu- mondial de cigarettes américaines. Au cours de- six premiers mois de 1960 cette colonie britanniqu- a acheté 841,4 millions de cigarettes aux Etat- Unis, soit 8,8 % des exportations totales de c- pays au cours de cette période.

La population civile de Gibraltar étant de 25.00- personnes, ces importations correspondraient a- chiffre fabuleux de 184 cigarettes, soit environ neu- paquets par jour et par habitant, y compris les en- fants et les vieillards...

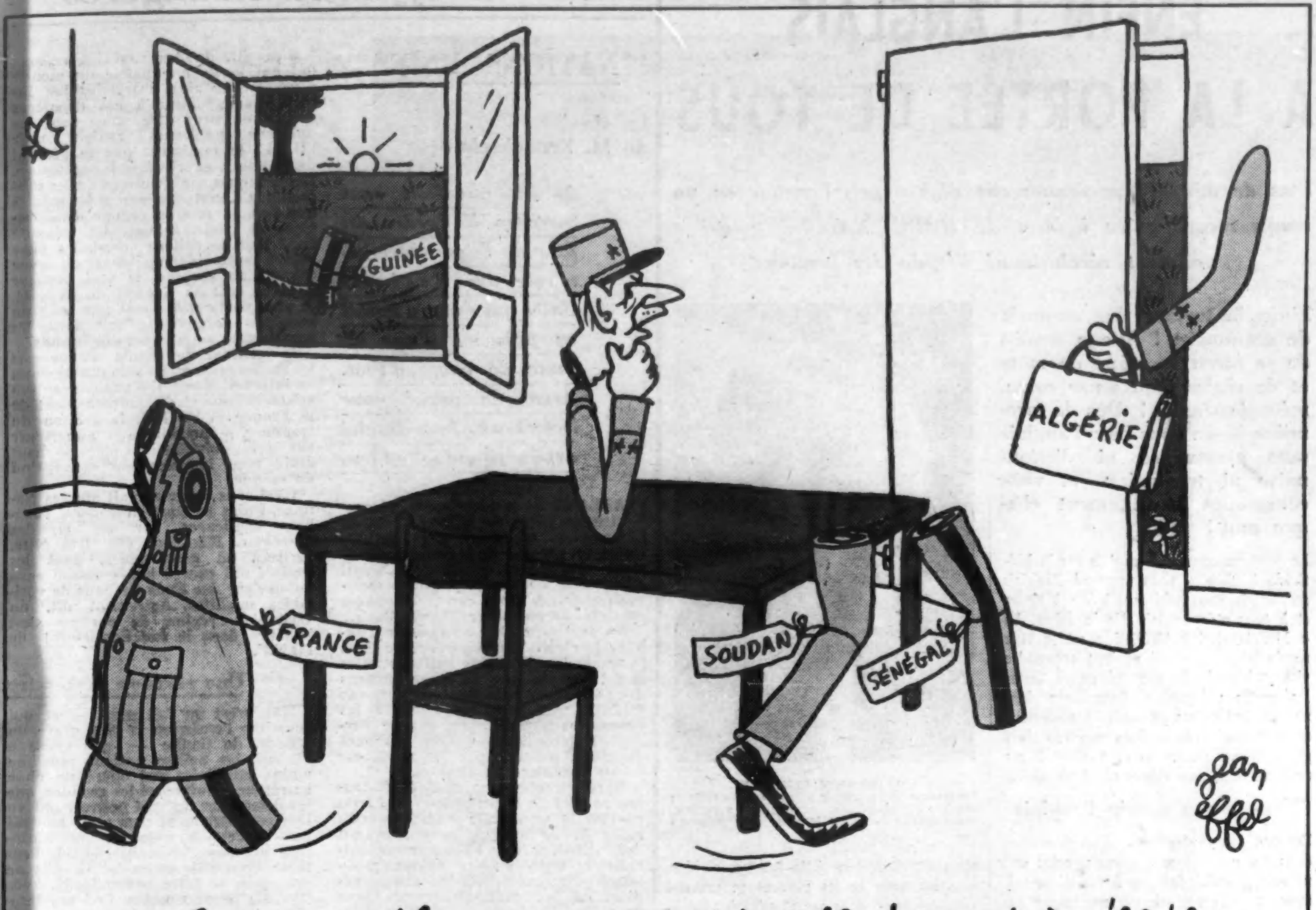
Un examen plus approfondi des statistiques ré- vèle que ces achats considérables de cigarettes pa- Gibraltar sont un phénomène récent. Au cours d- premier semestre de 1959 les importations s'étaien- limitées à cinq millions de cigarettes ; au cours d- premier semestre de 1958 elles avaient été nulles.

En même temps le Maroc, qui était le premie- importateur de cigarettes américaines, ave- 1.118,7 millions d'unités au cours des six premier- mois de 1959, est passé au onzième rang ave- 266,1 millions au cours de la période correspon- dante de 1960. La suppression du statut privilégi- de Tanger — d'où s'opérait la contrebande — ex- plique ce changement.

La diminution des importations marocaines cor- respond à l'augmentation des achats de Gibraltar : 852,6 millions de cigarettes dans le premier cas, 836,4 millions dans le second (soit 3,56 millions de dollars). Le courant du négoce des cigarettes s'es- donc déplacé d'un côté à l'autre du détroit. Quan- à la redistribution du tabac vers les pays riverain- de la Méditerranée et la part qu'y prend la navi- gation de « plaisance », rien n'a changé en ce do- maine depuis l'année dernière.

Les statistiques officielles montrent d'ailleur- l'importance des petits territoires dans le commerc- international des cigarettes américaines. Dans l- liste des importateurs, au cours du premier semes- tre 1960, on trouve en effet les pays suivants : Hong Kong (2^e rang), Singapour (4^e rang), Kuwait (7^e rang), Bahrein (17^e rang), Panama (19^e rang), alors que l- Grande-Bretagne ne figure, malgré la libération de- échanges, qu'au 24^e rang.

La France se situe en troisième position avec de- achats de 672,9 millions de cigarettes au cours de- six premiers mois de 1960.



— La Communauté française une et indivisible demande à réfléchir avant de se présenter devant les Nations dites unies.

LES MOZABITES VEULENT UN ETAT SAHARIEN

● Une délégation de Mozabites — puissante confrérie musulmane originaire du M'Zab, région algérienne située approximativement au sud d'une ligne allant de Bou Saada à Biskra — a soumis cette semaine à Paris un projet concernant l'accession du Sahara à l'indépendance, dans le cadre de la Communauté.

Le découpage proposé recouvrirait la totalité des territoires du Sud ainsi que certains secteurs des départements de Batna, de Médéa et de Tiaret. Les populations établies au Sahara s'élèveraient alors à 1.600.000 habitants environ parmi lesquels plus de 300.000 Mozabites, soit davantage qu'un certain nombre d'Etats représentés à l'O.N.U., comme par exemple le Gabon ou l'Irlande.

Avant de s'engager, les Mozabites auraient recueilli l'appui d'un certain nombre de chefs maures ou touareg avec lesquels ils sont traditionnellement liés.

La puissance financière des Mozabites est considérable dans toute l'Afrique du Nord : leur communauté, extrêmement liée, a essaimé dans la plupart des grandes villes algériennes où elle possède le quasi-monopole de certains commerces, celui de l'épicerie en particulier.

Au moment où l'Organisation Commune des Régions Sahariennes (O.C.R.S.) est sur le point de subir une nouvelle mue, cette option politique des Mozabites est susceptible de compliquer encore davantage les problèmes d'Afrique du Nord.

VERS UN PARTAGE DE LA MAURITANIE

● Après s'être rendu à Paris, sur l'invitation du général de Gaulle, M. Modibo Keita, Premier ministre du Soudan, s'est arrêté au Maroc. Il a rencontré le roi Mohamed V et plusieurs de ses ministres.

L'objet de ces entretiens était évidemment d'empêcher la reconnaissance par le Maroc de l'indépendance du Sénégal. Mais ils ont porté aussi sur l'avenir politique de toute l'Afrique saharienne et occidentale, et surtout sur les revendications marocaines sur la Mauritanie, avec laquelle le Soudan a une longue frontière commune. Tandis que le Sultan demandait à M. Modibo Keita de reconnaître la légitimité de la cause marocaine en Mauritanie, ce dernier a répondu qu'il lui fallait consulter ses amis mauritaniens membres du P.F.A. (Parti de la Fédération Africaine) opposés à M. Moktar Ould Daddah, Premier ministre de Mauritanie, et qu'un appui soudanais n'était pas exclu. Les Marocains ont fait savoir que, dans ce cas, la délimitation des frontières serait à reconsidérer.

Ces projets ont été connus à Paris. On s'est immédiatement interrogé sur les réactions possibles du gouvernement mauritanien face au danger qui le menace. A Paris on estime dès maintenant que M. Moktar Ould Daddah, loin de s'appuyer uniquement sur la France, pourrait rechercher le soutien des deux gouvernements arabes qui sont probablement les plus opposés au « Grand Maroc » : celui de M. Bourguiba et le gouvernement provisoire de la République algérienne. En pratique, la Mauritanie, pour neutraliser l'offensive diplomatique du Maroc, pourrait fournir, plus ou moins discrètement, une aide au F.L.N.

BACCALAURÉAT

Année scolaire 1960-1961

Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 15 ans de la préparation au Baccalauréat, dispense un enseignement secondaire classique, moderne et technique complet (toutes séries, toutes langues). Dès la classe de Troisième les élèves sont spécialement entraînés en vue de l'examen du Baccalauréat, sanction des études secondaires.

Depuis 5 ans, de 1955 à 1959, le COURS FIDÈS a présenté au Baccalauréat 2.395 élèves : 1.334 d'entre eux ont été reçus. Pour la seule année 1960, 1.187 candidats ont fait confiance au COURS FIDÈS pour assurer leur préparation intensive à l'examen.

- Enseignement "personnalisé" : détermination des aptitudes, dépistage des insuffisances, orientation vers le régime d'études optimum.
- Contrôle constant des progrès : relevé des notes adressé chaque quinzaine aux familles.
- Effectifs limités.
- Enseignement "simple" (horaires des lycées) ou "total" (horaires doublés dans les disciplines fondamentales) permettant d'éviter le redoublement.
- Classes de "niveau" (Mathématiques Supérieures/Mathématiques Élémentaires, Philosophie/Première, Mathématiques/Première) réservées aux élèves d'un bon niveau ayant échoué de peu au Baccalauréat.
- Élèves groupés, pour l'étude des langues vivantes et mortes, non par classes mais par niveaux de connaissances.
- Classes d'ORIENTATION SCIENTIFIQUE assurant la préparation aux concours d'entrée des Écoles Supérieures et Techniques Spécialisées.
- Classes préparatoires aux concours d'entrée des Écoles Nationales de la Marine Marchande et au diplôme d'élève au long cours.
- Classe de Mathématiques Supérieures.

EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT EXTERNÉ

Renseignements et inscriptions :

COURS FIDÈS

6, Avenue Van Dyck, PARIS 8e
(prolongement de l'Avenue Hoche, à l'entrée du Parc Monceau)
WAGram 28-33 - CARnot 26-66

Le registre des inscriptions est ouvert au Secrétariat, chaque jour de 9 h. à midi et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. LORENTZ ECKHOFF
Professeur d'anglais de l'Université d'Oslo et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature »

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.
Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.
Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________

Adresse : ____________ Ville ____________

E 6-1-60 Département ____________

NATIONS UNIES

Le clavier de M. Krouchtchev

● 85 questions sont inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée générale des Nations Unies qui s'ouvre mardi en présence d'une dizaine de chefs d'Etat. Avant de partir pour New York, Jean Daniel expose ce qui est en jeu.

PARLANT de la réunion, le 20 septembre prochain à New York, de l'Assemblée générale des Nations Unies, un speaker de la radio anglaise vient d'affirmer qu'elle constituait *« l'épreuve de force la plus spectaculaire de ces trois dernières années après les récents Jeux Olympiques »*.

On peut reprocher au speaker d'oublier la rivalité américano-russe dans la production d'engins spatiaux, mais il est certain que les représentants des 82 Etats actuellement membres de l'O.N.U. vont sans doute vivre les heures les plus intenses que ce Parlement international aura connues depuis la promulgation de sa Charte à San Francisco en 1945.

Mardi prochain en effet, à 15 heures, le chef de la délégation du Pérou ouvrira la quinzième « session ordinaire de l'Assemblée générale » qui doit débattre des 85 questions inscrites à l'ordre du jour. Comme d'habitude, l'un des débats les plus immédiats et les plus importants sera précisément consacré à l'ordre chronologique dans lequel devront être abordées ces 85 questions. On peut voir actuellement que la question algérienne est à la soixante-douzième place ; la question de la *« menace à la paix universelle créée par des actes agressifs des U.S.A. contre l'U.R.S.S. »* (question proposée par l'U.R.S.S.) figure peu après le problème de la Mauritanie, soulevé par le Maroc, et seulement dans un additif de questions supplémentaires qui devraient normalement être rejetées après les 73 premières questions.

L'événement de cette année est que ce débat sur la fixation de l'ordre du jour aura lieu devant une dizaine de chefs d'Etat, au premier rang desquels se trouvera M. Krouchtchev. En principe, chaque délégation est représentée par cinq membres. Cette fois-ci, pour une dizaine de délégations, les hauts fonctionnaires auront cédé la place à des chefs d'Etat, des chefs de gouvernement, et des ministres en exercice. L'initiative en revient au Premier ministre soviétique, lequel a été immédiatement suivi par des membres du bloc de l'Est et du groupe afro-asiatique.

L'époque euphorique

En 1945, Staline avait donné son accord à Truman pour que le siège de l'O.N.U. soit au cœur même de New York. C'était l'époque euphorique où les alliés rédigeaient ensemble le préliminaire inspiré de la Charte :

« Nous, peuples des Nations Unies, résolus à préserver les générations futures du fléau de la guerre qui, deux fois en l'espace d'une vie humaine, a infligé à l'humanité d'indicibles souffrances, à proclamer notre foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité des droits des hommes et des femmes, ainsi que des nations grandes et petites... etc. »

Et puis les années de guerre froide sont arrivées et, de plus en plus, le fait que l'immeuble de verre des Nations Unies se trouve à Manhattan a symbolisé le contrôle de l'Occident et surtout des Etats-Unis sur l'O.N.U. Spectaculaire retournement des choses : le bénéfice moral que l'Amérique avait retiré de l'hospitalité donnée à l'O.N.U. va jouer aujourd'hui contre elle. M. Krouchtchev, à l'un des pires moments de ses rapports avec les U.S.A., trouve savoureux que « la Tribune du Monde » dont il a décidé de se servir soit installée chez ceux-là mêmes qu'il entend dénoncer. La presse américaine a souligné avec amertume cette ironie du sort.

Cela dit, quelles sont les raisons qui ont incité une partie du monde à revaloriser ainsi l'Organisation Internationale ? Jusqu'à ces dernières années on peut dire qu'en gros les opinions publiques avaient sur l'O.N.U. le sentiment que le général de Gaulle a exprimé le 5 septembre. Les critiques sont connues : elles sont faciles. Ce sont exactement les mêmes que l'on adresse au régime démocratique et parlementaire. La majorité tient lieu de critère moral, les pays votent avec incompétence ou avec calcul ; au surplus, le vrai pouvoir s'exerce soit au Conseil de sécurité et plus particulièrement par les cinq membres permanents, soit dans les conférences extérieures des Grands.

Le général de Gaulle n'aime pas les Parlements, qu'ils soient nationaux ou internationaux. Il a une conception aristocratique et du gouvernement de la France et de l'administration du monde : le pouvoir doit appartenir aux vieilles civilisations élues de droit divin pour imposer leur conception du monde.

C'est sans doute un fait que les Nations Unies se sont en général révélées inefficaces sur les grandes questions. Elles ont été, très vite divisées en deux blocs, dont les leaders ont exercé une pression sans mesure sur des Etats devenus de véritables satellites. Autrement dit, un véritable « régime de partis » s'est instauré dans le fonctionnement de l'O.N.U.

Une révision nécessaire

Mais c'est un fait aussi — et qui constitue l'omission la plus grave du général de Gaulle — que grâce à l'O.N.U. les petites nations plus ou moins satellisées ont opéré un choc en retour et influencé les grandes, que les détenteurs du vrai pouvoir ont vu leur comportement sans cesse modifié par l'accession à la vie internationale des pays déshérités, et que l'entente éventuelle entre les Grands ne peut plus se faire comme jadis avec la seule préoccupation de leurs intérêts et sans tenir compte du reste de la planète. Si bien que même si elle n'était pas moralement condamnable une position comme celle du chef de l'Etat français serait politiquement vaine : c'est ce que paraissent avoir fort bien compris la Russie, les U.S.A. et, de plus en plus, la Grande-Bretagne.

On a dit souvent, l'an dernier, par exemple, dans les milieux gaullistes qu'une entente franco-soviétique était souhaitée par M. Krouchtchev à la condition de diviser les Occidentaux et même au prix du maintien de l'Algérie française. C'est un raisonnement qui participe de la même erreur : au mieux, cela aurait pu être une étape tactique. Dans les perspectives actuelles, M. Krouchtchev ne peut pas se permettre de nager à contre-courant en Afrique. Ce courant est tel que si M. K. décidait de le faire, les Etats-Unis aussitôt feraient le contraire.

Comme dit M. Hammarskjoeld, l'O.N.U. vit son « année africaine ». Les 82 membres actuels des Nations Unies vont en accueillir 17 nouveaux dont 16 sont africains. Ces 16 Etats vont rejoindre le bloc afro-asiatique et le faire passer de 28 à 44. Le bloc soviétique est composé de 9 membres et le bloc occidental de 25 membres. Les Latino-Américains disposent, eux, de 20 membres. C'est dire quelle importance revêt désormais le bloc afro-asiatique. Sans doute, les choses ne pourront-elles pas rester en l'état. Il est prévisible — quoi que prétende le secrétaire général actuel des Nations Unies — qu'une révision sera opérée pour faire en sorte qu'un Etat qui représente 200 millions d'habitants n'ait pas le même poids qu'un Etat qui en représente 200 000. Mais comme il est prévisible d'autre part que la Chine communiste, membre de droit du groupe afro-asiatique, et comprenant 600 millions d'habitants ne pourra être laissée indéfiniment à l'écart de l'O.N.U., le rapport des forces ne changera guère.

Les mêmes objectifs

Le meilleur exemple de la force nouvelle du groupe afro-asiatique est évidemment l'affaire congolaise. On peut être sensible au fait que le groupe s'est trouvé divisé à certains moments entre partisans de l'Occident et partisans de l'Union Soviétique. Ce n'est là qu'une division superficielle et qui recouvre au contraire une unité d'intentions frappante. Les neutres ou les modérés, qui se sont opposés à M. Lumumba, n'ont eu qu'un seul objectif, c'est de garder à l'O.N.U. sa force et son pouvoir d'intervention

précisément parce que le bloc afro-asiatique n'est jamais aussi fort ni aussi autonome qu'à l'intérieur de l'O.N.U.

Si M. Mongi Slim, délégué de la Tunisie, a sauvé M. H., c'est pour que la pression africaine (et nord-africaine) sur le secrétaire général des Nations Unies puisse s'exercer ultérieurement avec d'autant plus d'efficacité. Si le Ghana joue actuellement un jeu de bascule si savant, et parfois contradictoire, entre l'O.N.U. et Léopoldville, c'est pour préserver l'autonomie de la force africaine dans le monde. Les moyens des Guinéens et des Ivoiriens, par exemple, sont bien différents. Mais les objectifs sont les mêmes : une jalouse préservation de la force montante africaine.

Une position « chinoise »

Si, en dernière minute, les présidents Nasser, Tito et N'Krumah — qui sont tous trois arrivés à New York — ont décidé malgré leur réserve personnelle à l'égard de M. Lumumba d'appuyer complètement la position de ce dernier, c'est qu'il leur est apparu qu'auprès de toute l'opinion afro-asiatique l'Occident était sorti de sa neutralité, avait poussé M. Hammarskjoeld à prendre parti et que le bloc était menacé d'une vraie division.

Après avoir fait preuve d'une modération peu remarquée, pendant trois semaines, voici que l'Union Soviétique à son tour décide de prendre parti en faveur de M. Lumumba alors que la délégation soviétique au Congo a pu se rendre compte des difficultés de l'impétueux et versatile Premier ministre congolais. C'est devenu une loi : on ne peut plus être du côté de celui qui est exclusivement appuyé par les Occidentaux. Même la peur du communisme qui habite certains leaders africains ne peut rien contre cette loi : l'Occident est lié au colonialisme.

Il reste que la conquête de cette force afro-asiatique doit avoir un but. Sans doute cette conquête peut être un but en soi : il peut suffire à M. Krouchtchev de semer en Afrique, en Asie, et aussi en Amérique latine ce qu'on appelle la subversion communiste et d'attiser la haine contre les Etats-Unis et contre l'*« impérialisme européen »*. Lorsque M. Fidel Castro donnera cours à son talent à la tribune de l'O.N.U., M. Krouchtchev pourra estimer que la plus grande partie de sa tâche est déjà accomplie. Mais il s'agit là d'une position plus « trotskyste » ou, si l'on veut, plus « chinoise » que krouchtchevienne. En fait, les experts prêtent à M. Krouchtchev des objectifs plus soviétiques : autrement dit, il n'aurait pas changé depuis les temps heureux de la détente, c'est-à-dire depuis l'an dernier.

L'espace ne suffit pas

Le Premier soviétique a toujours le même point de vue sur la nécessité absolue d'obtenir un désarmement qui permettrait à son pays de reconvertir d'immenses revenus vers des réalisations industrielles et agricoles dont le plan est déjà tracé. Sur la coexistence pacifique, la compétition des économies socialistes et capitalistes, la dégradation fatale des régimes bourgeois, bref, la décomposition nécessaire — et sans coup férir — des « ennemis de la patrie socialiste », M. Krouchtchev a gardé ses idées initiales, celles-là mêmes qui indignent chaque jour davantage les doctrinaires de la Chine communiste.

Pour arriver à ce but, le désarmement, M. Krouchtchev a employé successivement plusieurs méthodes. La tactique qui consistait à contraindre les Occidentaux à négocier sous la menace de représailles, comme à Berlin, s'est révélée peu payante et, à la longue, dangereuse. La menace d'un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est ne saurait être indéfiniment maintenue sans perdre de son efficacité. Sur un autre plan, celui de l'Afrique, les Russes ont montré qu'ils ne voulaient pas commettre l'irréparable et dès qu'ils ont été convaincus de l'éventualité d'une riposte américaine, ils ont atténué leur intervention au Congo.

M. Krouchtchev a, d'autre part, essayé la tactique de la division. Il s'est vite rendu compte qu'il s'agissait d'une prétention illusoire. La France, par exemple, avait proposé à la commission de désarmement la destruction de tous les engins porteurs de bombes. Cette proposition fut aussitôt acceptée et reprise par les Soviétiques. Mais dès que les Américains firent connaître leur opposition totale, les Français prétendirent qu'ils avaient parlé de « contrôle » et non de « destruction ». Il en a été de même en ce qui concerne le Premier ministre de Grande-Bretagne qui, lors de sa visite à Moscou, était d'accord avec Nehru sur un plan de « désengagement » en Europe. Or, il a suffi d'un échange de visites entre MM. Macmillan et Adenauer et d'un voyage aux Etats-Unis pour que M. Macmillan abandonne sa promesse d'accord.

S'il abandonne et la menace qui risque de déclencher une guerre et la tentative de division qui se révèle inefficace, M. Krouchtchev peut-il faire d'importantes concessions en échange d'une entente sur le désarmement ? A supposer qu'il le veuille, ce qui est douteux, il ne le peut pas non seulement pour des raisons de prestige intérieur et international, mais parce qu'il serait alors menacé d'une division du monde communiste.

On sait très peu de chose sur la querelle des théoriciens marxistes chinois et soviétiques. Mais notre ami K. S. Karol a bien montré récemment la fureur des doctrinaires de Pékin contre la conception de la coexistence pacifique. Cette fureur a pris de telles proportions, elle a eu un tel retentissement dans le monde et, surtout, une si forte prise chez certaines élites africaines en guerre avec l'Occident, que M. Krouchtchev est contraint de ne traiter qu'en situation de force, et de faire avec éclat la démonstration que ses théories comportent des avantages immédiats et spectaculaires. M. Krouchtchev pouvait avoir compté sur l'affirmation de la supériorité scientifique des Russes pour délivrer Chinois et staliniens de leur complexe d'encerclement. Il s'avère que ce n'est pas suffisant. Il lui faut affirmer un leadership sur terre et non dans l'espace.

Le déchirement du voile

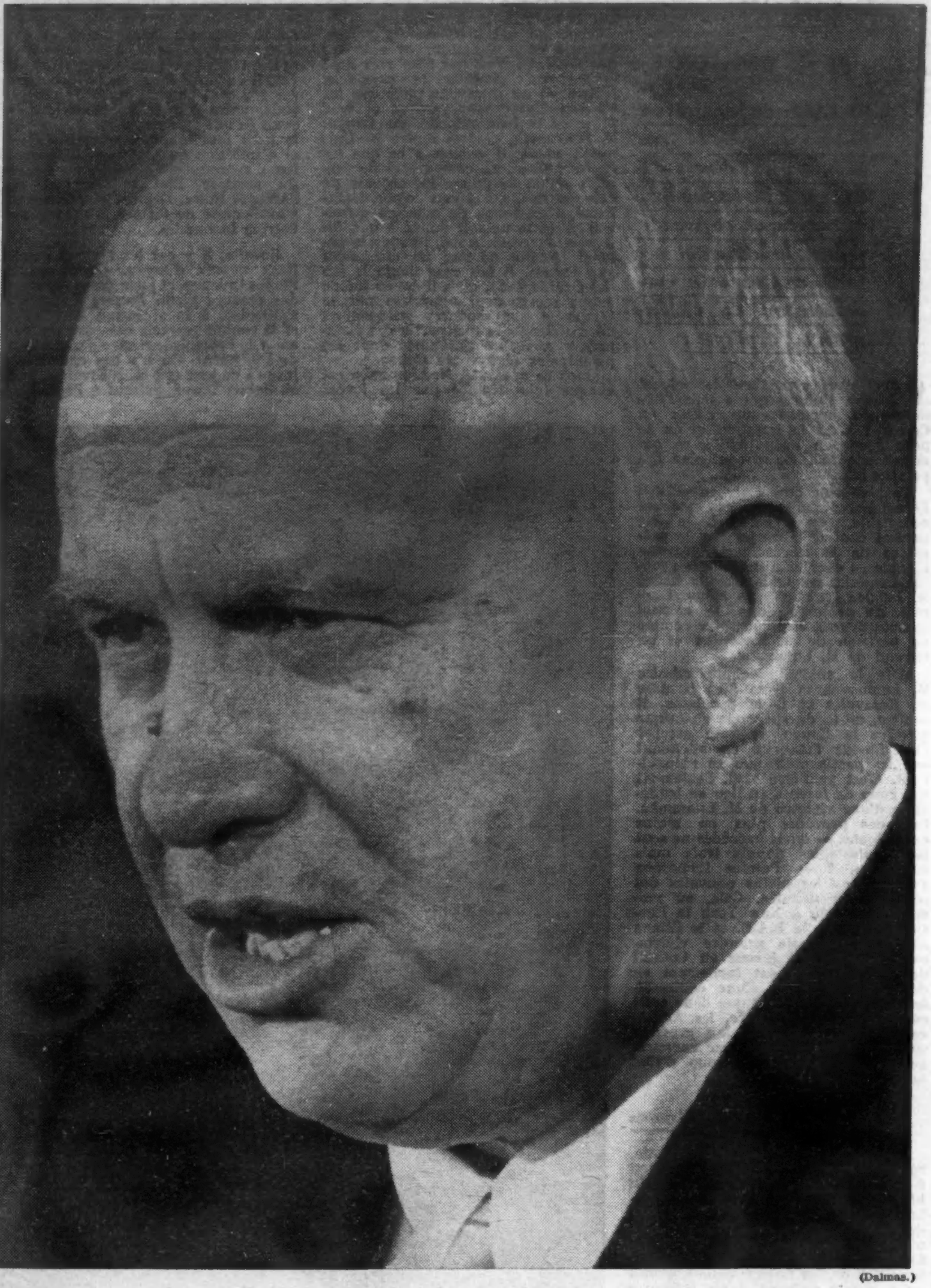
Si, sur telle position anti-colonialiste (congolaise ou algérienne) ou tel plan de désarmement, il peut démontrer à la face du monde qu'il entraîne la majorité des Afro-Asiatiques, les neutres et une partie de l'Amérique latine, alors il pourra se payer le luxe de faire un discours incendiaire et peut-être même une mise en demeure pour imposer l'admission de la Chine communiste à l'O.N.U. ; il pourra dans la coulisse rassurer plus ou moins le futur président des Etats-Unis, mais en tout cas il aura gagné sur deux fronts : il aura fait impression sur les staliniens chinois et il se sera posé en face des Etats-Unis comme seul interlocuteur avec lequel on est condamné à s'entendre tout de suite.

M. Krouchtchev ira-t-il, comme on le dit, jusqu'à mettre à la disposition de l'O.N.U. les armes thermo-nucléaires russes pour qu'elles puissent garantir la sécurité des pays qui acceptent de désarmer dans l'immédiat ? On évoque cette éventualité. En tout cas, c'est un projet d'une bonne volonté aussi habilement spectaculaire dont il est question.

Il reste que le tiers monde et la Chine constituent les facteurs déterminants d'une politique et qu'on ne s'attendait pas à voir M. Krouchtchev en administrer une preuve aussi saisissante. Tous ceux qui, parmi les politiciens conservateurs, se sont habitués à voir le monde partagé entre des puissances qui organisent ce qu'on appelle, selon qu'il s'agit d'amis ou d'ennemis, soit leur « subversion » soit leur « rayonnement », sont conduits à ignorer le plus grand phénomène du XX^e siècle : la vitalité de forces jadis anesthésiées et qui s'éveillent dans l'ordre ou le chaos, mais toujours avec une vertigineuse efficacité.

Ces forces manquent souvent de bonnes manières et leur visage nous apparaît souvent comme celui d'une autre planète. C'est que nous nous étions trop habitués à l'infaillibilité européenne. C'est peut-être cela, le déchirement provoqué dans le voile de notre civilisation par cette « année africaine » des Nations Unies.

JEAN DANIEL.



(Dalmas.)

M. NIKITA KROUCHTCHEV, PREMIER MINISTRE SOVIÉTIQUE.
L'épreuve la plus spectaculaire après les Jeux olympiques.

CONGO

Le rôle de M. N'Krumah

● *C'est une entrevue secrète entre M. N'Krumah, président du Ghana, et M. Lumumba, qui explique, en grande partie, la situation actuelle au Congo. Un correspondant de « L'Express » l'explique :*

A quel clan appartient le colonel Joseph Mobutu qui a pris l'initiative du nouveau coup d'Etat au Congo ? C'est la question qu'on se pose encore à Léopoldville, ce qui donne une idée de la confusion qui persiste ici.

Tout devrait être clair en effet : le colonel Mobutu, 30 ans, ex-chef comptable, ex-sergent-chef, a été nommé chef d'état-major par le président de la République Kasavubu lorsque ce dernier a destitué le général Lundula, coupable d'avoir libéré M. Patrice Lumumba un moment arrêté. En principe donc, le colonel Mobutu devrait être considéré comme un partisan de M. Kasavubu et un ennemi de M. Lumumba.

Mais le colonel Mobutu admire M. Lumumba, et il le dit : il aime M. Kasavubu et il le proclame. Il souffre, dit-il, du spectacle chaotique qu'offre le Congo, et veut assurer l'intérim de l'autorité en attendant que les partis politiques se réconcilient. C'est peut-être vrai. Seulement son coup de force a eu lieu au lendemain d'une victoire de M. Lumumba. Par des procédés plus ou moins contestables — quels procédés ne sont pas contestables depuis trois mois au Congo ? — Patrice Lumumba avait obtenu les pleins pouvoirs des sénateurs et députés. Cela, au moment même où à New York la Russie, la Guinée, la R.A.U. et le Ghana avaient décidé de prendre violemment parti en sa faveur au Conseil de Sécurité. On peut facilement en déduire qu'il s'agit d'une contre-offensive occidentale, et que dans cette course contre la montre, les Américains et les Belges ont fait pression sur les Nations Unies pour encourager, à Léopoldville, un coup d'Etat militaire.

Ultimatum aux Russes

Cette thèse, qui est bien tentante, réduit les Congolais de chaque parti à n'être que les instruments soit du bloc soviétique, soit du bloc occidental. Il est possible que cela devienne de plus en plus vrai. En ce cas, on n'aura jamais reconnu avec autant de force que le Congo a besoin d'une tutelle. Mais, les faits résistent, quand on y assiste de près, à ces interprétations trop sommairement européennes. Il n'est que de voir les effusions dans les couloirs de l'O.N.U. des délégués en principe hostiles de MM. Kasavubu et Lumumba pour se rendre compte de la complexité congolaise. Occidentaux et Soviétiques se livrent sans doute une bataille de plus en plus âpre dans les principales villes du Congo au fur et à mesure que les débats aux Nations Unies se rapprochent Mais cette bataille, neuf fois sur dix, laisse intactes les forces sous-jacentes qui agissent dans les tribus et les régions congolaises.

Ceux qui ont peut-être le mieux compris cette situation, ce sont les Ghanéens. Ce n'est pas pour rien qu'à la surprise générale le président N'Krumah est intervenu pour que les Nations Unies sauvegardent et leur présence et leur autorité au Congo. M. N'Krumah, parfois contre les Guinéens, voudrait arriver à ce que les Nations Unies se comportent de manière qu'on ne puisse les accuser de colonialisme ou même d'occidentalisme. C'est-à-dire de manière qu'aucun prétexte ne soit donné à une intervention russe. Ainsi, lorsque le colonel Mobutu adresse un ultimatum aux Russes, il fait sans doute le jeu des Occidentaux, mais il est en même temps secrètement approuvé par le Ghana et par tous les états-majors nord-africains et une partie des états-majors africains stationnés dans les principales régions du Congo.

Dans ce contexte, M. Lumumba est chaque fois dépassé par les forces qu'il appelle à l'aide. L'événement qui a peut-être le plus frappé Patrice Lumumba ces derniers jours ne s'est pas produit au Conseil de Sécurité ni au Katanga. Il est survenu dans les locaux modestes de Radio-Léopoldville, lorsque le Premier ministre congolais, fort de l'investissement-surprise du Sénat, qui lui était hostile, enivré par son propre magnétisme et l'ascendant qu'il venait de vérifier sur ses proches, est allé à la tête d'une patrouille prendre possession des installations radiophoniques. C'est un officier britannique, un Blanc, qui encadrait les troupes ghanéennes, qui l'a menacé de son revolver. Devant cet officier blanc, les soldats noirs étaient disciplinés. Patrice Lumumba dut s'en retourner, dégrisé et amer. Auprès de ses intimes, les conseillers guinéens, il donna ensuite libre cours à sa rage.

M. Lumumba revenait de très loin. C'est comme s'il avait été tout d'un coup abandonné par son père adoptif.

En 1959, alors qu'un correspondant de l'agence France-Presse lui avait conseillé de se rendre au Congrès d'Accra, personne n'avait fait attention à lui, sauf M. N'Krumah, le leader du Ghana et de l'unité africaine. Sans doute M. N'Krumah, déjà en rivalité avec M. Sekou Touré, était-il tenté de voir en M. Lumumba une proie facile et précieuse : enfin il voyait un Noir d'expression française sur lequel il pouvait avoir une prise. Mais, entre les deux hommes, il y avait eu une sympathie immédiate ; et le petit fonctionnaire dévoré d'idéal et d'ambition qu'était Lumumba était fier d'avoir suscité l'intérêt du leader du premier Etat indépendant de l'Afrique Noire. Depuis, M. N'Krumah n'avait cessé de former, d'encourager Patrice Lumumba.

Ensuite, il y eut les fameux entretiens secrets d'Accra. C'était après l'indépendance, et juste avant l'arrivée des casques bleus. Patrice Lumumba s'attendait à la sécession katangaise et il voulait pouvoir compter sur des amis de l'extérieur contre des ennemis de l'intérieur. On n'a pas encore dit jusqu'à ce jour que M. N'Krumah, puis M. Sekou Touré, prirent à l'égard de M. Lumumba des engagements complètement en marge des Nations Unies. Une armée formée de détachements de la Guinée, du Ghana et d'une partie de la Force publique congolaise devait être mise au service d'un projet de Fédération Centre-Africaine. A Accra, au congrès de 1959, M. N'Krumah n'avait-il pas chargé M. Lumumba de la propagande dans l'ancienne Afrique-Equatoriale Française ?

Le même M. N'Krumah avait été réservé sur l'opportunité de faire appel aux casques bleus. Mystique de l'africanisme, rejoignant les Anglais dans l'ambition d'interdire aux Russes et aux Américains l'accès de l'Afrique, il entendait jeter les premières bases d'une force africaine indépendante. Les Africains se sauveraient eux-mêmes et, si possible, sous son leadership. Or, voici que c'étaient les soldats mêmes du chef de l'Etat ghanéen qui humiliaient Patrice Lumumba !

Les conseillers guinéens triomphèrent : ils avaient bien prévenu M. Lumumba depuis longtemps ! Le jeu des Ghanéens était trouble. A l'O.N.U. le délégué du Ghana ne s'était-il pas mis d'accord avec M. Mongi Slim? M. Hammarskjœld ne s'était-il pas servi de ce délégué pour une mission en vérité dirigée contre Patrice Lumumba ? Il fallait réagir, quels que soient les complexes de M. Lumumba à l'égard de M. N'Krumah. La décision fut prise de convoquer l'ambassadeur du Ghana à Léopoldville : si les troupes du Ghana continuaient à interdire aux partisans de M. Lumumba l'accès de la radio et des aérodromes, les relations diplomatiques entre le Congo et le Ghana seraient rompues.

Le baiser de la mort

Dès qu'il fut prévenu, M. N'Krumah réagit avec violence auprès des Nations Unies. Il n'était pas question qu'il puisse se laisser dépasser par M. Sekou Touré ou par M. Nasser qui venait de prendre position contre l'O.N.U. Déjà, le délégué yougoslave avait demandé que le Conseil de Sécurité fût réuni. M. N'Krumah, jusqu'au dernier moment, ne voulut pas que ses troupes placées sous le commandement des Nations Unies aient à désobéir. Il exigea que des ordres différents fussent donnés. Il avait pour cela des atouts maîtres.

Jusqu'à ces derniers jours, ce sont les troupes ghanéennes qui ont maintenu ou rétabli l'ordre à Léopoldville avec l'accord de la majorité des Congolais. L'accord passé entre les officiers britanniques qui encadrent les troupes ghanéennes et le général marocain Kettani a triomphé de bien des difficultés. Pour ne pas plonger soudain la capitale congolaise dans l'anarchie, pour éviter surtout une crise à l'intérieur des troupes des Nations Unies, M. Hammarskjœld céda à M. N'Krumah. De New York, où venait d'être interrompu le Conseil de Sécurité, le secrétaire général des Nations Unies donna l'ordre d'évacuer la radio et de permettre le trafic dans les aérodromes.

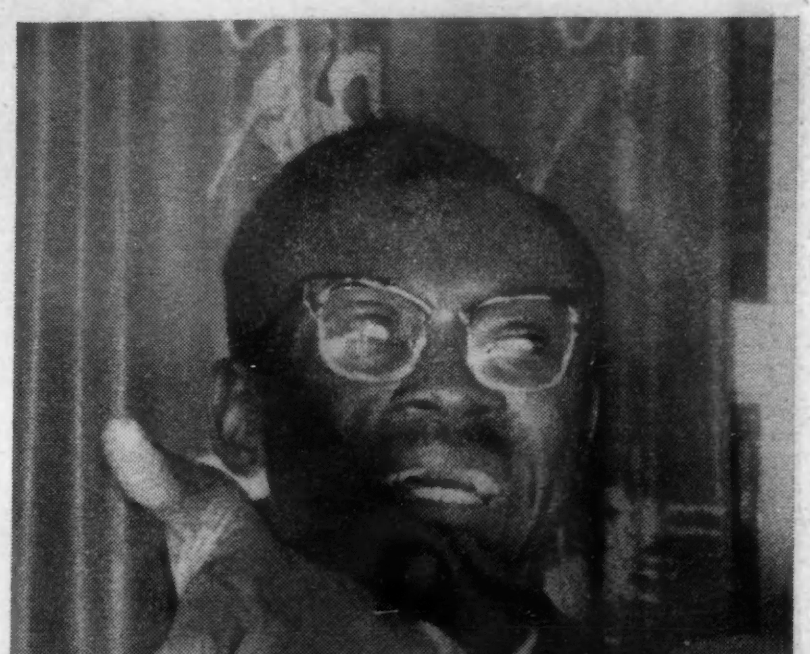
A l'O.N.U., le délégué tunisien, M. Mongi Slim, propose maintenant qu'une mission de bons offices soit envoyée par le Conseil de Sécurité au Congo pour réconcilier MM. Kasavubu et Lumumba. C'est déjà un succès pour ce dernier que l'on ait abandonné l'espoir de se débarrasser définitivement de lui. Il est capable, ses ennemis le savent, de provoquer une guerre civile larvée qui étendrait au Congo la situation camerounaise où le terrorisme sévit dans le silence général.

Pour le moment, chacun sent, au Congo, que la solution ne peut pas venir de l'intérieur. C'est vrai que l'armée est divisée, que les sénateurs sont plus ou moins terrorisés, que les populations attendent de savoir qui va gagner avant de se prononcer, que les manœuvres belges et soviétiques se précisent chaque jour davantage dans des sens différents, ce qui fait qu'en définitive on en est arrivé à un équilibre des forces où les deux parties en présence marquent des points contradictoires mais non déterminants.

Un personnage déroutant

C'est pourquoi cette mission de bons offices serait bien accueillie ici. Elle rejoint l'idée d'une nouvelle Table ronde qui aurait lieu entre les différents artisans de la crise actuelle — y compris MM. Kalondji et Tschombé — et dont l'objectif serait de constituer un gouvernement à la fois unitaire et décentralisé. Une fédération, non une confédération.

De toute façon, M. Patrice Lumumba sera apparu comme l'un des personnages les plus déroutants de l'histoire africaine. Redressant les situations que l'on croit perdues, à la fois charmeur et exaspérant, opiniâtre sous ses inconséquences, autoritaire parce qu'il croit que la démocratie est un luxe que les pays sous-développés ne peuvent pas se permettre, amer parce qu'il a besoin de ceux qui l'ont fait souffrir, déchaîné contre toute tutelle dans un pays qui ne peut s'en passer, risquant chaque jour le tout pour le tout, mais usant de tous ces défauts au service d'un nationalisme intransigeant, il résume toutes les douloureuses contradictions de la décolonisation africaine.



(Dalmas.)

M. PATRICE LUMUMBA.
Devant un officier blanc.

La semaine prochaine

La fin du récit de René Dumont :

MES DISCUSSIONS AVEC CASTRO

Etudiants...

Une carrière rémunératrice, aux nombreux débouchés, vous est ouverte par une nouvelle école :

L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES

15, r. Soufflot, Paris (5e)

ODEon 46-73

SPORTS

Les sept facteurs

● Qu'est-ce qui fait d'un homme ou d'une femme un athlète ? Et d'une nation une pépinière de champions ? Voici l'article d'Alfred Sauvy.

LES Jeux de Rome ont pris une place brillante dans l'histoire. L'intérêt soulevé dépasse tous les précédents ; nouveau record sans surprise, puisque l'humanité est partout en marche, en progrès, pour tout ce qui relève de la technique dans le sens le plus général.

Au fil des jours, les quatre-vingt-cinq nations se sont égrenées dans un ordre étrange, qui n'est ni celui de leurs populations ni celui de leurs richesses ou de leur réputation acquise dans l'ensemble des domaines. Dans cette liste, la France occupe un rang bien modeste, en disproportion avec ses moyens, ses prétentions et ses possibilités. Convient-il d'être honteux ou indifférent ? Faut-il sentir la morsure de l'amour-propre ou mépriser les jeux du cirque, comme conventionnels et sans portée ?

L'attitude à déconseiller, en tout cas, est celle qui consiste à se consoler à bon marché, en estimant qu'après tout nos représentants se sont honorablement comportés et en localisant son admiration sur les rares médailles de métal vil obtenues, ou sur celles qui auraient pu nous échoir si... si le dieu des combats avait soufflé dans notre direction. Non, ce fut déplorable.

Il est curieux de voir des sportifs chevronnés contester encore l'influence de la dimension du pays. Certes, lorsqu'il s'agit de sports d'équipe, la cohésion, « l'école » peuvent dans certaines limites compenser l'infériorité individuelle que commande avec sûreté le petit nombre (toutes choses égales d'ailleurs, bien entendu). La Belgique (mais non le Luxembourg) peut, en football, battre la France ; en natation ou en athlétisme, ce n'est possible que par accident.

Or, la France a été nettement inférieure aux pays de même dimension et de même degré de développement : Italie, Angleterre, Allemagne occidentale. En termes de population, elle vaut à peu près quatre Australies, six Hongries, dix Danemarks. S'il y avait dix morceaux de France, chacun d'eux devrait former autant de champions que le Danemark.

Si les mêmes conditions avaient prévalu dans les deux pays, la France aurait dû gagner quelque 60 médailles, la même assimilation à l'Autriche ou à la Hongrie nous aurait donné 88 ou 126 médailles au lieu de 5...

La science ne sait pas

Le nombre des habitants d'un pays est cependant loin d'être le seul facteur en jeu ; l'étude des causes de la réussite fait intervenir non seulement la mathématique probabiliste, mais la biologie (en particulier la génétique), l'écologie, la diététique, la sociologie, la psychologie individuelle et collective, l'économie financière, la science politique, l'organisation du travail, sans parler des techniques propres d'entraînement.

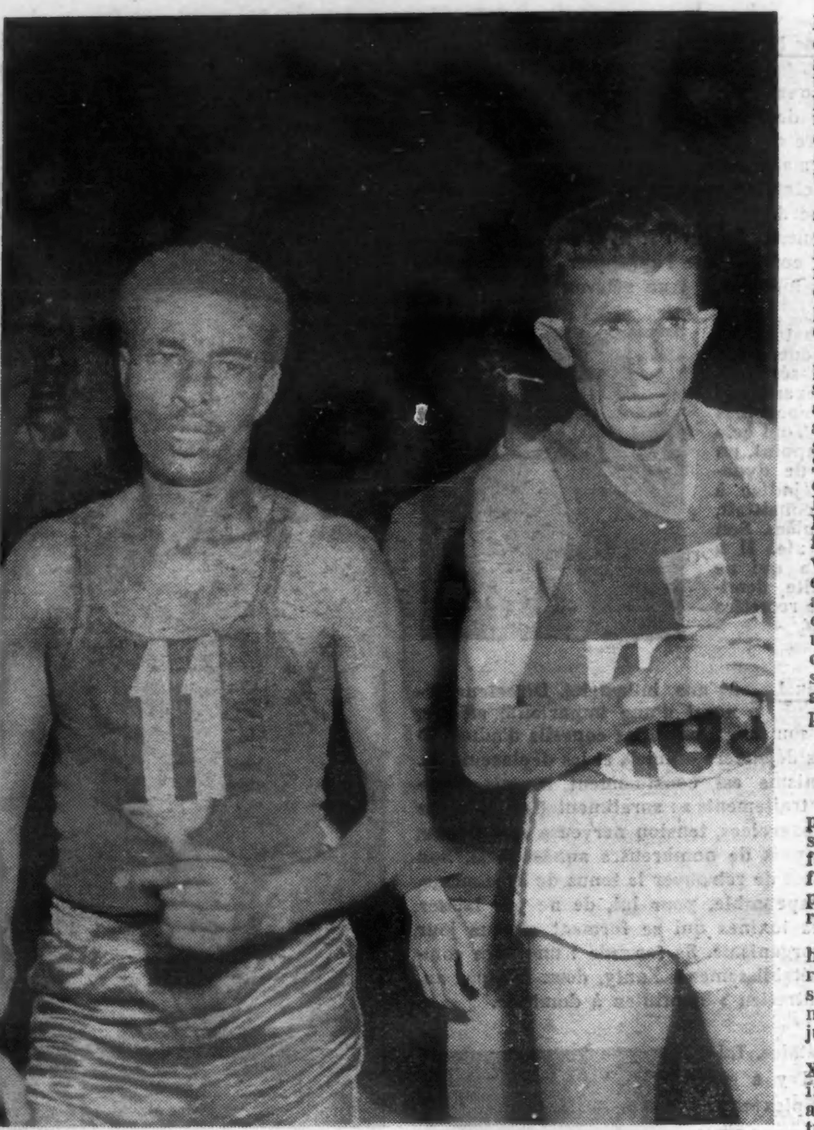
Dans ce domaine, la science en est encore aux balbutiements : il y a cinq ans, un an avant Melbourne, j'avais projeté une vaste enquête sur les quelque 3.133 participants de la XVI[e] Olympiade. Il ne serait pas sans intérêt, par exemple, pour le biologue (et le sociologue), de savoir si un premier-né a plus de chances de parvenir au podium, ou même au stade, qu'un puîné ou qu'un... 17[e] enfant, comme la jeune Noire Wilma Rudolph. Les caractéristiques biométriques des concurrents auraient été précieuses, ainsi que les antécédents sociaux. Mais, pour réussir ce vaste rassemblement de documents dans la planète, il fallait des concours que je n'ai pas trouvés. On m'a conseillé, en effet, de me rendre à Melbourne et d'y parcourir le village, avec mon questionnaire! Je doute que les champions m'eussent, entre deux signatures, accordé plus qu'un « sorry » dans leur langue natale. Etrange absence de psychologie élémentaire de la part de mes conseilleurs. C'est avant le départ de chacun pour la terre sainte que la rédaction d'un questionnaire peut être obtenue, au moment où le participant remplit papier sur papier, pour avoir son passeport et les pièces nécessaires. Le concours de toutes les fédérations nationales du monde eût demandé un appareil publicitaire et des moyens que peut avoir un fabricant de crème à raser, mais hors de portée d'un institut scientifique.

Après cette déconvenue, je me suis rabattu sur les facteurs de la réussite sociale en France, au moyen d'une enquête sur 5 000 personnalités dont les résultats vont être bientôt publiés.

Enumérons les facteurs

Essayons d'énumérer les facteurs propres à assurer à un pays une représentation olympique de valeur ;

1. Nombre de jeunes de 20 à 30 ans ;
2. Qualités naturelles innées de la population, dites génétiques ou raciales ;



(A.F.P.)

ABEBE (1[er]) ET RHADI (2[e]) A L'ARRIVÉE DU MARATHON.
Pour la France, 60 *ou* 126 *médailles ?*

3. Conditions de croissance et de développement physique, dans l'enfance et l'adolescence ;
4. Formation culturelle et morale en général ;
5. Proportion des jeunes qui sont saisis par la sélection (elle dépend de la densité démographique, de l'urbanisation, du nombre et de la qualité des installations sportives, des facultés données aux jeunes et à ceux qui les prospectent, etc.) ;
6. Qualités des entraîneurs, moniteurs, etc., et des méthodes d'entraînement, moyens mis à leur disposition ;
7. Possibilité pour les meilleurs athlètes de suivre un entraînement intense (problème social, dit de l'amateurisme).

Le nombre de jeunes (point 1) est le seul qui se prête à une mesure assez précise. Pour le reste, que d'incertitudes !

Sur les qualités raciales ou génétiques (point 2), attention ! Aux meilleurs esprits, que d'erreurs promises ! Il est si courant d'attribuer à des causes héréditaires des caractères imputables au milieu (argument type : « les nègres sont sales et paresseux »). Certaines différences sont cependant perceptibles ; le continent américain a bénéficié du XVI[e] au XX[e] siècle d'une importante sélection au départ d'Europe et d'Afrique (les infirmes, les malades, etc., ne quittent guère leur pays), d'un brassage, métissage fort opportun dans des populations affaiblies par la consanguinité et, sans doute aussi, d'une sélection par mortalité des faibles, pour les Noirs en particulier, encore que ce dernier point soit contesté. Les Africains du Nord sont spécialement doués pour la course de fond (au-delà de 1 500 mètres), qui exige moins de muscles qu'une aptitude physiologique à sécréter les antitoxines nécessaires. Mais s'agit-il vraiment d'une qualité raciale ou bien, comme certains le disent, d'une conséquence de la nutrition, voire de la sous-nutrition ?

Les facteurs 3 et 4, facteurs de milieu, concernent la formation et l'éducation dans leur sens le plus large. Depuis un siècle au moins, la taille des hommes s'élève dans les pays en voie de développement. Aux causes génétiques (éclatement des isolats, réduction de l'endogamie), il faut joindre l'amélioration des conditions d'existence. La sélection à rebours, invoquée par certains (ou sauve les plus débiles) ne semble nullement prouvée pour l'instant, en Europe du moins, si l'on écarte quelques cas exceptionnels (diabétiques, hémophiles) qui n'ont guère de rapport avec le sport.

Les facteurs 5, 6 et 7, plus directs, plus visibles aussi, constituent la préparation proprement sportive. C'est à eux que l'on pense fatalement, au lendemain d'une humiliante déconvenue. Les pays dits totalitaires sont évidemment mieux placés pour la sélection des plus aptes et l'entraînement. Le régime nazi avait, en quelques années, « sorti » toute une génération de champions : Harbig, Woellke, Hein, Stock, etc. (que ne s'en est-il tenu là !).

En U.R.S.S. et dans les Républiques populaires, des efforts importants sont déployés, à la fois dans un but de propagande et d'amélioration de la jeunesse. Le problème de l'amateurisme est réglé de façon spéciale.

Malgré un champ de sélection plus faible (l'athlétisme est essentiellement universitaire ; pour avoir une chance d'être remarqué, il faut arriver au moins à la « high school », c'est-à-dire au deuxième degré), les Etats-Unis obtiennent de brillants résultats, fruits du facteur génétique, déjà signalé, et surtout de conditions d'entraînement presque idéales.

La machine à champions ?

Comme bien des institutions florissantes, les Jeux olympiques et même le sport en général sont menacés par le progrès technique. Déjà le cyclisme est miné par la drogue (un mort à Rome). Celle-ci ne semble pas avoir pénétré encore l'athlétisme sacré, en dépit de l'intensité de la compétition. Mais d'autres progrès peuvent créer d'autres menaces : pour déceler les aptitudes, certains imaginent déjà qu'au laborieux essai des sujets sur la piste seront substituées des mesures biométriques ou biochimiques. C'est aller bien vite et peut-être pas dans la bonne direction. Mais, à coup sûr, une telle détection en laboratoire, suivie inévitablement de techniques d'amélioration, portera un coup sérieux à de nobles habitudes.

« *La bataille de Waterloo,* a dit Wellington, *a été gagnée sur les terrains de sport d'Eton.* » Sans aller si loin, gardons-nous de considérer les défaites de Rome et d'ailleurs comme dépourvues de signification. Nous sommes les seuls, avec l'Italie, à avoir envoyé des représentants dans tous les sports. Le résultat est hors de proportion avec notre champ d'action.

Si nous nous bornons à nous accuser les uns les autres, comme à l'accoutumée, ou à nous en prendre à l'Etat, sans autre précision, nous sommes assurés de recommencer. Il faut d'ailleurs bien distinguer les causes proprement sportives (facteurs 5, 6 et 7) et les autres, plus générales.

Notre organisation sportive ne pourra, certes, égaler celle de l'Union soviétique. Mais gardons-nous, pour autant, de lever les bras au ciel. Les anathèmes contre l'amateurisme ne suffisent pas, car nous avons Joinville. S'en prendre à la direction du Budget est une attitude commode et inefficace. Il y a un moyen financier à portée de la main : le pari sportif, employé avec fruit en d'autres pays, y compris la vertueuse Helvétie. Mais nous vivons encore dans la terreur bourgeoise ou aristocratique du jeu, héritée de l'époque où le fils de famille dilapidait en une nuit le patrimoine, aux dés. Loin d'être joueur, le Français est épris de sécurité (excepté sur la route). Il faut, au contraire, lui donner un peu l'esprit du risque et d'aventure.

Et la France ?

Mais il faut voir au-delà de la préparation proprement sportive : notre système éducatif, cela fut souvent dit, forme des hommes instruits, mais ne forge guère de caractères. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la seule déplorable « culture physique ».

Allant encore au-delà, je vais me heurter au scepticisme ou à la franche réaction de certains, d'autant plus sûrement que je ne peux ici qu'affirmer sans donner à l'appui les longues justifications qui seraient nécessaires:

La France a été frappée, dès le XVIII[e] siècle, d'un étrange mal encore insuffisamment reconnu. C'est lui qui a inspiré un malthusianisme prématuré (cent ans avant les autres pays) et excessif. Minée par de profondes cavernes, la population française a mal supporté l'hémorragie de Verdun ; elle s'est forcée, dans cette guerre, comme un athlète qui « reste » dans une course.

Le malthusianisme n'est plus démographique aujourd'hui, mais il reste inhérent à nos institutions ; il est dans notre moelle. C'est à cause de lui que le Français ne défend pas sa langue. C'est à son amour pour le « petit » que le Français doit d'avoir de petites maisons, de petits revenus, comme de petites réussites en sport. C'est parce qu'il reste encore aspiré par le passé qu'il accepte cette guerre folle d'Algérie qui ruine ses ressources, sa réputation, sa jeunesse, son avenir.

La revanche viendra de la jeunesse triomphante : c'est elle qui fera éclater la carapace malthusienne, si les générations actuelles ne profitent pas de leurs dernières années pour le faire. Le rajeunissement physique largement commencé, et qui fait si peur à notre esprit malthusien qui a perdu l'habitude de grandir, va se déployer implacablement et nous forcer, malgré nous, à rebondir dans une seconde vie.

ALFRED SAUVY.

M. Herzog est-il coupable?
(Lire en pages 20, 21,)

ATTENTION !... TOXINES

LES vacances sont finies. Pour beaucoup d'estivants elles ont agi à la manière de révélateurs photographiques : deux ou trois semaines de vie au grand air leur ont permis de faire une découverte — leur forme physique laissait beaucoup à désirer.

Dans certains cas, elle laissait même tellement à désirer qu'il valait mieux ne pas offrir aux regards des autres estivants un embonpoint trop apparent ou une peau en trop mauvais état. Dans d'autres cas, quelques jours de sport et de vie à l'air libre ont amorcé un renouveau qu'il faut parachever et entretenir.

De toute façon le vacancier rentre chez lui plein de bonnes résolutions :

« Je vais faire quelque chose pendant l'année pour me mettre (ou me maintenir) en forme. »

Lorsque cette décision héroïque est prise, il faut la mettre en pratique.

Malheureusement le résultat des méthodes habituelles est assez souvent décevant : une longue persévérance se révèle indispensable (qu'il s'agisse de gymnastique, de régime ou de massages) et finalement, en quelques semaines (sinon en quelques jours), les résolutions les plus inébranlables sont... ébranlées et la forme estivale définitivement compromise.

C'est sans doute pour cela que, depuis des années une formule « révolutionnaire » connaît un succès considérable auprès des citadins soucieux de leur forme physique. Elle demande peu d'efforts, peu de persévérance et repose sur un principe très simple mais essentiel : celui de l'élimination des toxines.

Le grossissement (ou l'amaigrissement) anormaux et les différents autres troubles de l'organisme sont, en effet, presque toujours dus à la rétention des toxines dans les tissus. En utilisant uniquement des plantes, Xanty parvient à assurer une hygiène totale :

— du tube digestif

— du système rénal

— de la peau.

Lorsque les déchets sont éliminés, le corps retrouve son équilibre, c'est-à-dire son « juste poids ».

Dans chaque sphère de l'industrie, du commerce ou de l'art, des hommes et des femmes de tous âges lui doivent leur « forme »... acquise ou conservée.

● JACQUES R..., 27 ans, est ce qu'on appelle « un sportif ». Il en a la musculature, la peau bronzée et les allures souples. Cependant l'approche de la trentaine risquerait fort de lui faire perdre des places dans sa catégorie. Depuis trois ans, maintenant, il « démarre » l'hiver par quatre ou cinq séances d'élimination. A chacune d'elle, il perd 1,500 kg et se « reclasse » ensuite très facilement. Il a choisi la formule « *préventive* ». S'il continue de l'appliquer, il ne deviendra jamais tout à fait « un vétéran ».

● HERVÉ L..., 42 ans, avocat. Comme tous les intellectuels, c'est un sédentaire. Son organisme commençait à souffrir sérieusement des jours et des nuits passés devant son bureau, penché sur les dossiers, des repas pris rapidement et à des heures irrégulières. Tout cela se traduisait par une tendance à l'embonpoint, un teint résolument terne et un manque de dynamisme qui risquait fort de porter préjudice à ses talents professionnels. Le problème consistait, pour lui, à éliminer les graisses accumulées. Son organisme donnait des signes d'asphyxie. Il a choisi la formule : « *Cure à domicile* » qui ne lui demande chaque jour qu'une petite demi-heure de soins et qui, en une semaine, le remettra en forme.

● PIERRE L..., 61 ans, industriel. Directeur général d'une importante affaire, il partage son temps entre les conseils d'administration, les déjeuners officiels et les déplacements. Son organisme est constamment soumis à de « mauvais traitements » : suralimentation, manque d'air et d'exercices, tension nerveuse continuelle. Et cela depuis de nombreuses années déjà. Son problème est de retrouver le tonus de la jeunesse. Il est indispensable, pour lui, de ne pas laisser stagner les toxines qui se forment chaque jour dans son organisme. Sa formule : une cure complète aux établissements Xanty, deux fois par an, et un « entretien » quotidien à domicile.

● Mlle GENEVIÈVE R..., 23 ans, secrétaire, faisait partie, il y a six mois encore, des « Jeunes Filles complexées ». Son visage et son corps étaient sans forme, elle ne parvenait pas à perdre les 15 kilos qui auraient changé sa vie. Elle les a perdus. Deux cures complètes de quatre semaines chacune ont réussi ce que des régimes et des traitements divers n'avaient pu accomplir : Mlle R.., est devenue une jeune fille heureuse !

● Mme PAULETTE F..., 39 ans, fait partie de la catégorie des « femmes de tête ». Son activité professionnelle (elle est journaliste) l'oblige à conserver une silhouette impeccable et un bon équilibre physiologique. Mais, comme toutes ses semblables, elle dispose de peu de temps et ses bonnes résolutions sont généralement compromises par un reportage imprévu ou une enquête urgente. Elle commence donc beaucoup de choses, mais en finit peu, surtout lorsqu'il est question de cure. Le traitement Xanty présente pour elle un sérieux avantage : une séance de Xanteroclyse ou de bains aux plantes, *même si elle n'est suivie d'aucune autre*, a d'heureuses conséquences. L'élimination qui s'est faite a, de toute façon, libéré l'organisme.

LA « FORME ESTIVALE »
A conserver toute l'année.

● Mme MARGUERITE V... est une arrière-grand-mère pas comme les autres. Sa silhouette générale, les traits de son visage, sont ceux d'une femme de quarante ans. Sa peau est fraîche et ferme. Ce phénomène de conservation, assez exceptionnel, est dû à une hygiène complète du tube digestif, du système rénal et de la peau. Elle est réalisée par les Xanteroclyses, les injections de Proxan, et les bains aux plantes (Xan). Depuis dix ans, Mme V.. « nettoie » systématiquement son organisme. Elle a empêché le vieillissement des tissus.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par les Ets Xanty, 56, rue de Dunkerque, Paris (IXe), TRU. 84-30. Ils rappellent à leur aimable clientèle qu'un PARKING GRATUIT est à sa disposition dans le garage situé en face de leurs locaux.

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● *Exploré* le Salon international du Cuir (salon de professionnels, il a fermé ses portes ce matin) où seize pays ont exposé des échantillons de leur production en chaussures, peausseries et outillage. Madame Express y a surtout noté trois nouveautés qui méritent d'être signalées :

— un surtalon, fabriqué dans une matière nouvelle. Galbé, il s'adapte à tous les types de talon (bobine, aiguille, carré, etc.) et les protège contre l'usure. Existe en incolore, marron et noir, ainsi qu'en douze tailles. (Mistère-Surtalon, 1,50 NF, magasins de chaussures.)

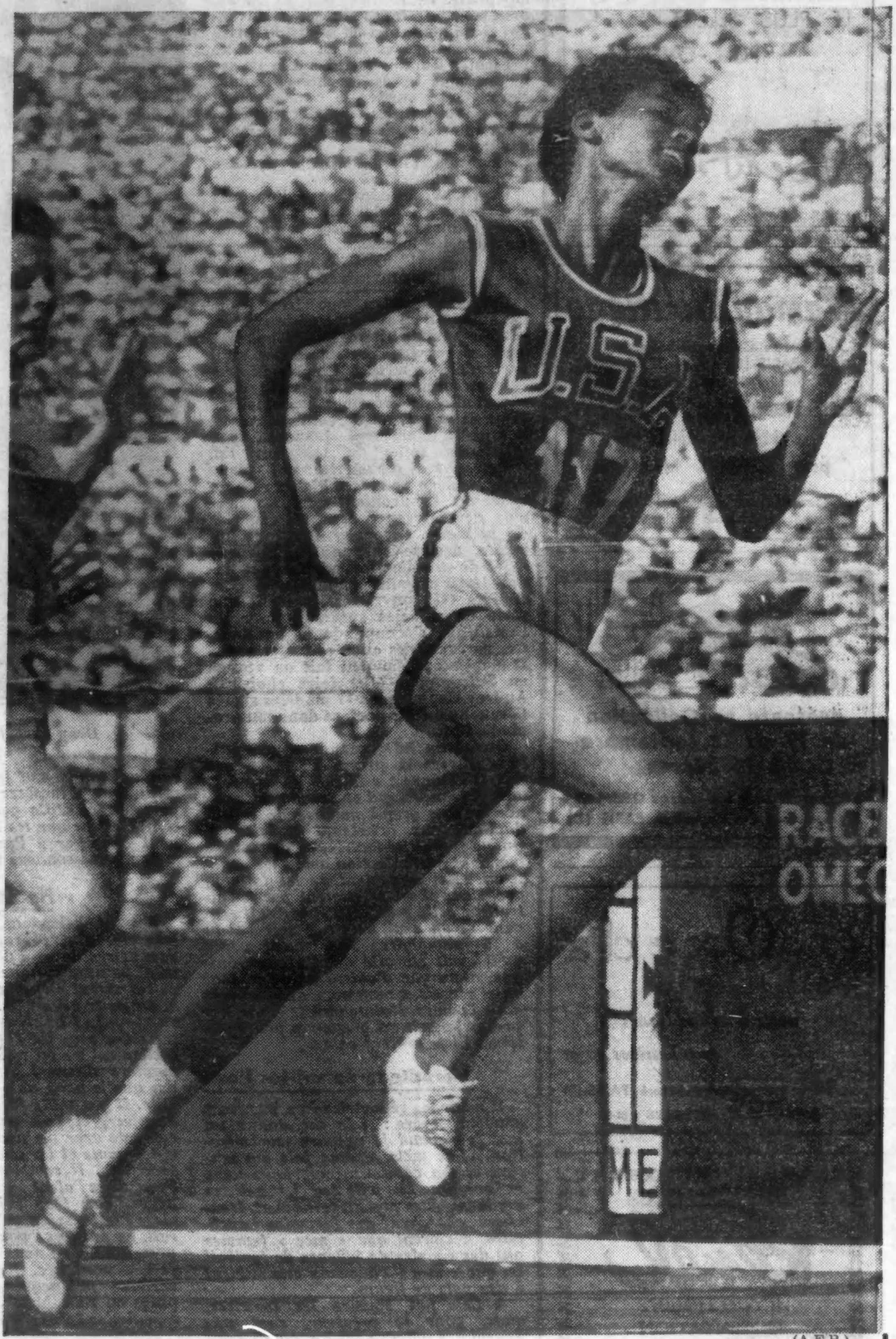
— des chaussons de bottes : ils isolent les pieds de l'humidité du cuir ou du caoutchouc, et les tiennent au chaud grâce à leur doublure « velue ». Pratiques pour la chasse, pour les longues stations debout dans la rue et pour les pieds des écoliers. Ils sont lavables. (Bama Socquettes, homme: 8,75 NF, femme: 7,90 NF, et enfant (en tissu imprimé coloré), suivant pointure, à partir de 5,50 NF. Grands magasins et marchands de chaussures.)

— une teinture révolutionnaire : séchant en une heure, elle transforme chaussures foncées en chaussures claires ou vice versa. Cette teinture minute peut être rehaussée de paillettes, de poudre d'or ou d'argent, elle s'enlève à volonté avec un solvant classique : acétone, benzine ou benzol. (Kaméléon, le flacon avec pinceau 3 NF, les paillettes 2 à 3 NF le sachet pour plusieurs applications. Grands magasins, droguistes et marchands de chaussures.)

● *Appris* que l'Association Loisirs Jeunes organisait une enquête-concours auprès des moins de quatorze ans afin de mieux connaître leurs préférences « littéraires ». Le résultat de cette enquête (dont nous reparlerons) sera transmis aux auteurs, dessinateurs et éditeurs de livres pour enfants. Le questionnaire (huit questions principales et subdivisées) sera distribué dans toutes les librairies de Paris et du Mans à partir du 1er octobre environ. Les réponses les mieux présentées seront récompensées d'un livre-cadeau. On peut déjà se procurer le questionnaire auprès de l'Association en joignant une enveloppe timbrée. (Loisirs Jeunes, 4, av. Sully-Prudhomme, Paris-VIIe.)

● *Vu* enfin un excellent film pour les enfants de plus de dix ans : « Le troisième homme sur la montagne ». Réalisé par Walt Disney, il raconte en couleurs la vocation d'un futur guide de seize ans : c'est un exemple de courage sans mièvrerie. L'équipe du guide chamoniard Rebuffat a conseillé techniquement les prises de vues de haute montagne d'ailleurs remarquables. Malheureusement, le film est sorti début août à Paris et très peu de jeunes ont pu le voir. Il passe actuellement dans plusieurs salles de banlieue, et au Taine, 14, rue Taine (12e), et sera redistribué du 5 au 11 octobre au Windsor, 118, rue de Courcelles, Paris (17e). Un film à ne pas faire manquer aux enfants.

LES FEMMES PEUVENT-ELLES ÊTRE DES ATHLÈTES ? *(voir page IV)*



(A.F.P.)

WILMA RUDOLPH, TROIS MÉDAILLES D'OR A ROME.

● *Constaté* en visitant l'exposition espagnole organisée par un grand magasin, que l'Espagne ne produisait pas uniquement des guitares, des éventails et des bijoux de Tolède. Que les amateurs de folklore se rassurent, tous ces objets y figurent, mais Madame Express, dans un esprit plus pratique, a également remarqué :

— Côté maison : une série de sacs, à linge, à pain, à chaussures, aux coloris vifs et charmants, d'un style indéniablement humoristique. (De 7 à 8,50 NF.)

Des chiffons à chaussures ornés de brosses, de boîtes de cirage, d'escarpins... qui donnent envie de s'en servir. (3 NF.)

De grands flacons de verrerie, un peu baroques, verts, jaunes ou bleus ; ils sont très à la mode en ce moment à Paris. (De 15 à 25 NF.)

— Côté « ouvrages de dames » : d'irrésistibles étuis pour aiguilles à tricoter, en vannerie brodée d'un semis de fleurs, avec la boîte à ouvrage assortie. (L'étui, 6,50 NF ; la boîte de 5 à 9,50 NF.)

— Côté rêve : un merveilleux piano mécanique qui joue des jotas et des pasos-dobles... mais il coûte 800 NF ! (Exposition Espagnole, Bazar de l'Hôtel de Ville, 2e étage. Jusqu'au 30 septembre.)

● *Réussi* à ne pas sacrifier deux heures précieuses de sa semaine de rentrée surchargée grâce à un coiffeur parisien qui a eu la bonne idée de laisser son salon ouvert jusqu'à 22 heures, le jeudi. Le jour est bien choisi : le jeudi étant toujours consacré aux enfants, il est agréable de se faire coiffer quand ils sont couchés et de s'assurer une tête présentable pour les sorties de fin de semaine. (Visage, 91, rue de Rennes. LIT. 95-93.)

● *Revisé* sa table de multiplication grâce à un petit tableau en forme de jeu de l'oie qui reproduit les 42 résultats que tous les écoliers ont à apprendre par cœur. C'est l'œuvre d'un père de famille, ancien instituteur, visiblement inspiré par la pendule de la télévision. Un cahier-méthode accompagne le tableau. Naturellement, il ne s'agit pas de provoquer la confusion dans l'esprit des écoliers qui apprennent leur table selon la présentation classique de Pythagore, mais cette nouvelle formule peut aider les parents à faire comprendre ce que l'on se contente souvent de rabâcher. (Le tableau et le cahier, 1 NF, grands magasins et libraires. Ed. Agence de vente et d'Edition : 59, avenue des Gobelins, Paris.)

ARCANTE
DEPOSITAIRE
Charles Jourdan
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65
ZONE BLEUE - PARKING FACILE

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
PARIS (8e) - ANJ. 32-58
Les Dernières Créations
« Hiver 60-61 »
pour FUTURES MAMANS
Ouvert de 10 heures à 19 heures
(sauf lundi matin)

Claire-Comte
présente sa Collection
du 19 au 22 septembre
à 15 heures
Prière de réserver vos places : OPE. 80-34
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-Ier
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

FOURRURES
Renel
ACTUELLEMENT
PRESENTATION
DE LA COLLECTION
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

R........
Royaldaim
LES VÊTEMENTS DE PEAU LES PLUS ÉLÉGANTS
74 Rue de Rennes - Tél. Lit. 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

COUTURE

Un mystérieux laboratoire

● *Pourquoi Hubert de Givenchy se méfie des journalistes.*

« J*E ne crois pas à la mode qui descend dans la rue. Une maison de couture est un laboratoire qui doit conserver son mystère, et la publicité tapageuse ne facilite pas sa tâche, bien au contraire* ». Hubert de Givenchy explique ainsi la décision prise par Balenciaga et lui en 1958 de ne présenter leurs collections à la presse qu'un mois après les autres couturiers. Cette année, la reproduction des photographies de ses modèles n'est autorisée que cette semaine pour quelques journaux « privilégiés » (Balenciaga, lui, ne laissant paraître aucune photo).

Pourquoi ce décalage ? Pourquoi cette mise à l'index de la presse ? Nous sommes allés poser la question au couturier lui-même.

Une atmosphère austère

Grisonnant, bien que très jeune (33 ans), il a un regard timide et bleu, parfois hautain (il mesure 2 mètres), mais ce regard s'enflamme dès qu'il parle de son métier. Col strict, cravate et souliers noirs, il reçoit dans son studio de création, au troisième étage de sa maison de couture avenue George-V. Il est seul. Jeannette, son assistante, veille de loin sur lui. L'atmosphère d'austérité qui plane dans la pièce ne ressemble en rien au brouhaha froufroutant que l'on imagine devoir régner dans les cénacles de la mode. Givenchy fait tout lui-même, dessine chacun des 240 modèles de sa collection, vérifie le moindre détail exécuté par un de ses cinq ateliers (250 ouvrières), conçoit une série de modèles spéciaux pour les Etats-Unis, s'occupe de la boutique, des parfums, des clientes importantes. Il a même récemment fait un voyage en Suisse pour aller faire choisir à Audrey Hepburn les 17 modèles signés Givenchy qu'elle portera dans son prochain film.

Quand on lui demande si son attitude envers la presse ne lui a pas nui, il s'étonne : « *Je suis un des couturiers français qui ont vendu cette année le plus grand nombre de reproductions aux acheteurs américains. Quand les rédactrices de mode voyaient ma collection avant les acheteurs, elles essayaient de les influencer. Ceux-ci ne résistaient pas à l'attrait de cette publicité. Il arrivait souvent qu'un seul manteau soit vendu à 75 exemplaires simplement parce qu'il avait été cité dans une chronique, alors que d'autres modèles, tout aussi réussis, à mon avis, demeuraient dans l'ombre. Maintenant le choix des professionnels est beaucoup plus équilibré. Et je préfère cela* ».

Dompteur parmi les lions

Il a sur les rédactrices un jugement souvent sévère : « *Je me donne un mal fou quand je prépare ma collection, et je mets chaque fois ma passion et des capitaux importants dans la balance. Et puis les journalistes viennent, elles jugent, critiquent, tranchent, cherchent des formules imprévues, déclarent que « mes » femmes ont des épaules de joueurs de football ou que « mes » chapeaux ressemblent à des pots de fleurs.*

« *Cela fait sourire les lectrices, mais, pour le créateur, c'est une épreuve douloureuse. La bataille est plus juste avec les acheteurs. Quand je leur présente en premier mes modèles, je joue une partie importante. Mais s'ils les achètent, eux aussi courent un risque. Derrière le rideau qui sépare la cabine des salons, je guette chacune de leurs réactions. Je me sens comme un dompteur au milieu des lions. Ils sont féroces, mais ils connaissent diablement bien leur métier.* »

La collection de cet hiver, sobre, dépouillée, est très proche de celle du printemps dernier. On y retrouve ces mêmes petites robes apparemment « simplettes » mais qui dissimulent d'extraordinaires inventions de coupe, ces remarquables manteaux demi-cintrés qui suivent de très près et de très loin la ligne de celles qui les portent. Hubert de Givenchy, en effet, ne croit pas aux révolutions d'une saison sur l'autre. « *Un couturier doit constamment améliorer sa technique et approfondir ses idées. Il est plus important, pour moi, de trouver à force de travail une pince qui facilite le mouvement, que d'imposer à la taille une place précise. Ce goût de la perfection, c'est ce que les Américains viennent chercher à Paris. Dans ce domaine, nous sommes irremplaçables.* »

Drap vert de gris, ligne demi-cintrée.

LA COLLECTION
Carreaux no...urte.

Ne pas se déguiser

Il a de l'élégance une conception très rigide et reproche souvent aux Françaises de se « déguiser ». « *Comment voulez-vous que les femmes françaises soient élégantes alors que dans la majorité elles ont renoncé à porter un chapeau ? La silhouette n'est jamais terminée sans un chapeau. Il y a actuellement un tel relâchement dans la manière d'être ! Surtout ne croyez pas que je parle uniquement pour une élite. Il y a mille façons de ne pas se déguiser, et l'on peut toujours être correcte avec un sweater et une jupe, si les gants et les chaussures sont impeccables. Il semble même que les Françaises aient « politiquement » peur d'être trop soignées. Elles ont alors l'impression qu'on les remarquerait. Et puis, que voulez-vous, vous, la presse, vous ne nous aidez pas à créer cette atmosphère. Quand on pense que certains mannequins sont photographiés en robe habillée sur des patins à roulettes !* » (1)

(1) Madame Express n'a jamais placé ses cover-girls sur roulements à billes. C'est sans doute pour cela qu'Hubert de Givenchy a accepté, flatteuse exception, de la recevoir.

HUBERT DE GIVE...
« *Cela fait sourire les* ...

SÉCURITÉ SOCIALE

Comment se faire rembourser

● *La grève des médecins n'arrête pas les paiements, elle les complique.*

SEPTEMBRE, inexorablement, ramène les enfants dans les salles de classe, les embouteillages dans les rues de Paris, et les patients dans le

cabinet
« visite
mier rh
Mais
rité soc
des mé
les feui
surés,
songé,
grève e
pour o
leurs p
Voici
● AVA
à votre
prendre
die. Les
ment, m
nent pa
● CHI
que l'or
lui fair
de ses
visoiren
sur la f
● CHI
normale
les vign
● Po
remplir
maladie.
et vos tr

Si vou
très pat
faire pa
de Sécu
dez. Ils
8 h. 30
Dans ce
une pièc
matricul
cot. La g
le trava
est assez
Si vou
ranger,
les impr
vous ch
micile o
chèque p
possédez
vez égal
au comp
pour vou
clairemen
méro du
banque.
est effect

LA COLLECTION « HIVER 1960-61 » DE GIVENCHY.
Lainage chiné, patte effrangée.

Bras et cou nus, ceinture cirée.

(Arsac.)

cabinet du médecin, qu'il s'agisse de « visites de contrôle »... ou du premier rhume de l'année.

Mais le conflit corps médical-Sécurité sociale se poursuit et la plupart des médecins ne signent toujours pas les feuilles de maladie. Beaucoup d'assurés, qui, jusqu'ici, n'y avaient pas songé, sont embarrassés par cette grève et ne savent comment procéder pour obtenir le remboursement de leurs prestations.

Voici la marche à suivre :

● AVANT D'ALLER CONSULTER : passer à votre centre de Sécurité sociale et prendre un stock de feuilles de maladie. Les médecins en ont habituellement, mais actuellement ils ne les donnent pas.

● CHEZ LE MÉDECIN : en même temps que l'ordonnance, ne pas oublier de lui faire signer un reçu du montant de ses honoraires. C'est ce qui, provisoirement, remplacera sa signature sur la feuille de maladie.

● CHEZ LE PHARMACIEN : faire signer normalement les imprimés. Et coller les vignettes sur l'ordonnance.

● POUR VOUS FAIRE REMBOURSER : remplir complètement la feuille de maladie. Joindre : le reçu du médecin et vos trois dernières feuilles de paie.

Un tricot ou un compte

Si vous êtes un peu désargenté, et très patient, vous pouvez aller vous faire payer directement par le centre de Sécurité sociale dont vous dépendez. Ils sont en général ouverts de 8 h. 30 à 16 h. 30 sans interruption. Dans ce cas, n'oubliez pas de prendre une pièce d'identité, votre carte d'immatriculation... et un livre ou un tricot. La grève des médecins complique le travail des employés, et l'attente est assez longue.

Si vous préférez ne pas vous déranger, il vous suffit d'indiquer sur les imprimés quel mode de règlement vous choisissez : mandat à votre domicile ou virement à votre compte chèque postal ou bancaire. Si vous ne possédez pas de compte, vous pouvez également faire virer cet argent au compte d'un tiers, qui l'encaissera pour vous. De toute façon, précisez clairement le nom du titulaire, le numéro du compte et l'adresse de la banque. En général, le remboursement est effectué dans les quinze jours.

DIÉTÉTIQUE

Un nouveau dictionnaire

● Vive la banane, le cresson et les raisins ! A bas l'aubergine !

COMME M. Jourdain faisait de la prose, la plupart des maîtresses de maison font de la diététique... à peu près sans le savoir. Elles savent (par tradition le plus souvent) qu'une alimentation équilibrée doit comporter à la fois de la viande, des légumes frais, des féculents, des laitages et des fruits, mais cela ne les empêche pas de commettre un certain nombre d'erreurs. Tous les légumes n'ont pas la même valeur nutritive et tous les fruits ne sont pas « sains ».

Un nouveau livre vient de paraître (1), qui peut aider à composer harmonieusement les menus quotidiens.

Présenté sous la forme d'un « dictionnaire », le livre est plein d'anecdotes sur l'histoire des aliments, de notes amusantes sur leurs « petits emplois », de précisions utiles sur leur valeur diététique, leurs indications et contre-indications.

La banane vaut un bifteck

Fraîche, elle fournit 100 calories aux 100 grammes, c'est-à-dire autant qu'un morceau de viande du même poids. Ce fruit peut, à lui seul, apporter à l'organisme pratiquement tous les éléments qui sont nécessaires à sa subsistance : sucre, protides, sels minéraux, calcium en quantités suffisantes, phosphore (le « sel de l'intelligence »), fluor (dont on vante les mérites pour la prévention des caries dentaires) et magnésium.

Enfin, des recherches toutes récentes, réalisées par les chercheurs du National Heart Institute de Bethesda (U.S.A.), ont permis de déceler dans les bananes des hormones qui seraient dotées de propriétés euphorisantes : la sérotonine et la norépinéphirine, régulateurs efficaces du système nerveux.

Mais en raison de leurs qualités, les bananes sont défendues aux diabétiques et aux obèses.

Se méfier de l'aubergine

Venue des Indes et classée « plante ornementale » dans le catalogue Vilmorin-Andrieux de 1760, elle tend à se répandre sur les tables parisiennes, après avoir été une spécialité méridionale. Mais il faut s'en méfier.

Sa valeur diététique est pratiquement nulle. Son seul intérêt est d'être diurétique lorsqu'elle est mangée bouillie, mais elle a alors un goût amer. C'est pourquoi la plupart du temps on la fait frire ou cuire en ratatouille. Mais sa chair, très poreuse, se gonfle d'huile ; elle devient alors lourde à l'estomac et... engraissante. C'est un légume à manger exceptionnellement — et seulement — lorsqu'on est en bonne santé. A interdire en particulier aux enfants.

Le cresson : iode et fer

Xenophon raconte dans ses chroniques que les jeunes Perses, partant à la chasse ou en expédition, mangeaient du cresson sur des tranches de pain. C'est que le cresson est l'aliment végétal le plus riche en iode et contient aussi du fer, générateur de globules rouges, du soufre, aliment de la peau et des cheveux, du calcium, facteur de croissance. Il contient surtout une importante quantité de vitamine C ; il suffit de donner à des cobayes un gramme de cresson par jour pour les immuniser contre le scorbut.

Le cresson contiendrait, en outre, selon des investigations récentes, une substance antibiotique qui lui conférerait des vertus désinfectantes.

Raisin : « lait végétal »

La vigne est apparue sur terre il y a des millions d'années : on a retrouvé des traces de vigne fossile à l'époque infracrétacée, au Portugal et aux U.S.A.

Le raisin est le plus complet et le

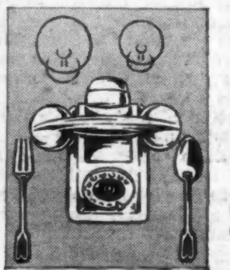
→

(1) « Dictionnaire des aliments », par Rosie Maurel. La Table Ronde, 309 pages, 18,50 NF.

LORÈNE
COLLECTION D'AUTOMNE
*66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33*

Mesdames... Messieurs
SILHOUETTE - RETOUCHES
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
s'inspirant des dernières collections a trouvé mille détails pour moderniser votre garde-robes

Durer
PARIS
COLLECTION d'AUTOMNE
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré



Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes ménagers
Conseils gratuits de 10 h. à midi
home/service
BAL 64-94

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LINGERIE EN SOIE NATURELLE
CHEMISES DE NUIT DE COTON
ROBES DE CHAMBRE
●
Ouvert de 10 heures à 19 heures (sauf lundi)

PREPARATION SPECIALISEE A :
PROPÉDEUTIQUE (C.E.L.G.)
MODERNE (et Classique)
H.E.C. J.F.
Sciences Politiques - Ecole d'Interprétariat
HUMANITES FEMININES
INITIATION aux Sciences Po, H.E.C., J.F. à la propédeutique, aux écoles d'interprétariat jumelée avec une
REPREPARATION au BAC PHILO
en groupes d'études à effectif très limité
INSTITUT D'ETUDES SUPERIEURES
BABylone 49-01
COURS D'ASSAS
76, rue d'Assas - LIT. 20-18

une chemise en jersey de Tergal et Laine
ERAM
S'ACHÈTE CHEZ
NOVASPORTS
88, avenue des Ternes
PARIS

(A.F.P.)

LES MÉDAILLÉES DU 200 MÈTRES (1).
La plus féminine des disciplines.

(A.P.)

LES MÉDAILLÉES DU LANCEMENT DU POIDS (2).
Les records ne sont pas une excuse.

→

plus riche des fruits. Avec la figue, c'est celui qui contient le plus de sucre : de 14 à 30 %, selon les variétés. Les sucres du raisin (glucoses et non saccharoses) sont les plus facilement assimilés par l'organisme humain. Ils confèrent au raisin une excellente valeur énergétique : un kilo de raisin fournit de 700 à 800 calories, c'est-à-dire le double des autres fruits. Un litre de jus de raisin est aussi nutritif et aussi digeste qu'un litre de lait de femme. Mieux : comme il ne contient pas de matière grasse, le jus de raisin est un véritable « lait végétal » qui a l'avantage sur le lait « animal » d'être mieux toléré par les foies délicats.

Mais attention : seuls les raisins bien mûrs sont aussi bénéfiques.

Il ne s'agit là que de quelques exemples. Et les secrets de la pomme de terre ou du laurier sont également passionnants à découvrir pour les diététiciennes amateurs.

ATHLÉTISME

La reine des Jeux

● ***Une femme ravissante remporte trois médailles d'or. Mais Wilma Rudolph demeure une exception.***

LES Jeux Olympiques sont surtout une affaire d'hommes. Dans l'antiquité, les Grecs allaient jusqu'à interdire aux femmes mariées l'accès de stades où les athlètes évoluaient complètement nus !

Pourtant, cette année à Rome l'athlète le plus admiré et le plus photographié fut une femme : Wilma Rudolph, éclatante mulâtresse de vingt ans qui remporta à elle seule trois médailles d'or (100 mètres, 200 mètres, relais 4×100), tout en conservant son élégance et sa féminité. Elle conquit ainsi, outre un mari (le sprinter noir Norton), tout un public réfractaire à l'athlétisme féminin.

19 frères et sœurs

Née à Clarkesville, dix-septième enfant d'une famille de 19 frères et sœurs, elle fut atteinte par la poliomyélite et ne marchait pas encore à l'âge de huit ans. Elle porte encore, même en course, un appareil destiné à soutenir sa cheville gauche. Tout en poursuivant ses études à l'Université de l'Etat de Tennessee, elle décrocha l'année dernière le record des Etats-Unis du 100 mètres et en juillet dernier le record mondial du 200 mètres en 22 secondes 9/10. Elle réussit à Rome l'exploit stupéfiant de courir un 100 mètres en 11 secondes (en 1904 ce temps constituait le record olympique masculin). Rieuse, les traits fins, son ravissant visage coiffé de cheveux très courts, Wilma Rudolph semble avoir concilié féminité et athlétisme. Mais sa réussite ne doit pas faire oublier toutes les femmes qui ont été définitivement marquées par le sport. Il y a, en effet, dans l'athlétisme féminin deux catégories distinctes : les recordwomen (femmes-record) et les autres.

Lorsqu'un homme, grâce à un entraînement intensif ou par une ultime détente, va chaque jour un peu plus vite, un peu plus loin, cet effort poussé au maximum le rend plus viril. Chez la femme, le même effort aboutit au même résultat. En cherchant à se surpasser, elle se virilise. En se spécialisant dans les épreuves de force et d'endurance qui sont contraires à sa nature, la femme athlète développe certains muscles au détriment de son équilibre physique. Nous avons alors le triste spectacle des lanceuses de poids ou de disques souvent difformes et dont les records ne peuvent excuser l'anatomie.

Il est significatif de constater que Percy Cerruty, le célèbre entraîneur australien qui vient de mener Elliott à la victoire dans le 1.500 mètres, s'irrite devant les abus de l'athlétisme féminin, au point de refuser d'entraîner des femmes.

« *Je ne suis pas impressionné par ce que je vois à Rome,* a-t-il dit. *L'extrême muscularité de leurs jambes ne me permet pas de les attribuer tout à fait à des femmes. Chaque concurrente devrait être examinée en détail quant à sa féminité !* » Le doute est parfois si grand que cette thèse faillit devenir officielle. Avant les Jeux, un bruit courut selon lequel toutes les gagnantes de médailles d'or seraient obligées de passer une visite médicale pour prouver leur appartenance au sexe faible. En voulant se surpasser, la femme risque de créer cet être insolite intermédiaire entre l'homme et la femme. Un troisième sexe.

Pourtant il y avait à Rome de véritables femmes. Mais le plus souvent elles ne firent pas parler d'elles. La charmante sauteuse suédoise Inga Lorentson ou notre compatriote Florence Pietry-Amiel furent très remarquées pour leur grâce et leur élégance. Mais la Roumaine Yolanda Balas, qui dépassa leurs performances de 20 cm. et franchit la barre comme en se jouant à 1 m 85, entre, elle aussi, dans la catégorie des phénomènes avec son corps sec et musclé et ses jambes démesurées.

Un équilibre séduisant

On comprend mieux maintenant les raisons du succès remporté par Wilma Rudolph. Avant elle, d'autres jeunes athlètes avaient réalisé le même séduisant équilibre : l'Australienne Betty Cuthbert aux jeux de Melbourne et, dans le passé, Fanny Blankers-Koen qui élevait ses enfants tout en établissant des records. Mais toutes pratiquaient soit le sprint, soit le saut, les plus féminines des disciplines athlétiques.

Malgré l'éblouissante démonstration de la jolie Wilma, l'athlétisme féminin ne doit être approché qu'avec précaution. Une femme devrait plutôt se consacrer, si elle n'est pas douée d'une nature exceptionnelle, à des sports qui développent la grâce et la souplesse, tels que la gymnastique, le plongeon ou le patinage artistique. Cela ne l'empêchera pas d'ailleurs de participer aux Jeux Olympiques puisqu'une des vedettes de Rome fut la plongeuse allemande Kramer, et que les gymnastes soviétiques, en donnant, aux thermes de Caracalla, le plus éblouissant et le plus esthétique des spectacles, ont définitivement réconcilié les spectateurs sportifs et les femmes.

(1) *De gauche à droite :* Dorothy Hyman, Wilma Rudolph, Jutta Heine.

(2) *De gauche à droite :* Earline Brown, Tamara Press, Johanna Ludge.

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

MOUSSE PEU...
POUR
LAVER MIEUX !

Votre machine ne déborde pas : grâce à la mousse dosée de Skip, elle tourne rond... le linge est bien brassé, bien lavé, votre machine jamais encrassée.

Votre linge est nettoyé fil par fil : sans écume, sans le moindre dépôt : il est propre et souple... comme vous l'aimez !

et se rince tout seul ! La mousse dosée de Skip ne colle pas au linge : le rinçage est facile et rapide ; économie de temps, de peine, et du capital que représente votre machine.

SPÉCIALEMENT FAIT
POUR TOUTES
LES MACHINES A LAVER

KP-114/250/2

SKIP : DU LINGE COMME VOUS L'AIMEZ... VOTRE MACHINE BIEN TRAITÉE !

Pierre
Clarence
vous présente
tous les jours à 15 h. 15
sa nouvelle collection
Automne 1960.

9, rue St-Florentin - PARIS
OPE 09-88
ouvert le samedi toute la journée.

RENTRÉE DES CLASSES
JOE Chausseur spécialiste enfants et juniors
modèles fantaisie · médical-fantaisie · petite orthopédie

FROMENT 38 RUE DE ROCHECHOUART
102 Fg ST DENIS GARE DE L'EST
BESSY 7 RUE VAVIN
CONSULTATIONS SUR RENDEZ-VOUS AVEC ORTHOPÉDISTE *Elève d'Alterman* AGRÉÉ S.S. ODE 33-15

modèles exclusifs

LA GRANDE MAISON DE BLANC
PARIS
PLACE DE L'OPÉRA

Pour votre fille, Madame

VENTE SPÉCIALE
RENTRÉE DES CLASSES

Robe lainage écossais le 65 cm NF	69
Blazer marine croisé, gansé, boutons dorés, façon tailleur, le 8 ans NF	85
Jupe plissée Tergal, le 8 ans NF	53
Robe de chambre, tissu des Pyrénées écossais, le 8 ans NF	45

CHIC · CONFORTABLE · RAISONNABLE

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

L'AVVENTURA. Un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Studio Publicis, BAL* 76-23. *Vendôme, OPE* 97-52.) (*Voir la critique de Françoise Sagan, page* 26.)

ET MOURIR DE PLAISIR. Le nouveau Vadim. De merveilleuses images pour illustrer une habile histoire de vampires. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Colisée, ELY* 29-46. *Marivaux, RIC* 83-90.) (*Voir la critique de Pierre Billard, page* 27.)

LE POÈME DE LA MER. Un film posthume de Djovenko. A l'occasion de la mise en eau d'un barrage, l'U.R.S.S. se penche sur son passé. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE* 81-50. (*Voir la critique de René Guyonnet, page* 28.)

HOLD-UP A LONDRES. D'anciens officiers de Sa Majesté reprennent du service... comme gangsters. Une bonne renaissance de l'humour britannique. (*Reflets, GAL* 99-91.)

DRAME DANS UN MIROIR. Double drame de l'amour et de la jalousie dans les salons d'un grand avocat et le taudis d'un manœuvre. Les mêmes acteurs interprètent les deux histoires parallèles. Le résultat est décevant. Orson Welles et Juliette Gréco, saisissants en grands bourgeois, souvent ridicules en ménage ouvrier. (*Biarritz, ELY* 42-33. *Rotonde, MED* 08-22.)

LA FRANÇAISE ET L'AMOUR. Sept sketches. Une entreprise commerciale basée sur une enquête statistique. Une heure trois quarts de projection ; quinze minutes de poésie signées René Clair. C'est peu. (*Rex, CEN* 83-93. *Normandie, ELY* 41-18.)

LA GARÇONNIÈRE. Une brillante satire de la vie américaine que Shirley MacLaine mène de bout en bout. (*Madeleine, OPE* 56-03. *Mercury, BAL* 57-90.)

LE VOYAGE EN BALLON. Un pays nouveau, étonnant, la France, vue du ciel dans un film d'Albert Lamorisse (« Crin blanc », « Le Ballon rouge »). (*Marignan, ELY* 92-82. *Français, PRO* 33-88.)

RECENT

LA DOUCEUR DE VIVRE. Le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un *monument*. (*Triomphe, BAL* 45-76.)

A BOUT DE SOUFFLE, de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Pax, LIT* 99-57. *Imperator, OBE* 11-18.)

HIROSHIMA MON AMOUR. Un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio République, OBE* 58-08. *Studio* 28, *MON* 36-07.)

JAMAIS LE DIMANCHE. Une excellente comédie américaine tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Avenue, ELY* 49-34. *Lord-Byron, BAL* 04-22.)

MODERATO CANTABILE. Mme Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau. (*Saint-Lazare-Pasquier, EUR* 56-16.)

LA BALLADE DU SOLDAT. Un permissionnaire de l'Armée rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie à l'eau de rose. (*George-V, BAL* 41-16.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960. Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Plaza, OPE* 74-55.)

SAIT-ON JAMAIS... Vadim à Venise. Une histoire rocambolesque, mais des personnages neufs. (*Studio Parnasse, DAN* 58-00.)

ANCIEN

FEMMES ENTRE ELLES. Adapté d'une nouvelle de Pavese, un des plus beaux films d'Antonioni. (*Studio Bertrand, SUF* 64-66.)

RASHOMON. Quatre témoins pour un crime. Le film qui, en 1951, nous révéla le cinéma japonais. (*Quartier Latin, DAN* 84-65.)

LES DISPARUS DE SAINT-AGIL. 1938. Le monde féerique de l'enfance à travers une intrigue policière mi-réelle, mi-imaginaire, racontée par Christian-Jaque et Jacques Prévert. (*Saint-Lambert, LEC* 91-68.)

LA STRADA. Le film qui a révélé Fellini au grand public. (*Champollion, ODE* 51-60.)

MONTPARNASSE 19. Le drame d'un créateur. La vie de Modigliani, par Jacques Becker. (*Celtic, ODE* 47-62.)

LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE. 1944. Diderot modernisé par Robert Bresson. (*Pagode*, INV 12-15.)

ALEXANDRE NEWSKI. 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE* 39-19.)

BRÈVE RENCONTRE. 1945. Une des grandes histoires d'amour du cinéma racontée par David Lean, avec les ressources éloquentes de la pudeur et de la sobriété britanniques. (*Ranelagh, AUT* 64-44.)

LES ENFANTS DU PARADIS. 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du crime. (*Vanves, SUF* 30-98.)

● théâtre

CHRISTOPHE-COLOMB : une pièce de Paul Claudel, qui pourrait être signée Bertolt Brecht. (*Théâtre de France.*) (*Voir la critique de Robert Kanters, page* 30.)

LE BALCON : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

LES TROIS SŒURS : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Mathurins.*)

BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'EFFET GLAPION : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ». (*La Bruyère.*)

BLAISE : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

● expositions

BRAQUE : l'œuvre graphique — trop peu connu — du « patron » de l'école française moderne. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu.*)

DEGAS : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

DUNOYER DE SEGONZAC : 50 ans de peinture, de dessins et d'aquarelles. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

LOUIS XIV, FASTES ET DÉCORS : une exposition comme on en voit peu. (*Musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan, rue de Rivoli.*)

LA PEINTURE NAIVE : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

L'ART BRÉSILIEN : les charmes de l'art moderne et les sortilèges telluriques de l'Amérique latine. (*Musée d'Art moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

● recettes

Le poulet aux trente gousses d'ail.

Un poulet (ou une poule) ; des herbes : romarin, thym, sarriette, laurier, basilic ; trente gousses d'ail ; quatre cuillerées à bouche d'huile ; une cuillerée à bouche de cognac ; sel, poivre, noix muscade.

Vous disposez les herbes en lit au fond de la cocotte. Vous posez dessus les gousses d'ail auxquelles vous aurez laissé leur dernière peau, la plus fine. Vous arrosez avec l'huile, puis vous mettez là-dessus le poulet coupé en morceaux. Ajoutez, avec le sel et le poivre, une pointe de muscade. Couvrez et laissez cuire environ cinquante minutes (davantage si c'est une poule). En cours de cuisson, si nécessaire, vous ajoutez un peu d'eau chaude et, un quart d'heure avant la fin, le cognac. Passez la sauce et présentez le poulet avec du riz blanc ou des pâtes.

Vous gardez ce qui est resté dans la passoire et vous le remettez dans la cocotte avec six pommes de terre coupées en petits morceaux et quatre tomates également coupées. Recouvrez d'eau et faites cuire une demi-heure. Ensuite, passez le tout au pilon dans la passoire. Eclaircissez avec un excellent potage que vous versez sur du pain grillé. Sur chaque assiette, parsemez un fin hachis de persil ou bien de cerfeuil.

Soufflé de potiron.

500 *g de potiron ; 1/4 de litre de lait ; une cuillerée à dessert de maïzena ; trois œufs ;* 75 *g de gruyère râpé.*

Vous faites cuire avec très peu d'eau le potiron coupé en morceaux. Salez et passez au pilon dans une passoire à larges trous. Délayez à froid la maïzena dans le lait et faites chauffer. Quand le mélange a épaissi, incorporez à la purée de potiron. Ensuite, en remuant bien, vous ajoutez les jaunes d'œufs, le gruyère, puis en dernier, les blancs d'œufs battus en neige très ferme. Mettez à four modéré pendant vingt à vingt-cinq minutes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra
OPE. 52-07
Du 15 septembre au 10 octobre
BERTINI — RIGAL
CHAMINADE — SINGER
CLERC — VAN HAARDT
LANGLOIS — J.-P. VIELFAURE
PETERSEN
Sculptures de ANDREOU et GUZMAN

Galerie DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland (VIII^e)
Degas
Ouvert de 10 à 18 heures
Samedi, dimanche et fêtes exceptés

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

GALERIE KARL FLINKER
34, rue du Bac - LIT. 20-59
ARIKHA - BLUHM - CAZAC
HUNDERTWASSER - KUJAWSKI - SABY
SONDERBORG - ZANARTU

GALERIE JEANNE BUCHER
AGUAYO - CHELIMSKY - FIORINI
LOUTTRE - MIHAILOVITCH - MOSER
NALLARD

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Maryse Dufaux, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8^e). ELY. 88-61.

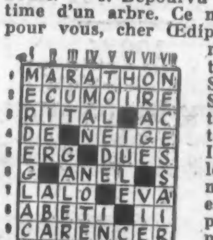
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

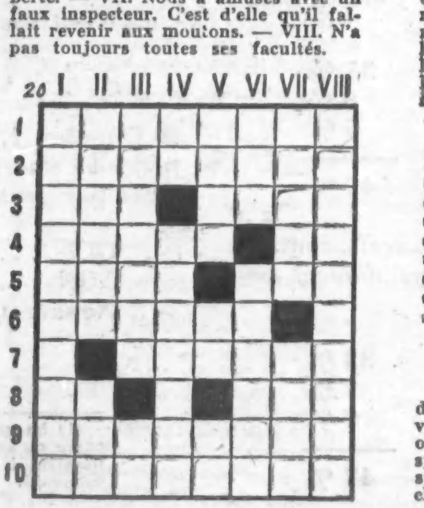
● GRILLE N° 19 (pour les plus patients)

HORIZONTALEMENT. — 1. Les gens de l'orchestre aiment bien le voir au balcon. — 2. Agée de 63 ans, elle n'est nullement menacée de sclérose. — 3. Partie de partie de poulet. Gravi théâtralement par un barbichu. — 4. S'applique à une toile qui n'est pas admise au salon. Pas tout à fait en boule. — 5. Dépourvu d'arbre et victime d'un arbre. Ce mot peut l'être, pour vous, cher Œdipe. — 6. A demander discrètement à Saint Sébastien. — 7. Suivis une instruction de l'intérieur. — 8. Initiales du célèbre père d'Anna. Dans une expression propre à une émanation bien localisée. — 9. Espoir à deux. — 10. Désormais loin de l'unité.



Solution du N° 17

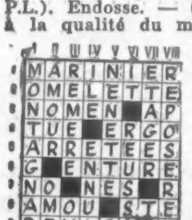
VERTICALEMENT. — I. Fut un peu émoustillé par les paroles de la Madelon. — II. Qui ne convient pas à Kopa. Oncle d'Amérique. — III. L'air contribue largement à son élaboration. Demi-fille de Colette. — IV. Répété, peut donner une idée assez imparfaite d'Aïda. Divisée de façon à faire plus de rations. — V. Va bientôt devenir plus chaud. De part et d'autre d'un point d'inflexion. Initiales d'un humoriste américain, contemporain de Scarlett. — VI. Mettez-les bien sur la même verticale. Ses anciens prisonniers ont pris quelque liberté. — VII. Nous a amusés avec un faux inspecteur. C'est d'elle qu'il fallait revenir aux moutons. — VIII. N'a pas toujours toutes ses facultés.



● GRILLE N° 20 (pour les plus pressés)

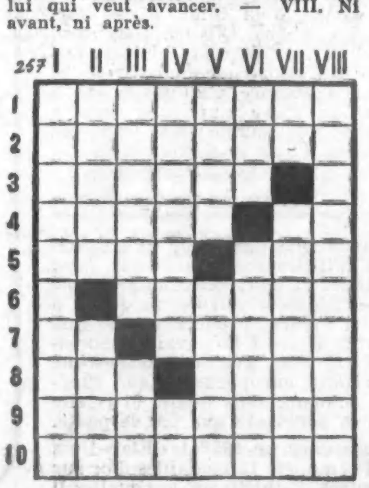
Problème N° 257

HORIZONTALEMENT. — 1. Son fruit nous rappelle, nous dit-on, un bec de grue. — 2. Mit en danger d'enrouement. — 3. Disposée grâce à un entrelacement. — 4. Fournit doublement les huiliers. Dans Perpignan et non dans Béziers, ni Agde. — 5. Cet homme était dans l'opposition, sous le Second Empire (n'est plus dans le P.L.). Endosse. — 6. Qui a rapport à la qualité du morceau. — 7. Se dirigent boulevard Saint-Germain. La partie qui reste. — 8. Passé employé un peu imprudemment par Perrette. Pervertit. — 9. Troyen, dont s'enflamma le palais (n'est plus dans le P. L.). — 10. Qualité d'un avant de rugby.



Solution du N° 256

VERTICALEMENT. — I. On en attend de l'énergie. — II. Ne parvint pas vraiment à dépasser. Abonderait, doit-on penser, dans certain marché non spécialisé. — III. Prennent exemple sur Henry VIII et Tartufe. On le charge, au-delà des Pyrénées, d'intercéder au plus haut. — IV. Va de la chair au poisson. Dans Toul, Château-Salins, Belfort. — V. Pas admis. Le savoir est utile au marin et au courtisan. — VI. Se réduit, quand le niveau monte. Andalouse, dont le nom est connu dans les bars. — VII. Lu, si vous remontiez. Suivi par celui qui veut avancer. — VIII. Ni avant, ni après.



JEUX OLYMPIQUES

M. Herzog est-il coupable ?

● *Jean Meunier présente le bilan des Jeux de Rome et répond à une question.*

LE bond effectué en quatre ans, des Jeux olympiques de Melbourne (1956) à ceux qui viennent de se dérouler à Rome, est stupéfiant, même pour ceux qui, habitués aux performances sportives, savent que leur progression est incessante.

On s'aperçoit que, sur 21 épreuves, les performances du vainqueur ont été améliorées 17 fois et égalées une fois. Trois épreuves seulement ont été, à Rome, d'un niveau légèrement inférieur à celui de Melbourne : le 110 m. haies, le 5.000 m. et le javelot.

Un sommet

Cette progression des possibilités athlétiques humaines, en un temps aussi court que quatre années, est mise en valeur d'une façon encore plus claire si l'on se demande quel aurait été le classement à Rome de chacun des vainqueurs de Melbourne réalisant sa performance de 1956 :

Seuls Kuts (5.000 m.) et Danielsen (javelot) auraient triomphé. Calhoun (110 m. haies), champion olympique à Rome, avait déjà remporté le titre à Melbourne, dans un temps supérieur. Mais Morrow (vainqueur du 100 m. en 10" 5) ne se serait même pas qualifié pour la finale à Rome, puisque Seye fut éliminé dès les quarts de finale en courant en 10" 4 ! Jenkins (400 m.) n'aurait pas réussi non plus, avec les 46" 7 de sa victoire à Melbourne, à sortir des demi-finales (le cinquième et avant-dernier de la première demi-finale, le Sud-Africain Day, ayant précisément réalisé 46" 7). Courtney aurait terminé cinquième du 800 mètres qu'il gagna à Melbourne. Delaney, sur 1.500 m., aurait tout juste devancé le Français Bernard en finale et lui aurait ravi sa septième place. Kuts lui-même, le prestigieux Kuts, ne se serait classé que cinquième du 10.000 m., loin derrière son compatriote Bolotnikov. Dans les concours, longueur, hauteur, triple saut, perche, disque, poids, marteau, les champions olympiques de 1956 auraient dû, en 1960, se contenter de la quatrième, cinquième ou sixième place. *Aucun n'aurait eu une médaille.*

Un sommet fut atteint à Rome, le mardi 6 septembre, lorsque, en l'espace d'une demi-heure, deux records du monde, parmi les plus fameux, furent battus à l'issue de deux courses passionnantes. Le Noir américain Otis Davis porta le record du 400 mètres de 45" 2 à 44" 9, en ne triomphant de l'Allemand Kaufmann que de quelques centimètres. Et le prodige australien Herbert Elliott améliora son propre record du monde du 1.500 mètres (3' 35" 6 contre 3' 36") après avoir, irrésistiblement, lâché tous ses rivaux dont le plus résistant et le plus rapide fut un Français, Michel Jazy.

L'émotion vint aussi de la défaite de champions notoires, tels le sauteur noir Thomas, le coureur belge Moens ou le lanceur de marteau américain Connoly. Thomas, on le reverra sans doute en 1964 à Tokyo et son échec, en face de la coalition des sauteurs soviétiques, n'a rien d'irrémédiable. En revanche, pour Sime, Pirie, Norton, Sidlo, Moens, O'Brien, Da Silva, Rome était leur dernière chance. Les progrès de l'athlétisme sont si rapides qu'il faut s'attendre, d'ici quatre ans, à l'apparition d'une « nouvelle vague » d'athlètes qui submergera tous ces champions d'hier et d'aujourd'hui.

Un excès de confiance

On avait pris l'habitude de couronner les athlètes américains aux Jeux olympiques et leurs sélectionnés pour Rome semblaient encore de taille à surpasser leurs prédécesseurs. Que leur est-il arrivé ? Les avait-on surestimés ? Ou bien avait-on sous-estimé leurs rivaux européens ? Leur supériorité demeure sans doute, mais elle est moins écrasante que par le passé.

A Melbourne, en 1956, les Etats-Unis avaient remporté 15 médailles d'or sur 21 épreuves d'athlétisme, auxquelles il faut ajouter 9 médailles d'argent et 4 de bronze. Bilan de Rome : 9 or, 8 argent, 5 bronze. Les Américains ont, comme à Melbourne, gagné le 400 m., le 110 m. et le 400 m. haies, le 4 × 400 mètres, la longueur, la perche, le disque, le poids et le décathlon. Mais ils ont perdu le 100 m., le 200 m., le 800 m., le 4 × 100 m., le saut en hauteur et le marteau où ils avaient triomphé en 1956 et, à la place, ils n'ont remporté aucune victoire. Cependant, ils ont, dans certaines spécialités, conservé leur suprématie totale. C'est ainsi que, dans le 110 m. haies, le 400 m. haies, le disque et le poids, ils ont réussi, comme à Melbourne, à enlever les trois premières places.

Il est trop tôt pour parler de déclin de l'athlétisme américain. Les Américains sont arrivés à Rome trop longtemps avant le début des Jeux ; ils ont souffert de la chaleur et ils n'ont peut-être pas mené, dans la capitale italienne, un mode de vie compatible avec les rigueurs de la préparation. En fait, il semble que les Américains aient péché par excès de confiance, imaginant que leur marge de supériorité serait suffisante pour leur permettre quelques écarts. Ils tenaient par exemple pour négligeable la menace représentée par le sprinter allemand Hary dont ils estimaient « gonflé » le record du monde (10" au 100 m.) Or, pour la première fois depuis 1928, un Américain n'a pas remporté le 100 mètres olympique et le vainqueur a été justement Armin Hary.

Les Américains redresseront sans doute la situation, si grande est la richesse de leurs universités, maintenant qu'ils ont pris conscience du danger. Car ce danger existe. Il s'est incarné essentiellement à Rome en trois nations européennes, dans l'ordre : U.R.S.S., Allemagne et Pologne.

Les athlètes soviétiques paraissaient en déclin avant les Jeux. Ils n'ont pas brillé effectivement dans les courses du 100 au 1.500 mètres. Là, l'athlétisme soviétique reste très faible. Mais dans les courses de fond aussi bien que dans les concours, les Russes ont tiré un parti merveilleux de leurs ressources, remportant quatre médailles d'or dans quatre épreuves (hauteur, javelot, marteau et 10.000 m.) où ils n'étaient pas favoris.

Les principaux vainqueurs de ces Jeux sont pourtant peut-être les Allemands, venus, on le sait, avec une seule équipe (Occidentaux et Orientaux mêlés) et qui ont joué un rôle de premier plan dans toute une série d'épreuves, allant du sprint au 10.000 mètres en passant par le 400 et le 5.000 mètres. Les Allemands étaient partout, donnant l'exemple de l'ambition, de la volonté, de l'acharnement. Avec deux médailles d'or et cinq médailles d'argent en athlétisme, ils ont paru vouloir apporter la démonstration de leur force renaissante.

Etats-Unis, U.R.S.S., Allemagne, tels furent les trois grands de l'athlétisme aux Jeux de Rome.

Avec les Suisses

Au total, un classement officieux des médailles montre l'Union soviétique assez nettement détachée devant les Etats-Unis, suivis par l'Allemagne. Mais il ne faut attacher à ce classement qu'une valeur relative, les Américains ne pratiquant pour ainsi dire pas un certain nombre de sports comme la gymnastique, le cyclisme et l'escrime où les Russes ont accumulé les places d'honneur.

Les Français, dans ce classement par médailles, viennent au dix-septième rang, écrasés par les Russes, les Américains, les Allemands, les Italiens, largement distancés par les Australiens, les Hongrois, les Polonais, les Britanniques, battus par les Japonais, les Turcs, les Roumains, les Tchèques, les Bulgares, les Suédois, les Danois et pratiquement à égalité avec les Suisses et les Belges. Jamais notre moisson de médailles n'a été aussi mince : 5 en tout, et pas une seule médaille d'or. On n'a pas joué *la Marseillaise* à Rome. De Melbourne, la France avait rapporté 4 médailles d'or (Mimoun, Rousseau, d'Oriola, cyclisme sur route par équipes), 4 médailles d'argent et 6 médailles de bronze. En tout : 14 médailles.

Ce « désastre » du sport français a frappé d'autant plus l'opinion que ces Jeux avaient lieu à Rome, tout près de nous, qu'ils étaient télévisés et largement commentés dans les journaux. A Rome même, les contre-performances françaises s'ajoutant les unes aux autres devinrent vite une source d'ironie apitoyée. En France, des députés posèrent des « questions écrites » aux ministres « responsables ». Le général de Gaulle lui-même fit, paraît-il, une allusion à nos défaites en Conseil des ministres. Mais M. Joxe, ministre de l'Education nationale, ne put que lever les bras au ciel.

SONDAGE

LES FRANÇAIS ET LES J. O.

Que pensent les Français des performances enregistrées par leurs représentants aux Jeux Olympiques de Rome ? « L'Express » a fait effectuer dans la Seine par l'Institut des « Plans et Etudes Cambessédès » un sondage d'opinion dont voici le résultat :

● **Question 1. —** ***Considérez-vous, personnellement, que les athlètes français ont défendu de façon satisfaisante les couleurs françaises aux Jeux Olympiques ?***

OUI	37 %
NON	47 %
Sans opinion	16 %
Total	**100 %**

● **Question 2. —** ***Est-ce qu'il vous semble juste de dire que les Français n'ont pas obtenu à Rome des résultats satisfaisants (1) :***

a) Parce que les athlètes français sont moins forts physiquement que ceux d'autres pays ?

OUI	10 %
NON	32 %
Ne savent pas	5 %
Total	**47 %**

b) Parce que les athlètes français sont mal entraînés ?

OUI	35 %
NON	6 %
Ne savent pas	6 %
Total	**47 %**

c) Parce que les athlètes français, contrairement à ceux de certains pays, doivent travailler pour vivre ?

OUI	33 %
NON	7 %
Ne savent pas	7 %
Total	**47 %**

d) Parce qu'en France on ne consacre pas assez de place au sport dans l'éducation de la jeunesse ?

OUI	40 %
NON	7 %
Ne savent pas	0 %
Total	**47 %**

e) Parce que les organismes sportifs français manquent de moyens financiers ?

OUI	29 %
NON	7 %
Ne savent pas	11 %
Total	**47 %**

● **Question 3. —** ***Pensez-vous que pour la France il soit important ou sans importance de remporter des victoires olympiques ?***

Important	76 %
Sans importance	18 %
N'ont pas d'opinion	6 %
Total	**100 %**

● **Question 4. —** ***Pensez-vous que les compétitions sportives de femmes aient leur place aux Jeux Olympiques ?***

OUI	66 %
NON	27 %
Ne savent pas	7 %
Total	**100 %**

(1) La question n° 2, dans son ensemble, n'a été posée qu'aux personnes ayant fourni une réponse négative à la question 1, soient 47 % du public interrogé.

(Keystone.)

AU HAUT COMITÉ DE LA JEUNESSE MM. MAURICE HERZOG, ANDRÉ MALRAUX ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE (DE G. A DR.).
« Alors, Herzog, qu'en pense la jeunesse ? ».

M. Maurice Herzog, haut-commissaire aux Sports et à la Jeunesse, fut interrogé et répondit qu'une enquête serait ouverte. Maurice Herzog est à la tête du sport français depuis octobre 1958, pas tout à fait deux ans. Il a quarante et un ans, et chacun sait qu'il a conduit l'expédition qui gravit l'Annapurna, un des plus difficiles des sommets himalayens. Le poste que lui confia le Cabinet du général de Gaulle a été créé pour lui. Avant lui, le sport français avait à sa tête, non pas un haut-commissaire, mais un directeur de la Jeunesse et des Sports dépendant du ministère de l'Education nationale (1). M. Herzog, lui, dépend toujours de l'Education nationale, mais il est aussi directement rattaché à la présidence du Conseil, par l'intermédiaire d'un ministre délégué, en l'occurrence M. André Malraux. Il est, en outre, un des conseillers les plus influents du général de Gaulle qui lui demande souvent : *« Alors, Herzog, qu'en pense la jeunesse ? »* La création spectaculaire de ce nouveau poste et la personnalité de son titulaire inspiraient confiance au départ. Le poste créé signifiait, semble-t-il, le désir du gouvernement d'avoir enfin une politique de la jeunesse et une politique du sport que ses prédécesseurs avaient négligées. Quant au haut-commissaire, il était l'homme pur, l'homme sans idées préconçues, voire sans idées du tout. Tant mieux ! On allait pouvoir faire table rase et repartir du bon pied.

Il le dit d'ailleurs, en arrivant, avec cette douceur et ce désir de persuader qui le caractérisent :

« J'aborde ma tâche sans précipitation. J'étudierai chaque problème avec un instinct de montagnard : je n'avancerai qu'en assurant mes pas. »

(1) Sauf pendant le gouvernement Mendès France dont M. Moynet était le sous-secrétaire d'Etat à la Jeunesse.

TOUTMAIN
26, Champs-Elysées
COLLECTION
D'HIVER
DEFILE DE
MANNEQUINS
du 20 au 28 septembre
à 14 h. 45 précises
Envoi du catalogue contre
0,25 NF en timbres
ARDOR

Et encore :

« On ne m'a pas choisi parce que j'étais un ami, une relation, un partisan ; ce n'est pas un job qu'on m'offre et je ne suis pas un de ces interchangeables qui passent volontiers d'un poste à l'autre. On a seulement pensé que j'avais certaines compétences, que j'étais le plus apte, et que je pouvais apporter moi aussi quelque chose de nouveau. »

Quoi donc ?

Maurice Herzog ne le dit pas tout de suite. Il eut la sagesse d'étudier ses dossiers et d'écouter ses collaborateurs avant de tenir ses premières conférences de presse et de présenter ses premiers projets. Ce qu'on retint, de ses premières prises de position, ce fut :

1° Beaucoup de prudence à l'égard des choses et des gens en place. *« Pas de dirigisme en sport ; je veux travailler avec ce qui existe »*, tel fut le leitmotiv de ses déclarations à la presse, aux fédérations, aux syndicats de professeurs d'éducation physique, etc.

Un plan triennal

2° Quelques idées cependant, et des promesses. Sur l'enseignement: *« Obtenir une réforme générale de l'enseignement qui permette de donner plus de place à l'éducation physique et au sport ; améliorer les méthodes de cet enseignement sportif; amener au sport les enfants des écoles et, plus tard, ceux des universités ; réformer, à cette fin, l'Office du sport scolaire et universitaire »* ; sur l'équipement : *« Améliorer l'équipement du secteur scolaire, mais aussi du secteur public ; doter la France de gymnases, de stades et de piscines grâce à un plan triennal ; réaliser au plus tôt les installations sportives prévues à Paris : Institut national des sports, stade d'athlétisme à Courbevoie et, surtout, stade de 100.000 places où Paris pourrait organiser à brève échéance les Jeux olympiques »* ; sur les fédérations sportives : *« Les aider dans la mesure où elles formeront des cadres ; avoir avec elles une politique commune »* ; sur la représentation française : *« Organiser les Jeux de la Communauté et préparer, avec tout le soin désirable, les Jeux olympiques de Rome : par des subventions, par des aides directes aux champions, par des stages, etc. »*

Un grand projet : organiser en 1959 un Congrès national des sports afin de connaître l'avis de tous, dirigeants, pratiquants, champions, pédagogues, médecins, etc. But avoué : *« Mettre fin à la crise du sport français. »*

Deux questions se posent aujourd'hui :

Qu'a fait Maurice Herzog en deux ans ?

Que pouvait-il faire ?

Deux échecs

● LE SPORT A L'ÉCOLE ET A L'UNIVERSITÉ : Les programmes ne sont pas moins chargés qu'en 1958 ; les gymnases et les stades attenants aux établissements scolaires ne sont pas plus nombreux ; les maîtres et les professeurs d'éducation physique se plaignent plus que jamais de la « décourageante misère » de l'équipement scolaire ; les heures de « plein air » ne sont pas mieux utilisées qu'avant. M. Herzog a rendu obligatoire le sport au baccalauréat. Mais cette mesure, généralement bien accueillie dans son principe, ne semble pas avoir rencontré beaucoup d'adhésion parmi les élèves : on reproche à l'examen sa complication. C'est néanmoins un succès à l'actif du haut-commissaire. En revanche, il n'a pas triomphé totalement dans son conflit (d'ailleurs mal posé) avec l'O.S.S.U. et son directeur, Jacques Flouret. Il a surtout réussi à s'attirer l'hostilité de la plupart des professeurs d'éducation physique. Cependant, cette querelle n'a peut-être pas été complètement inutile. Il semble que l'O.S.S.U. comprenne mieux son devoir et s'entête moins dans son particularisme. Presque tout, cependant, reste à faire dans ce domaine essentiel du sport à l'école.

● L'ÉQUIPEMENT SPORTIF français reste misérable. M. Herzog a fait des efforts, mais dérisoires. Il a bouché des trous, échouant dans ses deux projets principaux : le stade de 100.000 places, éternellement repoussé, et le plan triennal d'équipement proposé sans succès à l'Assemblée nationale. *Depuis* 1951, *des plans d'équipement sportif sont proposés à l'Assemblée ou au gouvernement qui les repoussent inexorablement. En* 1951, *la somme proposée s'élevait à* 74 *milliards. Le dernier plan estime qu'il faudrait voter* 150 *milliards d'anciens francs pour que la France rattrapât son retard sur les autres pays !*

● LES FÉDÉRATIONS n'ont eu que des rapports très épisodiques avec le haut-commissaire qui, en fait, leur laisse carte blanche. D'où l'absence, en France, d'un pouvoir sportif supérieur, qui pourrait mettre un peu d'ordre dans l'exubérance et l'anarchie des cinquante sports pratiqués par les Français. Si le sport italien est en progrès, il le doit en partie au rôle d'arbitre joué par le Comité olympique national qui a su intervenir avec autorité, même à l'égard d'un sport aussi puissant que le football. En France, le sport de compétition n'est pas dirigé. Il ne s'agit pas ici d'un échec du haut-commissaire, mais d'une volonté délibérée de ne pas endosser cette responsabilité.

● LES GRANDES COMPÉTITIONS auxquelles s'est intéressé le haut-commissaire n'ont pas été triomphantes. Les Jeux de la Communauté, organisés à Madagascar, n'ont été convaincants ni sur le plan sportif ni sur le plan politique. Quant aux Jeux olympiques, on en connaît les résultats. S'ils sont extrêmement décevants dans les sports secondaires où la France, ordinairement, remportait des succès (escrime, cyclisme, sports équestres), ils sont normaux ailleurs, presque satisfaisants en athlétisme (Jazy, Seye) et excellents en aviron (une troisième place et deux quatrièmes places pour trois bateaux engagés).

Une résistance

Les résultats des Jeux ne constituent pas en eux-mêmes un « acte d'accusation » déterminant contre l'activité du haut-commissaire. De même qu'il n'y aurait pas à le féliciter outre mesure si d'Oriola et nos basketteurs avaient obtenu des médailles.

Ce qui est frappant dans le cas Herzog et dans le problème du sport français, c'est :

1 l'impuissance d'un homme qu'on croyait, au départ, doté d'une autorité supérieure à celle de ses devanciers. Presque tous ses projets, bons en soi, se sont heurtés à quelque chose qui le dépassait : l'Education nationale, le ministère des Finances, le Syndicat des professeurs d'E.P.S., etc. On croyait qu'il pourrait davantage que les autres. On s'aperçoit que rien n'a changé. Le sport reste un problème de gouvernement, non le problème d'un homme. C'est le gouvernement, c'est l'Etat qui se désintéresse du sport. Rien n'est changé.

2 la résistance de l'intelligence française à l'idée sportive. Toute politique sportive en France devrait être morale autant que matérielle. C'est un courant qu'il faudrait créer, un enthousiasme. Sans cela, les stades et les piscines, qu'on construira peut-être un jour, resteront vides. L'échec de Maurice Herzog, sur ce plan, est peut-être plus grave que sur le plan de ses projets matériels. Il n'a pas été le « catalyseur » de l'idée sportive qu'on espérait qu'il serait. Il n'a persuadé personne au gouvernement. Il n'a pas donné au sport la place qu'il mérite, faute peut-être d'y croire tout à fait lui-même. Et, aux Jeux de Rome, c'est surtout de cet enthousiasme communicatif que les Français ont manqué.

JEAN MEUNIER.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Jane Albert-Hesse: à quoi être fidèle ?*

VOICI un premier roman de femme, qui ne ressemble en rien au triste stéréotype que tend à devenir ce « genre » littéraire. D'érotisme, point ; d'amour, le minimum vital ; d'autobiographie, encore moins. D'ailleurs, le personnage principal est un homme : personnage vraisemblable, doué d'une vie propre, bien différent de ces fantoches d'hommes qui hantent généralement les romans féminins.

Un dernier trait distinctif : l'auteur, Jane Albert-Hesse, a du talent. Et du métier, ce qui est bien plus rare.

En outre, il y a dans « La Fidélité » (1) — c'est le titre de cette exception à la règle — tout un monde qu'ignorent le plus souvent ces dames : dans la campagne du Jura, une solide structure paysanne a été peu à peu sapée par l'industrialisation. Mais l'usine de filature périclite à son tour...

— *Ainsi, l'âge industriel a ôté aux paysans ce qu'ils avaient avant, sans rien leur donner en échange. Ayant rompu avec les coutumes ancestrales, les voilà dépossédés.*

— N'est-ce pas là ce qu'en général vous cherchiez à démontrer ?

— *Que nous sommes tous dépossédés ? Bien sûr ! Que rien aujourd'hui ne nous appartient, que le monde extérieur nous dépasse, nous échappe. D'où notre recherche, involontaire ou voulue, d'attaches...*

Recherche qui ramène Gavril à sa terre natale, la ferme d'Angrière : fidélité à un pays. Fidélité à un passé aussi, puisqu'il rumine sans cesse son enfance, sa famille. Tentative, en somme, de reposséder un monde, une cohérence, « *un je ne sais quoi de continu* ».

— Mais Eva...

— *Eva, c'est la même chose : un amour de jeunesse, repris à quarante ans, voué à l'échec...*

— Comme toutes ces tentatives. Pourquoi ?

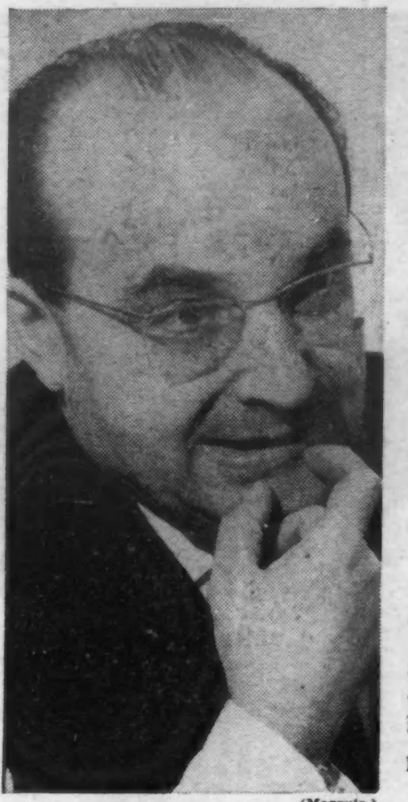
— *Parce que Gavril est un imbécile. Le retour en arrière est une fausse solution. Outre Eva, c'est-à-dire le temps révolu, il y a la fille de ferme, Albine, c'est-à-dire le temps qui passe, les saisons, la continuité dans le mouvement. Albine, c'eût été, pour Gavril, la solution raisonnable.*

Mais c'est Eva qu'il choisit et, comme le dit succinctement le « prière d'insérer », tout finira mal.

(1) Albin Michel.

(Aguiraud.)

JANE ALBERT-HESSE.
Dépossédée.



(Marquis.)

PAUL TILLARD.
Estomaqué.

— Vous auriez pu appeler ce livre « A la recherche du temps perdu ».

— *Cette comparaison m'accable. Du reste, vous vous trompez. Le temps, pour Gavril, n'est pas précisément perdu, puisqu'il continue à le vivre, puisqu'il s'obstine à insérer le passé dans le présent.*

— Mais ce monsieur qui, en plein vingtième siècle, se retire dans sa ferme et laboure sans tracteur, n'est même pas « de son temps ».

— *Vous voulez dire : de son temps historique, celui du progrès, des spoutniks ? Mais n'est-ce pas, à un moindre degré, notre cas à tous ? N'y a-t-il pas un hiatus énorme entre notre temps personnel et celui, objectif, des « événements » ?*

— Serions-nous tous des inadaptés ?

— *Nécessairement. Nous empruntons, selon nos besoins, plusieurs registres de temps. Cette cohérence que le temps historique, trop rapide, nous refuse, nous essayons de la recréer au moyen d'un temps intérieur...*

Voilà. Aurions-nous perdu quelques lecteurs en cours de route, comme je me suis perdue, parfois, dans « La Fidélité » ? Aucune importance. Car « La Fidélité », c'est une belle histoire. Une histoire difficile : mais les romans qui se livrent à nous d'emblée n'ont pas grand-chose à nous apprendre.

● *Paul Tillard : Un certain « Mouvement d'avril ».*

IL n'y a pas qu'une manière d'adhérer à un parti ni de s'en dissocier. La manière de Paul Tillard est « passionnelle » plutôt que raisonnée. Outre la médiocrité de l'écriture, c'est là le principal reproche qu'on peut faire à « La Rançon des purs » (2). Ce roman, qui démasque les machinations des dirigeants du « Mouvement d'avril », aboutit à la démission d'un professeur désabusé. Un militant de base, également déçu, restera pourtant dans le Mouvement.

Ce sont des « purs ». Un autre « pur », c'est Lazlo, qui a tout sacrifié à la Cause. Devenu ministre dans un pays étranger, il est accusé de trahison au cours d'un procès truqué. Puis la direction du gouvernement avriliste change : Lazlo est réhabilité. A droite comme à gauche, la presse française s'émeut. Des manifestants prennent d'assaut le Q.G. du Mouvement d'avril, à Paris, où se trouvent ce jour-là une vingtaine de membres, que les dirigeants du Mouvement entendent sacrifier, afin d'apitoyer l'opinion sur le sort du Mouvement. Peu importe que quelques « purs », enfermés dans l'immeuble, paient la rançon !

(2) Julliard.

Paul Tillard, dont le roman vient de paraître et que « L'Humanité » traite de traître, est porté aux nues par la presse de droite. Voici ce qu'il dit :

— *Dès 1939, j'adhérai au Parti. A la faveur de la guerre, j'y ai cru passionnément. En 1954, j'étais envoyé spécial en U.R.S.S. pour « L'Humanité ». A Moscou j'appris, de bonne source, quelques-unes des « erreurs » de Staline. Assassinats et tout. J'étais estomaqué.*

— Et de retour en France...

— *Je signalai aux dirigeants du Parti les « erreurs » en question. On m'a dit : « Tais-toi ! » D'autre part, on me signifia que ma signature dans « L'Express » (j'y publiais alors un roman sur la Chine, en feuilleton) était incompatible avec mes fonctions à « L'Huma ». J'ai dit merci, au revoir !*

— Et cette fameuse lettre des dix intellectuels du Parti ?

— *Nous demandions que lumière soit faite sur les événements de Hongrie. Des signataires, il y eut un seul exclu : c'était moi.*

— Et l'histoire de Lazlo, les pratiques d'espionnage à l'intérieur du « Mouvement d'avril » : tout cela est-il vrai ?

— *Oui. J'ai voulu faire le procès, non pas des militants de base (que j'aime et que j'admire), mais de l'appareil dirigeant, qui est le même dans tous les partis totalitaires.*

— Pourquoi avez-vous choisi comme héros un professeur d'histoire ?

(U.S.I.S.)

LA MACHINE A TRADUIRE.
L'homme aura le dernier mot.

— *Pour placer ce Mouvement d'avril dans un contexte plus large que celui de notre époque. Parce qu'il faut bien se rendre compte que d'autres grands mouvements, au cours des siècles, ont vu le jour et se sont effondrés.*

— Devons-nous conclure que le communisme a fait son temps ?

— *Je crois qu'il faut trouver autre chose.*

— Quoi ?

— *Je ne sais pas.*

C'est là le drame. Drame d'autant plus grand que la foi mystique de Paul Tillard, exclusivement réservée au P.C., semble faire abstraction de toute une réalité sociale dont le P.C. n'est après tout qu'un des interprètes. (On ne trouve pas même une allusion, dans le roman, à la classe ouvrière.) Cette foi déchue, d'autres placeraient leur espoir en dehors, ou au-delà, du P.C. Mais il semble que Paul Tillard n'y ait pas pensé.

● *Une nouvelle traductrice : la machine électronique.*

LA traduction électronique : tel est le sujet d'enquête (et d'inquiétude) que nous propose l'hebdomadaire américain, « The Saturday Review of Literature ».

Dans un article consacré à « Mark I », la machine à traduire élaborée par l'Armée de l'air américaine, le professeur Robert J. Clements (de New York University) affirme que les Etats-Unis ont eu 5 ou 6 ans d'avance sur l'U.R.S.S. dans ce domaine. Et que, depuis un an, « Mark I » traduit en anglais des articles de la « Pravda » au rythme stupéfiant de 1.800 mots par minute, et cela sans s'étrangler une seule fois.

Personne encore n'a utilisé « Mark I » pour traduire des textes littéraires. Mais cela viendra. Et Clements en prévoit les terribles conséquences. « *Il y aura une telle pléthore de livres sur le marché*, dit-il, *qu'on ne trouvera plus, dans les cocktails, deux personnes ayant lu le même livre* ». Il faudra multiplier les éditeurs, les libraires, les clubs de livres, les agences, les critiques littéraires... Le lecteur sera submergé par une foule de traductions (douteuses) d'œuvres mineures. Et l'étude de langues étrangères perdra une de ses raisons d'être.

La voracité de « Mark I » effraye aussi le professeur : la machine exige en effet 200 heures de préparation manuelle pour une minute de travail électronique. Autrement dit, 12.000 secrétaires-poinçonneuses devront travailler sans arrêt pour rattraper « Mark I ». Ainsi la machine épuisera en quelques semaines toute la littérature écrite. On se trouvera à court de romanciers.

Ce qui est plus grave, c'est que « Mark I » est encore un très mauvais traducteur. Même en supposant qu'il puisse un jour traduire convenablement la poésie moderne (c'est ce que prétendent les gens d'I.B.M.), il faudra une armée de post-traducteurs (humains) pour corriger les grossières erreurs du cerveau électronique.

Et comment « Mark I » ou « Mark II » trouveront-ils des équivalents des proverbes, des sens figuratifs, des termes argotiques ? Là, il y a de l'espoir. Il suffit d'alimenter la « mémoire électronique » avec un répertoire toujours plus grand de termes intraduisibles. Mais c'est au traducteur humain que reviendra, une fois de plus, la tâche de fournir à la machine les équivalents voulus. L'élément humain demeurera donc indispensable à chaque étape de la traduction. Et c'est l'homme qui, heureusement, aura le dernier mot.

En France, c'est Pierre Faure, président du Cercle Shakespeare et Mirabeau, qui détient le brevet d'une machine à traduire, celle-ci non encore réalisée. Voici un résumé du fonctionnement de cette machine. La mémoire électronique conserve le langage en deux compartiments : celui des mots réels (« table », « intelligence ») et celui des mots cadres (« pourquoi », après »). Ce répertoire lui permet de traduire le langage véhiculaire (journaux, discours) instantanément, mais non le langage artistique. La machine contiendra plusieurs codes qui lui permettront de sélectionner la meilleure des traductions possible. Il y aura un code pour chaque problème grammatical, un autre pour la position dans la phrase de chaque expression-cadre, un troisième pour l'acception de mots réels. Chacun de ces codes sera commandé par le contexte de la phrase traduite.

En cas de malheur (impuissance du cerveau électronique, erreur commise par l'opérateur, etc.), la machine refusera de traduire, et attendra paisiblement qu'on la nourrisse d'une autre phrase convenant mieux à ses capacités.

ANNE GUERIN.

CONTRE-EXPERTISE

Fenimore Cooper

● ***Le Victor Hugo de l'Amérique. D'où vient qu'il nous touche encore ?***

LA sortie, dans des traductions nouvelles, des cinq (1) romans de Fenimore Cooper, nous permet pour la première fois en France de lire ces cinq romans à la suite, non pas dans leur ordre chronologique, mais au gré des aventures successives que leur héros principal a vécues. « Tueur de daims », « Le Dernier des Mohicans », « Lac Ontario » ,« La Prairie », « Les Pionniers ». Ces noms prestigieux liés à l'enfance des hommes, que suscitent-ils encore en nous que, sitôt « Le Dernier des Mohicans » conté, nous y prenons un plaisir extrême ?

Car il s'agit bien d'abord de souvenirs, d'une espèce d'allégresse liée aux premières lectures sérieuses, quand on peut, quelque temps encore, céder sans lutte et sans critique à la fascination qui sourd des images. Cette geste des pionniers, coureurs des bois et trappeurs, geste indienne aussi, se nourrit de l'Histoire et se gonfle d'aventures. « La Prairie » exceptée, les romans de Cooper présentent un arrière-plan historique, celui offert par les guerres franco-anglaises qui se déroulent au XVIIIe siècle dans les pays des grands lacs et des forts, le long de la frontière américaine et canadienne. Lutte cruelle que marque le goût du faste et de la cérémonie — et qui colore nos images : les Peaux-Rouges se partagent, avec leurs vives étoffes, entre les habits blancs du marquis de Montcalm et les habits rouges des réguliers anglais qu'aident les éclaireurs américains vêtus de leurs tuniques de daim vert.

Le goût du faste

L'aventure, à présent : dans ce domaine, Cooper est inégal, trop souvent sentimental et verbeux, épris de prédication autant que de forêts. Dans ses maîtres-livres : « Le Dernier des Mohicans » et « La Prairie », les plus belles pages, toujours neuves, sont de poursuites, de batailles plus ou moins rangées, de chasses, de combats singuliers, de sauvetages in extremis (invraisemblables et vrais). Eu égard à la géographie, on dira que Fenimore Cooper a inventé l' « Eastern », bien avant que le cinéma n'imagine le western. Mais les deux genres obéissent aux mêmes intérêts, s'abreuvent aux mêmes sources de l'imaginaire. Cooper, c'est le western écrit. Hugo d'Amérique des Peaux-Rouges et des Blancs, il a donné à ce pays son Roncevaux, son Roland et son Olivier (et même plusieurs) : les combats singuliers de Cœur Dur et Mahtoree, du Grand Serpent et du Renard Subtil, le pacifique concours à la carabine entre Œil de Faucon et Edward sont les grands moments de cette mythologie.

Roland et Olivier

Au fil des pages, s'impose le type d'homme que Cooper d'instinct et de raison, aimait : celui de l'Indien impassible, maître de ses sentiments, avec le goût des attitudes hiératiques. Les Blancs, au contraire, sont presque toujours peu assurés, terriblement bavards, gesticulants. Tous, à l'exception de Bas de Cuir. Et c'est une autre contradiction que l'on découvre ici : dans le même temps que Cooper amène Chingachgook à conversion, il prête cent propos à Bas de Cuir où le coureur des bois déclare qu'il n'aspire à rien tant qu'à ressembler aux Indiens. Il passera sa vieillesse loin des villes, dans la tribu des Poudnie-Loups et, à l'heure de la mort, se choisira un fils spirituel : Cœur Dur, un Indien.

Comment expliquer ces hésitations, ces contradictions? L'œuvre de Cooper montre qu'il aimait passionnément l'*ordre naturel*, c'est-à-dire celui d'avant l'organisation humaine, quand l'homme, dans la solitude des forêts des lacs, ne reconnaît pas d'autre loi que celle de sa conscience, pas d'autre impératif moral que celui qui naît d'un refus purement individuel du Mal. Bas de Cuir incarne cet ordre. Mais Cooper, dans le même temps, ne peut →

(Viollet.)

FENIMORE COOPER.
Le même rêve que Hemingway.

(1) Tome I : 800 p. Tome II : 774 pages. 18 NF chaque volume. Ed. Robert Laffont.

UNE AMÉRICAINE A PARIS...

Muriel Reed est née à Paris d'un père américain et d'une mère française. Depuis dix ans, elle est collaboratrice de la grande revue *Réalités*. Les explorations de Muriel Reed ont conduit dans les milieux les plus divers cette jeune journaliste au regard aigu. Elle a suivi la carrière de Ionesco, soutiré leurs secrets aux amateurs de voitures de sport, aux députés, aux comédiens. Muriel Reed s'est encore introduite dans les « surboums » des jeunes gens du seizième arrondissement, dans les palazzi des Romains de la « dolce vita », chez les carabins et dans le « beau monde » parisien. A chacun de ces milieux si différents, elle a su s'adapter, s'initier aux véritables problèmes, aux véritables préoccupations des uns et des autres. Tombés les masques pour images d'Epinal, apparaissent les visages authentiques, beaucoup plus émouvants et qui, parfois, surprennent notre attente. Ainsi les observations que Muriel Reed a réunies dans ce volume constituent-elles une sorte de microcosme de notre société contemporaine, si mouvante, si contradictoire. Cette suite de conversations, de portraits et d'anecdotes, saisis avec un grand souci d'exactitude, se lit un peu comme le roman d'aventures d'une ingénue attentive et malicieuse, venue de son Amérique natale dans notre vieux pays pour le regarder de près. Muriel Reed a su voir les types significatifs de notre étrange époque et les étonnants contrastes du peuple qui est le nôtre. Lisez : « MURIEL CHEZ... »

Richard Wright

FISHBELLY

Richard Wright dont les Lettres Nouvelles ont publié — comme numéro 3 — le dernier roman FISHBELLY, parle de ce Missisipi où lui-même est né et où il place son héros, comme d'un immense ghetto où certains noirs sont eux-mêmes les geôliers de leurs frères. Richard Wright, qui déclare : « Je ne voudrais être ni un esclave ni un maître », a écrit avec fougue et colère, mais sans haine, un roman merveilleux et brûlant. « J'essaie de présenter les choses d'une façon positive, d'une façon qui puisse avoir un effet purifiant sur l'Occident, aussi bien que sur les noirs eux-mêmes. »

LES CROISADES, comme si vous y aviez combattu

Avec la collection « Il y a toujours un reporter » le passé est remis dans l'actualité.

En remontant aux sources de l'information et grâce à des documents authentiques cette collection nous restitue pour chaque événement un effet de surprise et de choc qui nous fait reviser nos jugements.

Dans LES CROISADES, Régine Pernoud nous révèle, à partir de documents Francs et Sarazins qu'elle a retrouvés, ce que fut cette formidable migration, la campagne militaire puis l'implantation des Francs au pays du Croissant. C'est l'histoire du début des relations avec le monde arabe dont nous vivons encore aujourd'hui les conséquences.

SAGAN
Château en Suède
une pièce — un livre

COLLECTION MAPPEMONDE
HONORÉ BOSTEL

les cent meilleurs gags du siècle.

Jean-Jacques Mayoux

VIVANTS PILIERS

Lettres Nouvelles n° 6

Jean-Jacques Mayoux, professeur à la Sorbonne, angliciste universellement apprécié, dont le MELVILLE publié il y a quelques mois à Paris vient de paraître à New-York, réunit dans VIVANTS PILIERS, volume n° 6 des Lettres Nouvelles, un ensemble d'études sur Quincey, Melville, Conrad, James Joyce, Beckett et quelques autres écrivains anglo-saxons que rapprochent la hantise du temps, la tyrannie de la mémoire ou encore le poids du remords et l'obsession de la pénitence.

Leur monde est celui de la solitude, de la séparation, celui de la vie intérieure, du rêve, du mythe, du symbole.

VIVANTS PILIERS est le modèle même de ces livres qui fortifient les amours spontanées par la révélation des raisons d'aimer.

Linda Baud, dans son livre MA VERITE, tient pour responsable toute une société mesquine, acharnée à créer des remous autour de l'affaire Jaccoud. « Malheur à celui par qui le scandale arrive ». Mais n'est-il pas scandaleux de couvrir de honte l'amour lorsqu'il n'est pas légitime ?

Colette Audry, dans l'Observateur, *souligne qu'« à travers cette simple confession, à travers cette vie, c'est tout un problème social que l'on découvre. Il faut souhaiter qu'on lise ce livre d'une femme qui n'a pas accepté la règle du jeu. »*

Suzanne Lilar - LE DIVERTISSEMENT PORTUGAIS

« Une langue admirable, une expérience des êtres qui va bien au-delà de la psychologie classique, un art de peindre dont je ne connais pas d'équivalent parmi les écrivains d'aujourd'hui... Ce livre devrait être un succès bien au-delà des saisons littéraires.

Une œuvre aussi surprenante par sa perfection que par son exubérance, par son classicisme que par sa préciosité. »

Roger RABINIAUX (*Combat*).

MIKHAIL CHOLOKHOV
Le Don paisible
tome IV
1918 - Révolution et Contre-Révolution s'affrontent en Ukraine
un vol. 9,00 NF
JULLIARD

que se sentir solidaire des efforts que tentent les émigrants d'hier et d'aujourd'hui, par dizaines de milliers : forger une nation, qui sera l'américaine. D'où la nécessité de la loi écrite, expression de l'intérêt collectif et national.

En vertu de cette nécessité, Cooper admet les hiérarchies sociales, le bien-fondé des richesses, la propriété. Il semble que nul plus que lui n'ait vécu l'antagonisme de la Nature et de la Civilisation. Bas de Cuir symbolise la vertu de l'ordre naturel dans le même temps que la conversion de Chingachgook signifie que cet ordre sera ruiné.

L'Age d'Or

Bas de Cuir, c'est le rêve, mené jusqu'au bout, de l'impossible survie d'un ordre naturel, rêve que Hemingway vivra à son tour dans les forêts du Haut-Michigan. Tout au long des trois premiers livres de la saga, Bas de Cuir triomphe parce qu'il faut du temps à l'ordre nouveau pour s'imposer : les forêts résistent à la hache — et les Indiens aux armes à feu. Vingt ans plus tard, dans « Les Pionniers » et « La Prairie », la civilisation américaine a fait des progrès de géant : ces livres-là content la déchéance de Bas de Cuir. Parce qu'il persiste à s'identifier au vieil ordre et qu'il contrevient à la loi nouvelle : défense de chasser le daim certains mois, le coureur des bois sera exposé au carcan public, évitera, en raison de son âge seul, le châtiment du fouet.

On comprend, dès lors, pourquoi le dernier livre de la saga, « La Prairie », le livre de la vieillesse et de la mort de Bas de Cuir, se déroule ailleurs qu'à la frontière nord de l'Amérique : ces contrées sont à présent civilisées. Bas de Cuir part pour l'Ouest, en Louisiane, là où l'homme n'a pas encore imposé sa loi, pas encore abattu les arbres ni asséché les lacs. Une tragique ironie dans le destin du trappeur veut qu'il entreprenne ce voyage vers la liberté — sa liberté — en compagnie d'émigrants qui ne songent, eux, qu'à forger dans l'Ouest le type de civilisation qu'il fuit.

Voici que se dessine, à présent, l'émouvant visage de Bas de Cuir : c'est un héros que l'on peut dire américain, non sans paradoxe, un moment de l'histoire des Etats-Unis. Il symbolise un ordre du monde que la civilisation ne pouvait que ruiner, comme elle a ruiné les Indiens. Ainsi la retraite et la mort du trappeur parmi eux prennent tout leur sens. Par deux traits, pourtant, il déborde l'histoire américaine et participe de nos rêves : c'est d'abord un héraut de la révolte individuelle ; ensuite, toute l'œuvre de Fenimore Cooper manifeste qu'il a vécu, dans les lacs et forêts, parmi les castors et les élans, l'Age et le Pays d'Or.

YVES BERGER.

SOUVENIRS

« Souvenirs indiscrets », par Natalie Clifford Barney

● ***Evanescences, maladies de langueur, opales. A 80 ans, la « Miss Flossie » de Colette publie ses mémoires.***

MISS Natalie Clifford Barney, qui a écrit pas mal (je veux dire qu'elle a publié pas mal de livres), appartient à la littérature pour avoir inspiré à Rémy de Gourmont les « Lettres à l'Amazone », et aussi pour avoir reçu, d'autres grands écrivains, des épîtres moins littéraires peut-être, mais précieuses, telles celles de Milosz qu'elle publie aujourd'hui (1).

Ces souvenirs d'une femme de 80 ans sont moins indiscrets qu'elle ne veut bien nous le dire. Sur Gourmont, par exemple. La figure tourmentée du solitaire n'a pas ici beaucoup de relief. Sans doute, l'Amazone nous confie que, par elle, son farouche cavalier servant eut « la vie renouvelée ». Ne nous dit-elle pas ailleurs qu'elle n'a « *jamais approché un être sans lui faire du bien* » ? Les amis de Gourmont, un Léautaud ou un Rouveyre, ont peut-être sur ce don bénéfique une vue plus nuancée. Il est vrai que nos amis ne se trompent guère moins sur nos amies qu'elles sur nous.

Point d'amour entre Gourmont et l'Amazone ; du côté de celle-ci du moins. Et même de la part de l'auteur de « Physique de l'amour », rien que de platonique : il fallait bien. Léautaud paraît en douter, mais il était candide. Et puisque miss Barney nous le dit, elle n'est tout de même pas sans le savoir.

Miss Flossie

Miss Barney, qui touche un peu à tout, touche donc à la littérature, non seulement par Gourmont, mais par cent amitiés et approches. Aussi beaucoup d'ombres plus ou moins illustres passent-elles dans son livre, mais elle ne trace que cinq ou six portraits dont les autres modèles ne sont certes pas à la hauteur de Gourmont et de Milosz.

Peut-être parce que ce sont des femmes. Femmes de lettres, bien sûr.

Celles-là mêmes que visait Léautaud en notant, environ le temps des « Lettres à l'Amazone » : « *Toutes les femmes écrivent aujourd'hui. Au point qu'on ne peut plus trouver de femmes de ménage* ».

La jeune fille américaine fait à Paris des débuts qui eussent enchanté Balzac : elle est l'heureuse rivale de tout le Jockey-Club à qui elle enlève Liane de Pougy en personne. Le fruit de cette amitié ardente est un roman qui peut passer pour le premier des souvenirs indiscrets : « Idylle saphique ». L'auteur n'en est pas, comme on pourrait croire, la jeune poétesse Natalie Barney, mais Liane, courtisane lettrée, tout à fait dans la tradition grecque. Elle peint son amie sans autre voile que celui de « Miss Flossie » et c'est sous le même nom que Colette, bien plus tard, la peindra à son tour, Colette qui est l'un des modèles de cette galerie moins indiscrète que n'eussent souhaité certains lecteurs.

Le petit roman mondain, ou demi-mondain, avec Liane de Pougy ne sert que de prélude à la grande aventure passionnée avec Renée : levez-vous, orages désirés ! Elle forme à elle seule près de la moitié du livre, nous transporte sous tous les ciels, même dans l'Amérique natale où Natalie emmène Renée Vivien. Elles y lient connaissance avec Eva, jeune helléniste fraîchement émoulue du collège, dont miss Barney nous dit, en passant, que Renée Vivien et elle « *convinrent de passer les soirées ensemble afin de continuer leurs études de grec* ».

L'embarquement pour Lesbos n'est point allégorique. Renée entraîne Natalie à Mytilène, où elle s'évanouit de douleur et d'horreur : un phonographe les y accueille en nasillant du fond de son pavillon : « *Viens, poupoule...* ». Autre déception : dans l'ancienne île de Sapho, seuls aujourd'hui les hommes sont beaux.

Pour un oui ou pour un non

L'auteur professe que « *l'indiscrétion est le privilège du tact* ». D'où vient que ces indiscrétions, où le tact tient tant de place, manquent un peu de vie et de chair, demeurent voilées, noyées, désincarnées comme les figures qu'elles évoquent ? Ne serait-ce point que la mémorialiste est impuissante à rien regarder vraiment qu'elle-même ? Dans le même « *flou artistique* », c'est toujours un peu le même visage, le même corps vaguement préraphaélites qu'on aperçoit, au fond d'un miroir de Lalique, parmi les iris opalescents. Songeant à Stendhal, elle eût pu intituler son petit livre : « Souvenirs de narcissisme ».

Ce ne sont qu'évanescences, maladies de langueur, orchidées, opales... Jusqu'à cette Opale anglaise, qui épousa lord Alfred Douglas, et qui fut l'un des charmants membres fondateurs de cette société de poétesses, renouvelée de Sapho, dont miss Barney était l'initiatrice. Cabs Renault, voiles liberty, liberté alors scandaleuse : c'est toute une époque et tout un monde — un monde où de jeunes personnes fiévreuses se jettent dans l'Orient-Express pour un « oui » ou pour un « non » (à deux dans le premier cas, provisoirement seules dans le second).

Certes, ces histoires datent — c'est ce qui fait leur prix. L'Amazone a une légende qu'elle se plaît à fixer. Me pardonnera-t-elle si elle m'apparaît, en somme, moins légendaire qu'historique ?

YVES FLORENNE.

(1) Ed. Flammarion, préface de P. Géraldy, 236 p., 8 NF.

Le Club Français du Livre vous offre

un livre gratuit

Bouddha

PAR ANDRÉ MIGOT

numéroté, hors commerce, somptueusement relié (qui vaudrait plus de 20 NF. en librairie) - Impression soignée en 2 couleurs, couverture pleine toile brique, fers originaux. 3 cartes. 4 reproductions. 1 tableau généalogique.

Dans un monde où, comme le rappelait Mao-Tsé-Toung, "un homme sur quatre est Chinois", nul ne peut se permettre d'ignorer aujourd'hui une doctrine profondément ancrée dans cette pensée asiatique que nous aurons peut-être à affronter demain. Le livre d'André Migot vous fera comprendre comment peuvent coexister en Asie la doctrine séculaire de Bouddha et le communisme.

C'est pour vous faire connaître la qualité remarquable de ses éditions que le Club Français vous offre cet ouvrage de collectionneur. Pour le recevoir gratuitement il suffit de commander à un prix "club" très réduit l'un des magnifiques volumes reliés, numérotés, hors commerce, décrits ci-contre. Si par extraordinaire le livre choisi vous déçoit, vous avez le droit de nous le renvoyer dans les 3 jours : votre argent vous sera remboursé et vous conserverez le livre gratuit. Et ce n'est pas tout ; si vous gardez les deux volumes, vous devenez d'office membre du Club Français sans payer ni droit d'inscription ni cotisation et vous profitez d'incroyables avantages : vous pouvez acquérir au prix des livres brochés ordinaires des ouvrages numérotés, hors commerce, somptueusement reliés ; vous êtes abonné gratuitement à "Liens", passionnante revue mensuelle littéraire et artistique contenant une critique des nouveaux livres édités et la reproduction des reliures originales ; vous recevez en cours d'année des livres cadeaux, etc,..

Pour recevoir gratuitement "Bouddha" par André Migot, il vous suffit de choisir l'un de ces magnifiques volumes

N° 632 - LE CORAN. Une "pièce rare" pour les bibliophiles. Trad. inéd. de Muhammad Hamidullah et Michel Léturmy. Préf. de Louis Massignon. Pleine peau rouge gravée or. Impr. en 2 coul. Gardes noires. 700 pages - NF 35,00

N° 644 - LEON TOLSTOI. La Guerre et la Paix. Trad. inéd., intég. et fidèle, par Boris de Schloezer, d'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littér. universelle. Pleine peau verte. 1512 pages - NF 31,00

N° 577. LES MILLE ET UNE NUITS contées aux enfants sages. Impres. soignée en 2 coul. Ed. ill. de collages inédits en noir et 16 illustr. coul. par Jacques Carelman. 296 pages - NF 16,80

N° 621 ALPHONSE DAUDET. Lettres de mon Moulin. Pleine toile blanche. Impr. soignée en deux couleurs. 296 pages - NF 13.00

N° 711 - HEMINGWAY. Pour qui sonne le glas. Roman. Fers originaux. Pleine toile. Impression soignée en deux couleurs sur offset sirène. 540 pages - NF 14,80

N° 608 - JEAN & BRIGITTE MASSIN. Wolfgang Amadeus MOZART. La somme de la vie et de l'œuvre du grand compositeur. Pleine toile bleue. 32 reproductions photograph. 1 carte. 1 tableau. 1.372 pages - NF 22,90

N° 489 - JACQUES HILLAIRET Connaissance du Vieux Paris. Impr. soignée en deux couleurs sur offset sirène. Relié pleine toile jaune chinée. 600 reprod. photograph. 1 plan de Paris. 650 pages - NF 23.50

N° 623. L'IMPRESSIONNISME au LOUVRE. Texte de Germain Bazin, Conservateur en Chef des peintures et des dessins au Louvre. Impr. soig. en 2 couleurs. Pleine toile bise. 80 reproductions en coul. 320 pages - NF 24,50

N° 624. GEORGES BATAILLE. Gilles de Rais. (Le véritable "Barbe-Bleue") Essai. Plumitif latin du procès d'église traduit du latin par P. Klossowski. Introd. de G. Bataille. Impr. soignée en 2 coul. Relié toile noire. 1 repr. (Sceau de Gilles de Rais) 1 carte. 372 pages - NF 15.00

N° 615 - MADAME de GENLIS, MADAME de TENCIN, DUCLOS, VIVANT-DENON. Quatre romans dans le goût français. Un grand classique. Impr. soig. en deux coul. Relié toile rouge. Gardes impr. 320 pages - NF 13,50

N° 571. EDOUARD PEISSON. Parti de Liverpool. Roman. Pleine toile grise. Impression deux couleurs. Gardes imprimées. 292 pages - NF 11,40

N° 640. CHARLES DICKENS. Les Temps Difficiles. Nouvelle traduction. Impr. soignée deux coul. Pleine peau verte. 6 illustrations de Fred Walker (1862). 512 pages - NF 19,80

N° 594 - MARCEL AYME. Lucienne et le Boucher. Théâtre. Pleine toile ivoire. 1 reproduction de Bernard Buffet (étiquette couv.) Gardes imprimées. 248 pages - NF 12,90

N° 630 - JULIEN GRACQ. Un beau ténébreux. Roman. Impres. soignée en 2 couleurs. Pleine toile violette. Gardes imprim. 264 pages - NF 14,30

N° 632. EDGAR ALLAN POE. Œuvres en prose. Avec des récits inédits. Impres. soignée en deux coul. Pleine peau verte. 824 pages - NF 24,50

Profitez de cette offre unique garantie 15 jours seulement. Postez aujourd'hui le Bon ci-contre.

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 8 RUE DE LA PAIX, PARIS-2e

Veuillez m'envoyer gratuitement "Bouddha" par André Migot en même temps que le volume N°______ de la liste ci-dessus dont je vous règle le montant inclus dans l'enveloppe — par mandat, chèque postal ou bancaire, virement complet avec ses 3 volets au C. C. P. PARIS 5608-39 (rayez les mentions inutiles). Les frais de port sont à la charge du Club. J'ai le droit de conserver "Bouddha" et de me faire rembourser mon argent en retournant le livre choisi dans les 3 jours.

Nom ______

Prénom ______

n° ______ Rue ______

Localité ______

Département ______

Si vous êtes déjà Membre du Club, indiquez ici votre N° d'Adhérent : ______

BON SERVICE X.803

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *« L'Homme des fusées secrètes » : une bonne réplique.*

PARMI tous les films qui sortent en averse cette semaine de rentrée (vous en aurez déjà une première impression en lisant la Sélection p. 19, et vous trouverez p. 26 et 27 les critiques des œuvres d'Antonioni et de Vadim, par Françoise Sagan et Pierre Billard), il y en a un qui ne ressortit pas précisément à la critique cinématographique.

« L'Homme des fusées secrètes », film américain distribué par la Columbia, est un film à la gloire du savant nazi Wernher von Braun, inventeur des V 2 qui s'abattirent sur Londres. Ce savant indécis quant à ses convictions patriotiques, se réfugia en Amérique en 1945. Il est maintenant un des maîtres de l'exploration spatiale aux U. S. A., et

(Archives.)

CURD JURGENS.
Le Jules Verne du Pentagone.

l'inventeur de l' « Explorer I » qui rattrapa un peu l'échec de la fusée Vanguard. On l'appelle « le Jules Verne du Pentagone ».

Le film projeté à Munich fut hué. Ici, il est sorti dans l'indifférence et n'attire pas grand monde. Que les Américains aient cru bon de glorifier un tel personnage, est une idée douteuse qui fut largement combattue, même en Amérique. Sur le plan du cinéma, ce n'est pas une meilleure idée. Les prodigieuses démarches d'un cerveau d'inventeur sont trop abstraites pour faire un héros de film, même s'il est interprété par Herr Curd Jurgens.

Il reste, de cette production inutile, une bonne réplique. Lorsque von Braun et son équipe débarquent en Amérique, ils sont assez mal reçus, et von Braun, pensif, se tourne vers son second en lui disant : *« Après tout, nous aurions peut-être mieux fait d'aller en Russie ».*

● *M. Chabrol saisi par la débauche.*

PARMI les surprises de la rentrée, des réalisateurs de cinéma qui se lancent au théâtre.

Claude Chabrol mettra en scène, de son ami et complice Paul Gegauff, dialoguiste de tous ses films, « Une partie de plaisir », qui sera jouée au Théâtre de Paris.

En attendant, dans un hôtel particulier du XVI^e arrondissement, immense et suranné (en vente pour 120 millions), M. Chabrol, saisi par la débauche, se régale avec une vaste orgie qui occupera vingt bonnes minutes de son prochain film « Les Godelureaux ».

(Télé-photo.)

BERNADETTE LAFONT ET CLAUDE CHABROL.
Un nouveau film-devinette.

Les nymphes et les satyres tombent dans les fontaines. Jean-Claude Brialy fait un numéro de « folle » à peine imaginable au « Carrousel » et, quand j'arrive dans le jardin de cette villa paisible, une femme en collant blanc, plus impudique que si elle était nue, se roule sur la toile blanche d'un tableau, avec son corps entièrement barbouillé de peinture.

« Vous tournez « La Dolce Vita » ?, dis-je à Chabrol qui surveille ces ébats. Il a plus que jamais l'air d'un oiseau de proie. Son bec palpite. Il s'esclaffe.

— *Non, on délire. C'est une parodie.*

— Vous n'avez pas peur que cette fête ressemble à celle des « Cousins » ?

— *Rien à voir. Ici, je vous dis, on délire.* »

Et c'est vrai. Brialy, en pyjama, sur une échelle, en train de discourir sur la fuite du temps, Bernadette Lafont enroulée dans une serviette éponge, la poitrine à moitié nue à la manière d'une amazone, et un cadavre les mains jointes sur un chapelet, qui, de temps en temps, laisse échapper un juron, tout cela c'est du délire.

« *Silence, on tourne !* ».

Chabrol est assis, coincé dans la cheminée. Quelqu'un tousse.

« *Qui c'est qui murmure ?* », hurle Chabrol.

On se tait, on tourne, on s'arrête. Chabrol rajuste son nœud papillon et aperçoit Juliette Mayniel, sa vedette des « Cousins », venue en visite :

« *Tiens, la vieille Mayniel !* ». Il l'embrasse.

« *Bonjour, mon chéri* », répond Juliette Mayniel. Bernadette Lafont, pendant ce temps, essaye un coup d'œil assassin sur un technicien ahuri.

Même dans les couloirs du Conservatoire, on ne « cabotine » pas davantage.

Chabrol quitte à regret son joyeux petit monde, pour venir s'expliquer.

« *Vous savez, j'ai été très surpris que « Les Bonnes Femmes » n'aient pas de succès. On m'a fait plein de reproches. On m'a dit : « Dans un « petit magasin, ce n'est pas normal qu'il y ait tant de vendeuses ». Or, moi, j'en connais des tas de magasins comme ça. On a dit que j'avais du mépris pour mes personnages. Si c'était vrai, je n'aurais pas choisi des filles que j'aime pour jouer ces rôles-là. Non, en réalité, on n'a rien compris. « Les Bonnes Femmes », c'est un film communiste. Gegauff lui-même n'a pas compris. Il décrivait une certaine médiocrité. Le petit commerce, c'est un régime économique indéfendable.*

— « Les Godelureaux », tiré d'un roman plein d'amitiés particulières, d'Eric Olivier, ce sera aussi un film communiste ?

— *Le bouquin, je ne l'ai pas lu. J'aimais bien le mot « godelureau » et j'avais regardé distraitement le « prière d'insérer ». Une histoire d'amour, à Saint-Germain-des-Prés, de jeunes désœuvrés. J'ai pensé que ça plairait aux producteurs. Cela n'a pas raté. Ils ont sauté dessus.*

— Et votre film, vous dites que c'est une comédie ?

— *Elle devrait faire rire. C'est l'histoire d'un type très riche qui vit cloîtré. Sans doute parce qu'il trouve le monde déplaisant. Quand il sort, il détruit tout. Il y a une vague histoire d'amour, mais cela finit mal. La fille épouse un Américain.*

« *Au fond, ce que je voudrais montrer, c'est une société mourante. Un univers très futile, au stade de la putréfaction. Le film se passe en marge de la réalité. A la fin, il y aura quand*

(Charpentier.)

LUCHINO VISCONTI.
Pas de médaille en chocolat.

même quelqu'un qui lit un journal où est annoncée l'explosion d'une bombe: dix-sept mille morts d'un coup, en Amérique du Sud. Une comédie teintée de sang, quoi !

— Que cherchez-vous de film en film ?

— *Si j'évolue vers quelque chose, c'est vers une espèce de rigueur. Mon prochain film, ce sera un policier tiré d'un livre d'Ellery Queen sur l'induction : « Le prodige de dix jours ». L'histoire d'un type qui viole systématiquement les dix commandements... ».*

Sous des aspects plaisantins et paradoxaux, Chabrol cache une réelle culture et un réel humour. Mais ses films sont des devinettes dont le public ne trouve pas toujours la solution.

● *A Venise, la fête s'est mal terminée.*

LE Festival de Venise s'est terminé comme il s'était déroulé : dans l'indécision et la maladresse. Contre toute attente, André Cayatte l'a emporté sur Luchino Visconti. L'académique « Passage du Rhin » a obtenu le Lion d'Or, tandis que « Rocco et ses frères » recevait de façon insensée le Lion d'Argent, prix réservé à « un essai cinématographique riche de promesses » !

Les partisans d'André Cayatte, décidément *persona grata* à Venise où il reçoit le Lion d'Or pour la seconde fois, ont déclaré : « Justice est faite ! ».

Mais Visconti, l'auteur de « Senso », a justement refusé sa médaille de chocolat. Shirley MacLaine et John Mills ont obtenu les récompenses prévues. (Que j'aurais personnellement décernées, pour l'interprétation masculine, à Charles Aznavour.)

Peu importe. Les festivals se suivent et se ressemblent. Si ce n'est cette fois-ci, ce sera la prochaine. Il y a de la place pour tout le monde, et c'est pourquoi ces compétitions répétées perdent un peu plus de leur intérêt chaque année.

On pourrait créer des Olympiades du Cinéma, non pas tous les quatre ans, mais simplement une année à Cannes, une année à Venise. D'après tous les producteurs interviewés à l'heure du bain devant l'Adriatique, ce serait bien suffisant.

Pour la presse aussi.

MICHELE MANCEAUX.

Cabarets Dancings

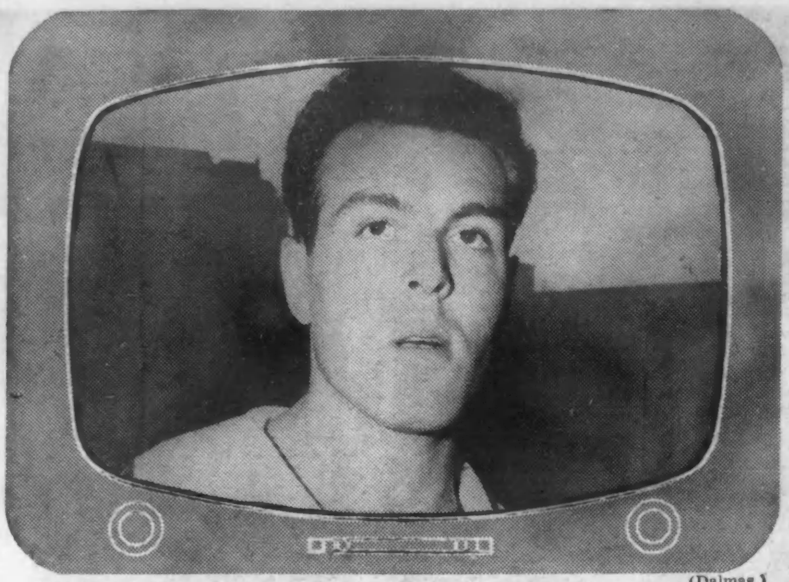
Le SEXY
12, rue Pierre-Charron
BAL. 25-18
SEXYRAMA

L'ÉCLUSE
Le cabaret où vont les lecteurs de L'Express
ouvre ses vannes le 20 sept. à 22 h. 30
(tous les soirs sauf lundi)
15, quai des Grands-Augustins (place Saint-Michel)

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

MOULIN ROUGE
Place Blanche - MON. 00-19
LA REVUE JAPONAISE
21 h. - Diner-dansant
23 h. - Spectacle
30 NF Minimum charge par personne
avec 1/2 bout. de Champagne



(Dalmas.)

MICHEL MACQUET.
« *J'en ai marre !* »

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Les Jeux olympiques : d'Azincourt à Trafalgar.*

VOILA bien ma chance ! Il me faut reprendre cette chronique au moment où le sport règne en maître : les compétitions internationales de Rome ont le pas sur tout le reste. Que je ne m'y intéresse guère et que je n'y entende rien, on le sait. A mon ennui habituel s'ajoute cette fois le désagrément d'être humilié chaque jour, et battu par procuration à la face du monde. Or si je ne suis pas sportif, je ne manque pas d'une petite vanité chauvine qui aime qu'on la chatouille. Je ne suis pas le seul.

L'autre jour à Lucerne, un grave journal suisse accusait les spectateurs français de Rome, à l'épreuve du basket-ball, « *de s'être conduits comme des voyous* ». J'imagine qu'ils avaient dû beaucoup crier. Ils étaient vexés, voilà le vrai, comme je le suis moi-même.

Il m'aurait plu d'avoir moi aussi, devant les victoires françaises « ce joli mouvement de menton » que Lavedan prêtait un jour à Barrès. Or ces Jeux olympiques constituent une rétrospective, à l'échelle du sport, de tous nos désastres, d'Azincourt à Trafalgar.

Rien ne nous en fut épargné, car les battus venaient nous raconter sur le petit écran pourquoi ils l'avaient été — comme si, au soir de Waterloo, Cambronne eût lancé devant deux millions de téléspectateurs son mot éternel.

L'un d'eux, m'a paru touchant et convaincant, il faut le dire : c'est Macquet, le lanceur de javelot : « *J'en ai marre !* » nous confia-t-il. Et il nous fit comprendre pourquoi ; il nous donna de bonnes raisons pour ne pas trop baisser la tête : « *Je veux vivre, m'occuper de ma femme et de ma petite fille...* » Ce qui revenait à dire : « *Nous sommes battus parce que nous sommes humains.* »

Les peuples totalitaires sélectionnent les champions. Ils créent des races de sauteurs et de coureurs. La technique vaut pour les champions comme pour les fusées. La couleur de la peau compte aussi. Quel entraînement rationnel l'emporterait sur celui du désert et de la brousse ? Le vainqueur éthiopien du marathon, après avoir couvert plus de quarante kilomètres, bondissait encore comme un beau cabri noir.

Pour beaucoup de Français, aimer le sport c'est aimer à regarder ceux qui le pratiquent. Mais le sport est une ascèse : ce que Dieu demande à ses saints, le sport l'exige de ses fidèles. Saint Paul invitait déjà les chrétiens à s'imposer les mêmes disciplines que les coureurs du stade, s'ils voulaient obtenir une couronne incorruptible.

Que faire pour être moins piteux, la prochaine fois ? D'abord tarir à la source le fleuve de calvados et de pastis dans lequel notre race, de génération en génération se trempe et se retrempe et où elle se reproduit. Et puis s'équiper, construire des piscines...

Mais en vérité, tant que nos athlètes pratiqueront un autre métier, se marieront, vivront en hommes libres, ils seront toujours battus par les produits sélectionnés des pays totalitaires, par les Noirs aux longues cuisses, par les Maures qui ont appris de Mahomet à haïr l'alcool, et du chameau à être sobres, et qui ont des millénaires de vie nomade derrière eux.

Il reste que les Français sont humiliés et offensés et que la TV a fait comparaître devant eux Maurice Herzog, notre ministre des Sports. Un de ces messieurs de la rue Cognacq-Jay l'a fort malmené. Il ne mérite d'autre reproche pourtant que d'avoir fait le prophète. Nous lui en voulons de toutes ces peaux d'ours qu'il a vendues.

● *La vie des animaux : une émission redoutable*

QU'Y a-t-il eu encore ? Une vie des animaux de Frédéric Rossif, commentée avec discrétion par Claude Darget. Emission redoutable pour le chrétien que je suis, car elle illustre cette loi universelle de « l'entredévorement » des espèces qui m'a dans ma jeunesse incliné au manichéisme, me donnait l'idée d'une création où le Mauvais aurait mis la main, — difficulté que j'ai surmontée, certes, mais ce n'est pas le lieu d'en parler ici.

● *Deviner le nom d'une robe de Dior, eh bien ! non.*

QUOI encore ? Comme presque toujours, Raymond Souplex fut excellent dans « Les cinq dernières minutes » : deux crimes, et c'est la victime qui assassine son assassin ; chacun est à la fois l'assassin et l'assassiné. Or nous y croyons et nous faisons mieux que d'y croire : tout est à la fois si invraisemblable et si vrai que le cas, nous n'en doutons pas, n'a pas pu ne pas se produire. Comment un homme aurait-il imaginé cette histoire si la réalité ne lui en avait fourni la donnée ?

L'erreur de Pierre Bellemare, dans « Voulez-vous jouer avec moi ? », est à mon sens de ne pas voir assez clairement que l'intérêt du jeu tient à la matière proposée aux joueurs. Leur faire deviner le nom d'une robe de Dior, eh bien ! non, c'est plus que nous n'en pouvons supporter, et nous appuyons sur le bouton, songeant à ce peu de temps qu'il nous reste à vivre et que nous aurons perdu à des niaiseries.

● *Lumumba : l'église de son enfance.*

JE comptais sur ce dernier dimanche pour apporter de l'eau à mon moulin, — persuadé que le marathon finissait les Jeux olympiques et que nous en avions pour quatre ans à ne plus en entendre parler. Mais le programme de ce soir nous ramène à Rome. Il me reste de revenir en arrière, d'évoquer la merveille vue quand j'étais encore en vacances.

Sans doute est-il trop tard pour parler encore de ces « Cinq colonnes à la une ». Un Lumumba fort raisonnable et disert nous expliqua tout son comportement par l'écart qu'il avait observé dès l'enfance entre ce qu'on lui prêchait à l'église et les affronts qu'il subissait ailleurs.

Notre ami Etienne Lalou, as de la TV, provoquait les confidences du couple Kennedy, grâce peut-être à ce charmant sourire qui ne le quitte jamais, soit qu'il visite une prison, qu'il console l'un de nos espoirs olympiques de sa déconfiture, ou qu'il assiste à l'ablation d'un rein.

FRANÇOIS MAURIAC.

(Agip.)

RAYMOND SOUPLEX.
A la fois l'assassin et l'assassiné.

● *Le général de Gaulle : l'impératif de l'image.*

LE cauchemar olympique réduit à presque rien le reste du programme. La semaine s'était ouverte en beauté avec la conférence de presse du général, qui relève de cette chronique, non pour le fond, bien sûr. Mais que le style du général ait été influencé par le petit écran, qui le niera ? Il pensait à vous, ô téléspectateurs, n'en doutez pas, plus qu'aux journalistes qui l'écoutaient et dont nous sentions bien qu'il ne se faisait pas une très grande idée. Mais vous, vous êtes les Français sur lesquels il s'appuie et auxquels il désire plaire.

Je serais tenté de le trouver, quant à moi, devenu presque trop maître de ses moyens, de ses effets. Le général de Gaulle n'échappe pas à cet impératif de l'image que nous subissons tous dans la mesure où nous sommes des hommes publics. Nous pensons à capter les regards avant de songer à convaincre les esprits.

CINÉMA

L'opinion de Françoise Sagan

● *« L'Avventura » : tant pis pour ceux qui aiment les bandes dessinées.*

IL paraît qu'un public grossier a quitté la salle de projection à Cannes, pendant qu'on jouait « L'Avventura ». Il paraît qu'on ne peut voir les films d'Antonioni que dans de petites salles spécialisées et c'est effectivement ainsi que j'ai vu « Il Grido » et « Le Amiche ». Il paraît que son échec commercial est égal à son succès d'estime chez les amoureux du cinéma. Il paraît que « L'Avventura » (1) va être durement discutée. Tout cela est bien pesant pour dire d'un film très beau, fait par quelqu'un qu'on admire, qu'il est par moments rudement ennuyeux. Il y a dans « L'Avventura » dix fois trois minutes de trop. C'est la seule réserve que je saurais faire à son sujet. Enlevées ces trente minutes, « L'Avventura » est exactement l'idée que je me fais d'un chef-d'œuvre.

Une femme disparaît. Suicide ? Fugue ? On ne sait pas. Son amant et sa meilleure amie partent à sa recherche, se fuient, s'aiment. Ils ne la retrouvent pas à la fin mais nous, spectateurs, découvrons la raison de son suicide ou de sa fuite. Voilà le sujet, ou ce que j'en ai compris. Plus généralement, il semble mettre une fois de plus en évidence une certaine mollesse italienne, l'absence de caractère chez des hommes à femmes, une condition féminine exigeante et déçue, thème déjà sensible dans « Le Amiche » ou plus récemment dans « La Dolce Vita » (il est intéressant, d'ailleurs, que cet éternel procès du caractère mâle italien soit toujours repris par des représentants du sexe mâle italien).

Comme une peinture

Le journaliste égaré de « La Dolce Vita », l'architecte puéril de « L'Avventura » ont également de l'assurance, du charme, plaisent aux femmes, les comblent physiquement et leur laissent un grand vide moral. Par moments ils en sont agacés, par moments ils en pleurent. De toute façon, à la fin, elles les consolent. (A ce propos, il suffirait de voir la dernière image de « L'Avventura » pour justifier tout le film : une petite place à l'aube, un homme sur un banc, dans un smoking fripé, qui pleure sur ses gâchis, et une femme qui le regarde, désespérée mais déjà prête à pardonner.)

Je prends d'ailleurs cette image au hasard, entre mille autres. Le blanc et le noir, les paysages meurtris, les visages détournés, tout ce qui est dit sans paroles, tout ce qui se passe en dessous, tout ce qu'enfin le seul Antonioni sait faire est dans ce film. Je parle de trente minutes de trop. Mais qu'en sais-je ? Ce film est fait comme une peinture, il est détaché, il est tranquille comme une chose faite. Il est lent peut-être parce que la vérité est lente à découvrir. Et s'il m'irrite de voir une voiture monter une côte pendant trente secondes sur l'écran, peut-être est-ce parce qu'Antonioni a gardé le sens de la durée et que le mien, le nôtre, est perverti ? Je ne crois pas aux vieux axiomes : « Le spectateur a toujours raison », « Si vous vous ennuyez, c'est que c'est ennuyeux », etc.

Je crois qu'on est tellement habitué à ce qu'on vous mâche le travail...

(1) Studio Publicis, Vendôme.

LE FILM QUE TOUT PARIS ATTENDAIT
L'AVVENTURA
d'ANTONIONI
STUDIO PUBLICIS VENDOME

(Archives.)

MONICA VITTI ET LEA MASSARI DANS « L'AVVENTURA ».
Rien n'est plus vrai que cette histoire bizarre.

cinéma, tellement habitué à voir un gros plan quand quelqu'un dit : « Je vous aime » et un mouchoir de batiste quand quelqu'un pleure, on est tellement habitué à être « fixé » qu'on est devenu incapable du moindre effort intellectuel dès qu'on est assis dans le noir, un esquimau à la main. La découverte de la vérité par l'héroïne de « L'Avventura » ne se fait pas d'un coup. Elle se fait comme dans la vie par mille petits regards, mille réflexions, mille concessions qu'on voit passer sur son visage lisse, comme autant d'ombres.

Pourquoi me suis-je ennuyée au début lorsque les amis recherchent la jeune fille une demi-heure sur l'îlot ? Parce qu'Antonioni a dédaigné de me montrer successivement une montre indiquant six heures, puis une montre indiquant sept heures et demie, parce que probablement les truquages ne l'intéressent pas, mais la densité, la poésie d'une scène et qu'il peut y revenir indéfiniment. Alors que nous, nous voulons savoir « ce qui va se passer ». Il faut bien le dire, malgré les sempiternels parallèles entre le cinéma et la littérature, personne « n'ose » établir une vraie comparaison, imaginer par exemple qu'un metteur en scène puisse changer le monde, ou même qu'Antonioni comme Proust soit plus fasciné par le temps sensible que le temps tout court. Ni qu'il en ait le droit.

Car on dira, avec le bon sens indigné du client : « C'est peut-être très beau, mais je me suis ennuyé et de toute façon le cinéma ça n'est pas ça ». Or le cinéma, c'est quoi ? C'est pour quelqu'un une manière de s'exprimer, manière qui peut coûter trois cents millions à d'autres personnages (un écrivain méconnu n'en coûte qu'un ou deux à son éditeur, ce qui fait que les éditeurs parlent plus facilement de l'ART que les producteurs). Et qu'un homme comme Antonioni, que son art préoccupe visiblement plus qu'autre chose, risque de rencontrer des difficultés. Seulement le cinéma, c'est aussi ça : un homme.

En y réfléchissant, je retire toute réticence. « L'Avventura » est un chef-d'œuvre. Je ne me sens pas le droit de lui reprocher ces trois fois dix minutes d'ennui dont je parlais au début de cet article. Rien n'est finalement inutile dans ses digressions, et rien n'est plus vrai que cette histoire bizarre. J'irai revoir « L'Avventura » pour y retrouver cette vision désolée et tendre de la vie qui est celle d'Antonioni, et qu'il a su me communiquer. On ne nous fait pas tellement souvent de cadeaux au cinéma. Tant pis pour ceux qui préfèrent les bandes dessinées.

FRANÇOISE SAGAN.

La critique de Pierre Billard

● *« Et mourir de plaisir » : Vadim-Valmont, las de la cour, s'est offert une fête.*

« CARMILLA », une nouvelle de l'écrivain anglais Sheridan Le Fanu, a eu l'étrange honneur d'inspirer, à trente ans de distance, deux films importants : hier, « Vampyr », de Carl Dreyer, aujourd'hui « Et mourir de plaisir » (1), de Roger Vadim.

Honneur étrange, car le texte est fade et dépourvu de ligne dramatique. Il faut féliciter Vadim d'avoir, sur ce sujet-prétexte, construit un scénario original d'une grande adresse, dont on peut résumer ainsi le thème central ; Carmilla von Karstein s'identifie peu à peu à Millarca, son ancêtre, une femme-vampire morte il y a deux cents ans. L'action se déroule de nos jours, et tous les événements nous sont montrés à la fois sous leur aspect fantastique et logique.

Tel le magicien, dont le tour le plus difficile est celui où il prétend dévoiler ses trucs, Vadim parvient à démystifier son intrigue sans qu'elle perde rien de son pouvoir d'envoûtement. Ce difficile équilibre, savamment conservé, est l'un des atouts du film, qui vaut également par sa magnificence visuelle. Aidé de Claude Renoir, Vadim a composé ses images avec une grande invention plastique, et il a fait jouer ses couleurs avec un goût rare.

Face au Commandeur

Succès donc pour Vadim, mais succès limité, comme le sont les ambitions de l'œuvre, et qui occupe une place bien à part dans sa carrière. Depuis « Et Dieu créa la femme... », en passant par « Sait-on jamais... » et « Les Liaisons dangereuses », Vadim (y compris sa mythologie) est le Valmont de notre cinéma. Il en a l'élégante désinvolture, le cynisme désenchanté, l'intelligence, la lucidité, la séduction, la prétention et ce goût de la morale, définie comme l'étude des règles de la conduite des hommes. Mais Vadim-Valmont est las de la cour, dérouté par les voies multiples que lui ouvrent ses succès, impatient devant les obstacles que suscitent ses échecs.

Valmont a fui les studios parisiens pour la campagne romaine, et il s'est offert une fête (au sens où Vailland emploie l'expression), une fête de couleurs et de lumières, un grand bal →

(Archives.)

ELSA MARTINELLI ET ANNETTE VADIM DANS « ET MOURIR DE PLAISIR ».
L'écho d'un monde brisé.

(1) Colisée, Marivaux.

COURONNÉ PAR LA CENSURE : « LE PETIT SOLDAT »

Un jeune Français, déserteur, fait partie, en Suisse, d'un réseau contre-terroriste qui exécute les membres du F.L.N. et leurs alliés. Mais, un jour, il refuse de tuer un pourvoyeur d'armes. Le voici pourchassé par ses amis et par ses adversaires. C'est le F.L.N. qui le capture. Il est torturé. Il parvient à s'échapper et est recueilli et caché par une jeune étrangère qui travaille pour le F.L.N. La jeune fille, à son tour, est capturée par les contre-terroristes. Elle est torturée. Pour la sauver, le jeune homme accepte enfin de tuer l'homme qui lui avait été désigné. Il réussit. Trop tard. La jeune fille est morte entre les mains de ses tortionnaires.

C'est cette histoire qui plonge dans la réalité de la guerre d'Algérie et dans ses horreurs que Jean-Luc Godard (l'auteur de « A bout de souffle ») raconte dans son second film, « Le Petit Soldat ». Ce film, les Français ne le verront pas. Présenté à la commission de censure, il avait obtenu 6 voix pour, 13 voix contre et une abstention. Le ministre de l'Information vient de décider de l'interdire, justifiant sa décision par des attendus révélateurs. Par exemple :

« Les scènes de tortures appellent habituellement de la part de la commission les plus expresses réserves. La très longue représentation de scènes de ce genre dans « Le Petit Soldat » est de nature à entraîner une mesure restrictive, en dehors de toutes autres considérations. Que ces tortures soient appliquées par des agents du F.L.N. ne saurait modifier le jugement qui doit être porté contre ces pratiques et leur représentation à l'écran. »

Et encore :

« Les paroles prêtées à une protagoniste du film et par lesquelles l'action de la France en Algérie est présentée comme dépourvue de tout idéal, alors que la cause de la rébellion est défendue et exaltée, constituent à elles seules dans les circonstances actuelles un motif d'interdiction. »

Les rares personnes qui ont pu voir le film de Jean-Luc Godard en projection privée sont très divisées dans leur appréciation. Toutes conviennent que c'est une œuvre forte. La décision gouvernementale le confirme.

En fait, ce fruit sauvage de la guerre d'Algérie aurait contraint beaucoup de spectateurs à affronter les problèmes évoqués durement par Jean-Luc Godard, ces problèmes que toute la jeunesse française vit aujourd'hui, parfois jusqu'à la mort et qui lui sont imposés par ceux-là mêmes, précisément, qui viennent d'interdire « Le Petit Soldat ». C'est un bel hommage officiel rendu à un film qui, de toute façon, trouvera sa place dans les cinémathèques auprès de tant d'autres films maudits.

(Archives.)

MICHEL SUBOR DANS « LE PETIT SOLDAT ».
L'Algérie en Suisse.

Une négligence impardonnable

Le comportement intellectuel et le comportement vestimentairu du Français suivent, souvent, une évolution parallèle.

A 16 ans, en blue-jeans et en sandales, il lit Stendhal. Un peu plus tard, en blazer, col roulé et souliers (parfois) agressivement pointus... et espagnols, il découvre Nietsch et Kant. Sorti de l'adolescence, il relit Stendhal, mais dans un tout autre esprit. L'élégance, le raffinement, lui deviennent des notions familières : ses costumes sont bien coupés, dans de beaux tissus, ses chemises impeccables, ses cravates raffinées. Mais, curieusement, cette élégance, ce raffinement, semblent, la plupart du temps, s'arrêter au bas du pantalon. Et les chaussures, qui constituent pourtant, une des seules fantaisies discrètes qu'un homme puisse se permettre dans sa tenue, deviennent d'une attristante banalité.

Si on leur en fait la remarque, invariablement, les hommes répondent : « Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer au choix d'une paire de chaussures. Et puis, il s'agit d'une préoccupation essentiellement féminine. Nos chaussures, il suffit qu'elles soient solides et confortables. »

Pourtant, la solidité et le confort, ce n'est pas tout à fait assez. Et le manque de temps n'est pas une excuse valable.

Il est possible de trouver un bon chausseur, chez qui l'on puisse choisir, sans perdre de temps, mais aussi sans précipitation et sans agacement inutile, « la » paire de chaussures dont on a besoin, ou envie. C'est le cas de Carvil, 67, rue Pierre-Charron, à l'angle des Champs-Elysées. Dans cette boutique confortable, dont les horaires sont étudiés pour la plus grande commodité des clients, l'homme de goût peut être certain d'acheter les souliers... qui ne feront pas honte à sa cravate.

Quant à celui qui n'est pas absolument certain de faire un bon choix, il DOIT faire confiance à ce spécialiste. De toutes façons, le problème de la qualité ne se pose pas : tous les modèles (de fabrication la plupart du temps artisanale), sont exécutés dans des peaux d'une telle perfection qu'elles constituent, à elles seules, un plaisir esthétique : celui de la belle matière. De plus, différentes largeurs permettent, à chaque homme, de trouver, dans tous les styles, la paire de chaussures dans laquelle il aimera vivre. Il suffit donc de savoir à quel usage on destine ces chaussures : week-end, ville ou sortie « habillée », et de se laisser guider par le chausseur. Pour la flanelle et le tweed, par exemple, ces mocassins italiens de cuir brun à piqûres sellier. Pour celui qui passe la journée entière au bureau, ces chaussures noires, d'une sobriété toute britannique. Ou encore, si son goût du classique se tempère d'un peu de fantaisie, ce modèle d'inspiration anglaise, légèrement... latinisée.

De toutes façons, qu'elles soient fantaisie ou classiques, les chaussures qu'un homme choisira chez Carvil seront, à coup sûr, celles qui répondront le mieux à leur destination. Et si l'on songe qu'il faut moins d'un quart d'heure pour effectuer cet achat, on ne peut trouver la moindre excuse à celui qui, sous de mauvais prétextes, refuse à ses souliers l'attention qu'il porte au reste de son habillement.

CARVIL a su s'adapter exactement aux besoins de sa clientèle, en mettant à sa disposition :

● UN SERVICE DE LIVRAISON : si vous n'aimez pas les paquets, inutile de vous encombrer. Votre achat sera livré chez vous.

● UN SERVICE DE REPARATION : lorsque vos chaussures auront besoin d'être réparées, un simple coup de téléphone à ELY. 05-30 et vous serez déchargé de ce souci. On viendra les chercher et on vous les rapportera.

● UN FICHIER sur lequel figure les caractéristiques de chaque client. Vous pourrez commander vos chaussures par lettre ou par téléphone et, éventuellement, les faire acheter par votre femme.

● DES HORAIRES COMMODES : la boutique est ouverte le lundi, le samedi et tous les autres jours de la semaine de 9 h. 30 à 19 heures sans aucune interruption à l'heure du déjeuner.

Communiqué.

masqué de la mort et des ténèbres, hanté de fantômes qui ne font pas rire, et qu'il aborde avec le regard clair de Juan face au Commandeur. Comme autrefois avec l'amour, Valmont joue avec l'horreur, et comme autrefois ses stratégies patientes et efficaces domptent le monstre. Avec un art savant, il caresse ses vampires et, soudain, arrache leur masque, pour vous dévoiler le rêve et la folie.

Sa petite musique de nuit et de sang nous restitue encore, mais très affaibli, l'écho de ce monde brisé, le nôtre, dont Vadim ne s'accommode pas. Le moraliste cède le pas à l'esthète qui offre à notre mélancolique plaisir un de ces beaux objets baroques comme en sécrètent les empires croulants.

Nietzsche se prétendait *« la plus haute autorité en Europe en matière de décadence »*. En attendant que ses révoltes mûrissent, Vadim songe-t-il à lui succéder ?

PIERRE BILLARD.

La critique de René Guyonnet

● *« Le Poème de la mer » : une œuvre posthume de Dovjenko dans laquelle l'U.R.S.S. se penche sur son passé.*

Il faut voir « Le Poème de la mer », d'Alexandre Dovjenko, avec respect. Cet Ukrainien est un des grands noms du cinéma soviétique. « La Terre » (1930) fut un des chefs-d'œuvre du muet et a été classé au référendum de Bruxelles parmi les dix meilleurs films de tous les temps.

« Le Poème de la mer » (1) a une histoire émouvante. Dovjenko travailla trois ans au scénario, choisissant les extérieurs avec son opérateur, sélectionnant les acteurs, dessinant le film plan par plan. Puis, en 1956, il mourut. C'est sa femme, Julia Solntseva, sa collaboratrice de toujours, qui entreprit la réalisation.

Le film lui-même, enfin, est d'une grande ambition. « Le Poème de la mer » ne se contente pas de développer une intrigue : dans ce village d'Ukraine, c'est l'U.R.S.S. tout entière qui se penche sur son passé. Le village va disparaître, englouti par la mer artificielle d'un barrage. A cette occasion, rassemblant trois générations, le président du kolkhoze local a convoqué tous les enfants prodigues qui ont quitté la terre pour devenir généraux, ingénieurs ou vendeurs de réfrigérateurs. Certains moments du passé — la guerre civile, les arrestations, la deuxième guerre mondiale — resurgissent dans leur mémoire, directement évoqués sur l'écran sous nos yeux, au besoin par le dessin animé ou dans un style délibérément irréaliste ou fantastique. *« Vivre une époque historique n'est pas facile »*, dit un des personnages, se rappelant les épreuves traversées.

A l'ancienne manière

« Le Poème de la mer » est une très belle œuvre. Le ton épique s'accommode d'épisodes familiers, comme lorsque le général spécialiste des questions atomiques s'avance, la cognée à la main, pour abattre le poirier de son enfance. Il y a aussi ce mot : *« Notre pays est grand parce que nos grands hommes sont de petites gens »*. Et à travers tout le film, une conviction, un souffle qui forcent l'estime. « Le Poème de la mer » est donc un film à voir.

Mais il faut y arriver prévenu. Car si l'on ne voit que ce qu'on a sous les yeux, on risque fort de s'ennuyer et — disons-le — de trouver ça très laid. C'est un film de l'ancienne manière soviétique. On comprend, comme le racontait à « L'Express » Serge Youkévitch (2), qu'il ait provoqué en U.R.S.S. des discussions passionnées. La couleur tend délibérément à la monochromie, dans le sépia, le mordoré, le gris-ocre : cela rejoint parfois le pire académisme. Les acteurs, où nous reconnaissons des têtes d'il y a sept ans, sont massifs, moustachus ou mamelus, grandiloquents. Quant aux rapports entre les personnages, ils sont aussi ceux d'il y a sept ans : on s'aime à travers le kolkhoze, le barrage ou l'édification du communisme.

(1) Cinéma d'Essai Caumartin.

(2) Voir « L'Express » n° 459 du 31-3-60.

...cette semaine

Le problème est du reste posé : si loin qu'ait été Dovjenko dans la préparation, son film pouvait-il être réalisé par un autre, cet autre fût-il sa collaboratrice la plus intime ? Dovjenko n'est pas trahi, mais « Le Poème de la mer » n'est pas un film achevé. Il faut se réjouir que ce film existe, et sans doute l'aimer, mais pas d'une admiration sans réserve.

RENE GUYONNET.

TECHNIQUE

La T.V. aux J.O.

● ***Un savant suisse, le docteur Fischer, aurait dû, lui aussi, recevoir une médaille d'or.***

Le couronnement de la Reine d'Angleterre, la Coupe du monde de football, entre autres manifestations d'intérêt mondial, retransmises en direct par la Télévision, avaient donné un net coup de fouet à la vente des récepteurs. On pouvait penser qu'il en serait de même avec les Jeux olympiques. Or, les premières indications recueillies montrent que la vente des appareils n'a que faiblement profité de ce programme exceptionnel. En fait, quel que soit l'attrait incontestable exercé par les Jeux sur le public, la conjoncture économique a été déterminante : la vague des hausses récentes ou prochaines, les incertitudes de la rentrée, coïncidant avec la période de fin de vacances, traditionnellement difficile, ont fortement freiné le mouvement d'achat. Les dépositaires qui prirent l'initiative d'organiser un système de location d'appareils durant les Jeux olympiques ont été les principaux bénéficiaires de cette situation.

Un écran de neuf mètres

Toutefois, devant le sang-froid de la clientèle française qui, même en des circonstances aussi exceptionnelles que les Jeux olympiques, ne peut se laisser entraîner à l'achat d'un téléviseur, la location d'appareils cesse peu à peu d'être un simple moyen de publicité pour devenir une ressource autonome permettant un amortissement partiel du stock.

Autres bénéficiaires des Jeux olympiques : les cafetiers qui disposent d'un récepteur dans leur établissement et qui ont fait salle comble à chaque épreuve importante. (Il existe en France 16 000 récepteurs installés dans les lieux publics — hôpitaux, bibliothèques, salles d'attente, débits de boissons. Les propriétaires de ces postes paient une taxe quadruplée, soit 300 NF. En outre, les débits de boissons paient à la Société des Auteurs une redevance fixée d'après le nombre de tables et le standing de l'établissement.)

Enfin, les Jeux olympiques ont été l'occasion d'une intéressante expérience : la projection sur grand écran, au cinéma Bosquet-Gaumont, de l'image télévisée, grâce à un nouveau procédé appelé l'Eidophore, inventé par un savant suisse, le docteur Fischer, et mis au point, sur le plan industriel, par la société Philips. Alors que tous les procédés de télévision sur grand écran utilisés jusqu'alors consistaient à agrandir l'image, d'où une nécessaire perte de luminosité, l'Eidophore permet d'utiliser une source lumineuse intense extérieure à l'appareil de télévision proprement dit et d'obtenir une image qui, sur un écran de 9 mètres de base, a la même luminosité, le même contraste, que sur un petit écran.

Des satellites-relais

Il est amusant de noter que, placé dans ces conditions très proches de celles du spectacle cinématographique, le public du Bosquet-Gaumont réagissait avec la même passion et le même tumulte que le public des stades. La simultanéité de l'événement et de l'image décuple la puissance de celle-ci. Nul doute que, en novembre, lorsque sera projeté en France le film officiel des Jeux olympiques, on ne retrouvera dans les cinémas qu'une très faible minorité de ces centaines de milliers de Français qui, devant leurs postes, hurlaient leur encouragements à Michel Bernard ou Michel Jazy.

En 1964, les Jeux de Tokyo auront là un difficile problème à résoudre. Si le relais direct est devenu techniquement possible (par utilisation des satellites, par exemple), nous recevrons les images des épreuves d'athlétisme, compte tenu du décalage d'heures, entre 5 heures et 8 h. 30 du matin. Si un délai est imposé, les heures d'émission seront plus propices, mais nous connaîtrons à l'avance les résultats par radio. Il est donc à prévoir que les Jeux de Tokyo ne bénéficieront pas, en Europe occidentale tout au moins, de l'extraordinaire popularité que la télévision a permis à ceux de Rome d'acquérir.

Pour en revenir à l'expérience Philips, il convient de remarquer que, très intéressante et concluante sur le plan scientifique, cette expérience n'aura cependant aucune suite pratique immédiate. D'abord parce que l'Eidophore coûte près de trente millions, ensuite, et surtout, parce que jusqu'à nouvel ordre, les retransmissions de télévision sur grand écran, dans les salles de cinéma, sont interdites par la R.T.F. (sauf dérogation exceptionnelle, comme dans le cas de cette expérience).

Il y a peu de chances que l'espoir nourri par certains exploitants de →

(Charpentier.)

LA FOULE REGARDANT LES JEUX OLYMPIQUES A LA T.V.
De quoi inquiéter les fabricants de pellicule.

UNE MUSIQUE NOMMÉE FIDÉLITÉ

Si le rôle de la musique est connu, si son influence sur les mœurs a été démontrée, si sa puissance d'attraction est un phénomène sociologique, il est un autre aspect de ces sons mélodieusement ordonnés qui faisait dire à Verlaine : « De la musique avant toute chose », c'est l'aspect phonétique qui exige de la reproduction des œuvres une fidélité tant des intentions du compositeur que de la virtuosité des exécutants.

Si l'énorme diffusion des disques et l'importance prise par les pick-up sont, hélas ! soumises à des impératifs mercantiles, une véritable politique commerciale doit s'attacher à favoriser les besoins musicaux du grand public. C'est ce qu'ont compris les animateurs du DISQUE DU MONDE ENTIER dont la maison est un rendez-vous connu des discophiles.

Situé en plein centre de Paris (1), dans une rue animée, à la fois populaire et élégante, c'est un bungalow de verre, en retrait des boutiques et des bruits de la circulation qui attend les amateurs de musique, reçus en amis plutôt qu'en clients. Un classement rationnel des microsillons par genre, par auteurs et par exécutants, permet un choix sans contrainte ; mais à ce libre service est adjoint un personnel compétent qui guide et conseille le visiteur. Des postes d'écoute et des cabines insonorisées permettent l'audition des disques de variétés ou classiques de toutes marques, choisis au gré du désir de chacun dans un stock considérable et éclectique, et dont le seul critère de sélection est la qualité.

LE DISQUE DU MONDE ENTIER s'est également préoccupé de la diffusion des appareils permettant une meilleure écoute. Et le mélomane, par curiosité ou intérêt, pour acquérir un électrophone ou remplacer son appareil, ne manque jamais d'aller essayer le choix considérable d'électrophones et de magnétophones dans une grande variété de marques.

Au 4e étage, sorti de l'ascenseur, le visiteur est dans le royaume du son. Les locaux spacieux et aérés, clairs et lumineux, mettent en valeur les appareils qui sont présentés en évoquant le cadre idéal pour une ambiance sonore parfaite. Ainsi j'ai écouté quelques disques, et si le terme de haute fidélité est galvaudé, ici l'absence d'infidélités perceptibles lui rend son sens réel, par l'impression de vérité et le sentiment de perfection. En stéréophonie par exemple, l'écoute des quatuors op. 77 de F.-J. Haydn sur disque Valois traduit une sensation d'équilibre dans l'espace, en profondeur et en largeur. D'autres expériences m'ont démontré ce caractère de véracité : enregistrement d'un train ou de la relève de la garde.

MM. Buisson et Winnykamen, qui sont les sympathiques animateurs de ce centre unique en France, m'ont fait pénétrer dans les coulisses de leur maison. Leur réussite n'est pas un secret : ils ont voulu mettre la musique à la portée de tous, la faire pénétrer dans tous les milieux et leur audience auprès du public est le gage de leur succès. Des simples particuliers aux organisations musicales en passant par les comités d'entreprises, les amateurs de musique s'adressent au DISQUE DU MONDE ENTIER. Le souci de Maurice Buisson pour « la belle ouvrage » s'accroche aux moindres détails : à son personnel hautement qualifié il offre des conditions de travail parfaites et il pratique sans tricherie la REMISE DE 20 % net sur les prix imposés.

Ici il convient de rappeler que Maurice Buisson est le dynamique promoteur des 20 % en France, car il fut LE PREMIER A LANCER CETTE REMISE EN NOVEMBRE 1955. S'il a été imité, il est le seul dont les marges bénéficiaires réduites permettent, grâce à son chiffre d'affaires important, d'assurer, tout en conservant ses exigences sur la qualité des disques et du matériel, la remise véritable de 20 % sur les prix des grandes marques.

Après que M. Buisson m'eut fait les honneurs de sa maison, il me laisse entre les mains de son collaborateur, Simon Winnykamen, membre du « Groupement des Acousticiens de langue française », qui réunit les plus grands spécialistes mondiaux. Nous nous sommes entretenus dans son bureau où trône, à côté d'un disque d'or, un buste de Chopin sur une cheminée de marbre ; aux murs, un portrait de Beethoven et des graphiques (spectre des fréquences, gamme des fréquences des instruments de musique) et, dans un coin, une guitare et quelques livres sur la moquette verte. Les doubles rideaux au ton de feuille morte complètent l'aspect poétique du bureau de ce technicien qui me montre avec fierté la CHAINE STEREOPHONIQUE DE HAUTE FIDELITE qu'il a réalisée. Et, avant toute explication, il me fait entendre plusieurs microsillons dont l'équilibre musical donne une sensation de confort et de bien-être, de repos et de « relax », contrairement à l'écoute sur d'autres appareils qui fatiguent par l'effort de concentration qu'ils exigent. Ainsi je croyais connaître le clavecin et l'écoute sur cette chaîne m'en a fait véritablement découvrir les richesses. Les grandes formations orchestrales sont éblouissantes de finesse, les basses descendent vraiment et les aigus sont plus fluides ; le son est plus réel, je dirais même plus flatteur, les violons sont plus émouvants ou plus agressifs et les cuivres plus chauds, les pianos plus sensibles et les cymbales plus percutantes. Les grands ensembles avec chœurs donnent une impression d'ampleur. L'oreille ressuscite les sons à la place même où ils semblent émis. Selon les cas, c'est une ambiance naturelle diffuse, où bien l'analyse et la décomposition des plans sonores, qui évoquent la notion d'une musique descriptive, source d'images.

A mes questions, M. Winnykamen répond simplement : il m'explique les conditions nécessaires pour que les sons soient rendus avec fidélité.

L'oreille perçoit des sons allant de 16 périodes par seconde (notes les plus graves) à 16.000 périodes par seconde (notes les plus aiguës) et leur reproduction doit respecter non seulement ces fréquences audibles du spectre sonore, mais traduire par leurs qualités les sensations qu'elles provoquent.

La stéréo, me dit encore M. Winnykamen, est un grand pas en avant dans la reproduction musicale. Elle recrée fidèlement la sensation tridimentionnelle de l'espace et permet d'entendre dans leur véracité les différents éléments des formations orchestrales. Il est certain que cet appareil, d'un prix peu élevé, semble appelé à conquérir le marché français.

Si ma curiosité légitime m'a attardé dans ce haut lieu de la musique, les autres salons constituent par leur gamme variée d'appareils, une caverne d'Ali-Baba de la musique qu'il serait trop long de décrire ici. Quoi qu'il en soit, après avoir entendu parler des progrès réalisés dans le domaine électro-acoustique et expérimenté les explications par de nombreuses auditions, la conclusion est que si, AUPARAVANT, ON ECOUTAIT DES DISQUES, AUJOURD'HUI ON PEUT ENTENDRE DE LA MUSIQUE... Jugez vous-mêmes, l'expérience est à votre portée au « DISQUE DU MONDE ENTIER ».

Ralph FEIGELSON.

(1) 58 bis, r. de la Chaussée-d'Antin, Paris-9e. Succursale : 110, bd Magenta, Paris-10e.

A NOTER : une importante innovation offrira au public à partir de septembre et pour la première fois en France, tous les disques du marché américain.

Communiqué.

transformer leur cinéma en salle pour projections publiques d'émissions télévisées se réalise un jour. De même le projet de créer une chaîne spéciale, ne programmant que deux films, et qui ne serait reçue que par les appareils des salles de cinéma, n'aboutira sans doute jamais : la télévision payante à domicile, préconisée par René Clair (1), et qui se généralise aux Etats-Unis, rendra un tel système caduc avant même qu'il puisse fonctionner.

Seule possibilité concrète d'une collaboration cinéma-télévision sur ce plan : la diffusion par la télévision, le soir, vers 21 heures, d'un important journal d'actualité que les salles de cinéma seraient autorisées à retransmettre. Les inconvénients seraient nuls pour la T.V. et les avantages, appréciables pour les exploitants qui pâtissent du retard du film sur la T.V. en matière d'information. Les plus touchés par une telle innovation ne seraient sans doute pas les journaux d'actualité cinématographique qui pourraient collaborer davantage avec la télévision et reconvertir une partie de leurs activités vers le documentaire, et qui seraient libérés de la très onéreuse obligation de tirer chaque semaine 1 100 copies de leurs magazines filmés, mais les industries techniques qui fabriquent et traitent les quinze millions de mètres de pellicule nécessaires chaque année à la diffusion des journaux d'actualité.

P. B.

(1) Voir « L'Express », n° 451, du 4 février 1960.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***Deux reprises : une pièce de Brecht, signée Claudel, et un « Mayerling » de luxe.***

« LE Livre de Christophe Colomb », de Paul Claudel, est une pièce de Bertolt Brecht (1). Ou du moins cela y ressemble furieusement : même procédé du narrateur-explicateur qui commente les tableaux comme une suite d'images en renvoyant parfois aux pages d'un livre (comme d'Artagnan dans une récente version des « Trois Mousquetaires ») ; même distanciation par les incartades et les plaisanteries des acteurs et des choristes qui font semblant de ne pas prendre la représentation au sérieux, ou bien par les anachronismes goguenards (« *Tiens ! c'est un Greco !* ») ou bien par la présence sur la scène de deux Christophe Colomb, le vieux commentant le comportement du jeune (comme dans « La Bonne Soupe ») ; même recours aux chansons, aux danses (il y a même une sorte de cha-cha-cha au début du deuxième acte, « un mélange de fandango et de danse du ventre ») ! même recours aux projections cinématographiques explicatives (comme chez Planchon) ; même volonté de satire sociale (la corruption à la cour d'Espagne ; la mainmise du grand capitalisme sur les terres nouvelles ; Colomb, restaurateur de l'esclavage et père du colonialisme) ; même utilisation, enfin, des leçons de l'Histoire et de toutes les ressources du théâtre dans une intention didactique et apologétique lourdement soulignée, à la grande gloire de l'homme chez Brecht, à la plus grande gloire de Dieu chez Claudel.

(1) Théâtre de France. Le spectacle sera compris dans l'abonnement culturel du jeudi (à 30 % de réduction) que la compagnie Renaud-Barrault a l'heureuse idée de créer cette année, en guise de « matinées classiques », de manière à mettre à la portée du grand public, des lycéens et des étudiants, non seulement des classiques étrangers comme Shakespeare, mais encore des modernes comme Tchékov et Claudel.

Il ne s'agit d'ailleurs nullement d'un jeu de l'esprit : Claudel écrivit ce « Christophe Colomb » à la demande de Max Reinhardt qui était intimement lié avec Brecht ; celui-ci vivait à Berlin où il venait de connaître ses premiers succès quand l'œuvre de Claudel y fut créée en 1930 en présence du maréchal Hindenburg. Brecht n'a pas pu ne pas en entendre parler et la parenté des deux formules dramatiques est si étroite qu'il faut probablement considérer Claudel comme le maître et l'initiateur de Brecht et lui rendre la paternité de toutes les innovations théâtrales dont on crédite ordinairement son disciple... A moins que l'on ne prétende que Claudel a été influencé par « L'Opéra de quat' sous » ?

Amusante, colorée, brillante, parfaitement mise au point, la représentation donnée par la compagnie Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault est exquise. Et c'est peut-être cela qui date un petit peu. C'est un brin trop joli, un poil trop léché, il y a un peu d'esthétisme de plus dans le spectacle que dans le texte, et cela risque d'en diminuer la vigueur. Mais c'est à peine l'ombre d'une réserve.

L'Aigle à deux têtes

Est-ce que « L'Aigle à deux têtes » de M. Jean Cocteau date, quatorze ans après sa création (2) ? Cela n'a

(2) Théâtre Sarah-Bernhardt.

MATHURINS
LES TROIS SŒURS
20 h. 45 RELACHE LUNDI

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE
de Robert BRESSON

STUDIO DE L'ÉTOILE
14 RUE TROYON
Le testament d'Orphée
un film de Jean Cocteau
Lundi au vendredi, mat. 15 h. Soirée et dim. permanent de 14 h. à 24 h. perm. de 19 h. 30 à 24 heures. Samedi

CINEMA QUARTIER LATIN
Le chef-d'œuvre de AKIRA KUROSAWA
RASHOMON
v. o.
GRAND PRIX VENISE 1951
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
LE POÈME DE LA MER
LE GRAND FILM POSTHUME DE DOVJENKO

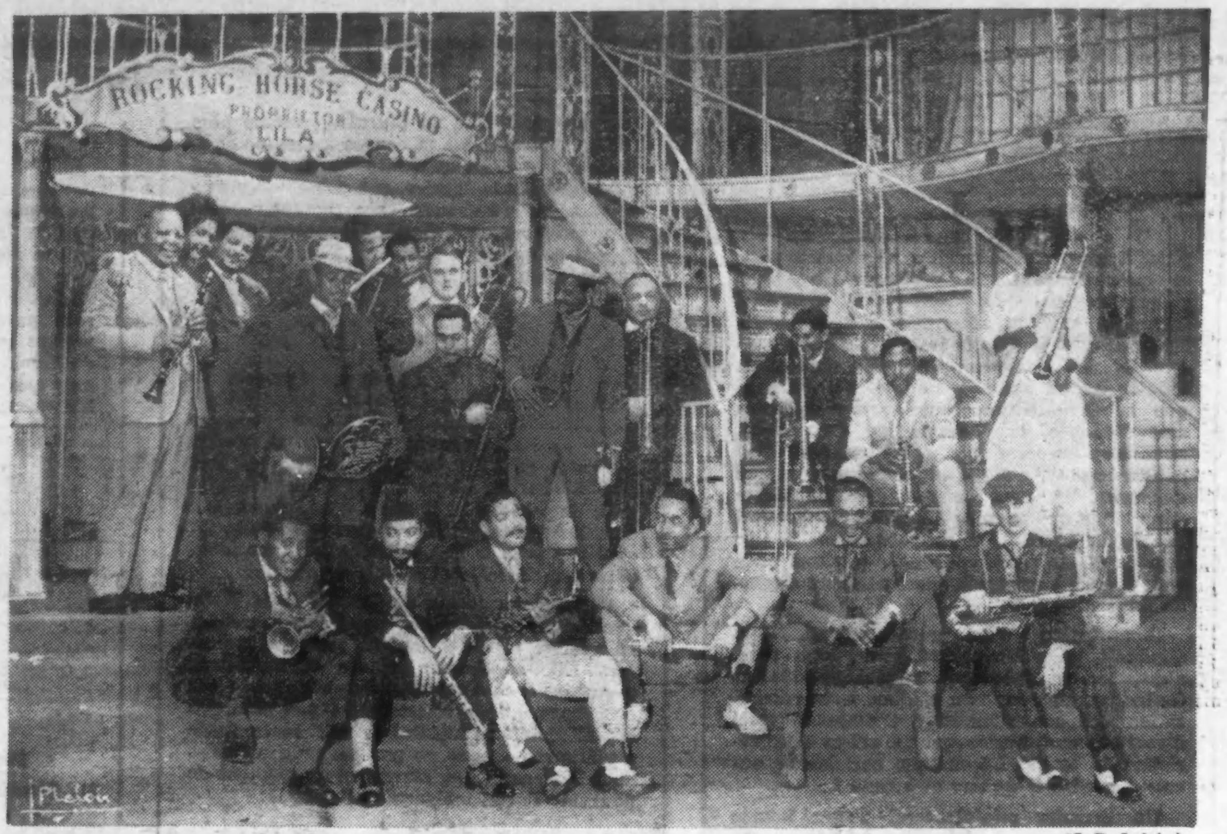
THEATRE DAUNOU
LA PETITE DATCHA
de V. CHKVARKINE
Adaptation de Georges SORIA
Mise en scène de René DUPUY
Musique adaptée par P. MISRAKI
Couplets d'André HORNEZ
LOCATION OUVERTE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

pas d'âge et, malheureusement, malgré quelques brillants cristaux ici ou là, cela n'a pas beaucoup de vérité. Cela voudrait être une méditation dramatique sur le destin de Louis II de Bavière, et ce n'est qu'un « Mayerling » de luxe : dans l'œuvre dramatique de M. Jean Cocteau, comme dans celle de Victor Hugo, il y a des drames romantiques qui sont moins bien venus que d'autres.

Mais cet « Aigle à deux têtes » est surtout un morceau de concours et de virtuosité pour deux grands comédiens. Dans le rôle créé par M. Jean Marais, M. Gérard Barray fait des débuts estimables : il est beau, il a une belle voix, de la flamme, de la sincérité, il ne sait pas encore faire de beaux gestes ou prendre de belles attitudes. Quant à Mme Edwige Feuillère, à peine un peu plus « reine Victoria » qu'« Elisabeth d'Autriche » de visage, elle règne sur la scène. Maîtresse de tous ses moyens, elle cingle entre cour et jardin comme un navire de haut bord à peine trop orgueilleux. On a l'impression d'une comédienne qui se demande toujours « comment » elle doit faire quelque chose avant de se demander « pourquoi » elle doit le faire. Mais l'exécution est d'une virtuose. Elle cherche moins les effets, accuse moins les situations, et je ne suis pas sûr qu'elle ait raison, parce que la pièce est écrite et conduite d'une manière plus grosse. Dans les rôles secondaires, seul M. Guy Tréjan réussit une composition solide et drôle, un Vautrin avec l'accent de Nucingen.

ROBERT KANTERS.



(J.-P. Leloir.)

QUINCY JONES ET SON ORCHESTRE (*).
De Paris aux rives de Manhattan.

MUSIQUE

Dutilleux à Besançon

● *Où le critique oublie toute prudence.*

CRIER au chef-d'œuvre est, pour un critique, une attitude aussi inconfortable que l'éreintement systématique ; sa tranquillité repose le plus souvent sur l'art avec lequel il utilise les nuances et les sous-entendus — tout comme le fakir de service, dans ses horoscopes quotidiens, évite les révélations trop définitives pour se cantonner dans des prédictions prudemment bivalentes. Il est trop dangereux de prendre inconsidérément des hypothèques sur l'avenir...

Et, pourtant, il est des cas — extrêmement rares, il est vrai — où l'évidence s'appuie sur un tel faisceau de raisons convergentes que le critique oublie toute prudence et se vautre avec satisfaction dans l'admiration. C'est ce qui vient de se produire avec la « Deuxième Symphonie » d'Henri Dutilleux, dont la première audition en France a eu lieu à Besançon, et que la radio nous a donné le loisir d'entendre à Paris.

Au compte-gouttes

Dutilleux est un homme discret ; ennemi de la publicité, il s'est trouvé comme malgré lui porté à la toute première place parmi les compositeurs de sa génération, grâce à une œuvre rare dans tous les sens du terme, qu'il semble distiller au compte-gouttes, et qui revêt à chaque fois, par un précieux privilège, tous les caractères de la nécessité. Lorsque Charles Panzéra, vers 1945, chantait « A une amie perdue », on ressentait déjà ce sentiment de plénitude, d'attente comblée, que ne donnent que les très grandes œuvres, et qui, depuis cette date, est revenu nous surprendre en de trop rares occasions. « Le Loup », que Dutilleux écrivit pour Roland Petit, comme la « Première Symphonie » marquent quelques-unes des étapes d'une carrière qui, malgré sa discrétion — ou à cause d'elle peut-être — s'impose avec éclat. Dutilleux, par sa formation parfaitement « conservatorienne », aurait pu devenir un musicien académique ; il a préféré ne retenir, de ce passé traditionnel, que les éléments d'une technique imperturbable, d'une virtuosité d'écriture incomparable — et aller, comme tant d'autres, sur les chemins neufs. Seulement, en abordant les « terrae incognitae » avec son bagage d'artisan infaillible, il a pu dès les premiers pas mettre en valeur les terrains que les autres explorateurs, désarmés et impuissants, laissaient en friche. Et c'est ce qui, depuis dix ans, nous a valu ces quelques œuvres d'autant plus définitives en leur pleine nouveauté que leurs audaces sont étayées par une volonté de grand architecte.

C'est ce qui fait la force de cette éblouissante « Deuxième Symphonie », que Charles Münch et l'Orchestre Philharmonique de notre Radio Nationale ont menée à la victoire. Dutilleux y parle son propre langage, celui qui, depuis « Le Loup », permet de le reconnaître. Mais il l'appuie techniquement sur tous les artifices que la tradition aussi bien que les procédés les plus « avant-gardistes » lui fournissent. Et le résultat est éclatant ; le bonheur de l'expression y est constant, d'autant qu'une sensibilité à fleur de peau circule dans tous les thèmes et vivifie d'un exigeant lyrisme les pages les plus strictement composées. C'est une très grande œuvre.

CAMILLE RAMEAU.

(Lipnitzki.)

HENRI DUTILLEUX.
Une volonté de grand architecte.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● *Quincy Jones : un grand orchestre américain né en Europe.*

AU terme de leur longue tournée européenne, Quincy Jones et ses musiciens ont donné la semaine dernière, au studio Hoche, un cocktail d'adieu avant de sauter dans l'avion de New York. Un grand orchestre de jazz, qui est né véritablement cette année en Europe, est donc parti chercher aux Etats-Unis la consécration définitive. Cet orchestre, les Parisiens le connaissent bien puisqu'il donna devant eux, en février, ses premiers concerts publics, participa au show « Free and Easy » et joua pour la danse huit soirs consécutifs à ce même studio Hoche.

Quelle est l'histoire de l'orchestre Quincy Jones ? Un jeune homme de vingt-six ans, intelligent et doué d'une brillante culture musicale, décide un jour de quitter l'orchestre de Dizzy Gillespie (après avoir joué de la trompette dans celui de Lionel Hampton) pour se lancer seul dans la grande aventure. Après avoir constitué un noyau de solistes américains de classe, il arrive en Europe, répète inlassablement à Paris avec son équipe, affronte les feux de la rampe à l'Olympia, puis entreprend une série de concerts qui le mèneront de la province française à Berlin, en passant par Stockholm et Lisbonne. C'est partout la même surprise ravie des amateurs devant ces inconnus qui se permettent de faire à dix-huit un jazz débordant de vie.

Rodé par ces multiples soirées européennes, l'orchestre de Quincy est sans doute aujourd'hui le grand orchestre mondial numéro 1. A force de le voir et de l'entendre — comme l'ont vu et entendu depuis six mois les publics de Suède, d'Allemagne, de Suisse, d'Autriche, du Danemark, d'Italie, d'Espagne et du Portugal — Quincy Jones et ses musiciens font maintenant partie de notre monde familier. Et c'est presque avec étonnement qu'on se souvient qu'à part Roger Guérin et le Suédois Ake Persson, tous sont Américains bon teint.

Des transfuges

Quincy, lui, ne l'a pas oublié. Pour des jazzmen légitimement ambitieux — et pourtant restés si modestes devant leur succès — il importe d'être reconnu et admis par son propre pays. Or ce pays — les Etats-Unis — a suivi d'assez loin sa carrière européenne. Trop de dieux du jazz se pressent à New York et à Chicago pour que critiques et public américains s'occupent des « transfuges ». De cela, Quincy est tout à fait conscient et il s'apprête à affronter une bataille décisive sur les rives de Manhattan.

La venue aux Etats-Unis de l'orchestre Quincy Jones coïncide d'ailleurs avec un regain de faveur des grands orchestres auprès du public américain. Si les formations de Count Basie et de Duke Ellington demeurent les vedettes incontestées de la catégorie, d'autres ont beaucoup fait parler d'elles depuis quelques mois, en particulier celles de Maynard Ferguson et de Gerry Mulligan. Après une période de demi-stagnation, la formule grand orchestre est en pleine vogue. Il est certain que ce climat servira Quincy.

Le répertoire de l'orchestre a de quoi séduire ceux qui reprochent à Count Basie de ne pas laisser assez s'exprimer ses solistes. Chez Quincy, au contraire, la part faite aux solistes est importante et les arrangements témoignent d'un équilibre réussi entre les improvisations et le jeu collectif.

L'orchestre se produira tout d'abord à New York et à Philadelphie. Au printemps prochain, Quincy, grand amateur de voyages, reprendra l'avion: Tokyo, Stockholm, la France et peut-être l'Union soviétique découvriront ceux que d'ici-là la presse américaine aura baptisés « la révélation du siècle ». C'est du moins ce qu'on souhaite à Quincy Jones au seuil de cette nouvelle carrière.

DANIEL FILIPACCHI.

(*) Dans « Free and Easy », Quincy Jones est le 5e (de g. à dr.) au premier rang.

déjeuners
thés
dîners
sur le
G. BORDE-FRETIGNY
le yacht des croisières royales

Départs tous les jours sauf dimanche 13h15 - 16h45 - 20h30
Port du Gros Caillou (Quai d'Orsay, rive gauche)
RÉSERVATION OBLIGATOIRE : GUT 25-09
Parking assuré - Table réputée.
Tous les dimanches Croisière Van Gogh : Paris - Auvers-sur-Oise - L'Isle Adam.

UN AMI DE LA FRANCE

Un grand ami de la France, le prince Christo de Bachara, séjourne actuellement à bord de son yacht dans un petit port de la Riviera. Après une joyeuse soirée passée dans un cabaret local, Son Altesse voulut regagner son bateau en passant par les vieux quartiers. Il s'égara dans l'obscurité mais n'en retrouva pas moins son chemin, jusqu'au port, en s'éclairant avec son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

9 SEPTEMBRE

« LA France qui n'a plus, à proprement parler, ni Constitution, ni gouvernement, ni Parlement... » Ainsi s'ouvrent, dans « Le Monde », les commentaires du sage et amer Sirius à la conférence de presse du général. Or, s'il est vrai que la vie parlementaire est chez nous réduite à peu sinon à rien, et s'il est vrai que la Constitution toute neuve apparait mal détachée de l'homme qui l'a conçue, nous n'en sommes pas moins pourvus d'un gouvernement, mais d'un gouvernement qui gouverne, et c'est ce qui dérange Sirius dans l'idée qu'il s'en fait — idée étroitement liée à un combat, à des obstacles, à une corrida de six mois, couronnée par une estocade à grand spectacle, dans ce vieux cirque, au bout du pont.

Constitution d'un gouvernement, cela signifiait pour Sirius, et pour nous tous, accouchement laborieux auquel présidaient toutes les matrones du régime, avec consultation des sommités et des augures. Quel divertissement burlesque les crises ministérielles de la IVe République agonisante auraient inspiré à Molière et à Lulli !

Un Premier ministre qui ne se heurte qu'aux obstacles du dehors et qu'à la nature des choses nous paraît être, tant nous avons la cervelle à l'envers, le contraire d'un homme qui gouverne. Que les ministres soient des techniciens au service d'une politique conçue par une intelligence souveraine, voilà qui va contre la définition même de ce qui s'appelle gouvernement pour notre génération bercée sur les genoux de la Troisième République et que la trompette guerrière a réveillée quand tout était au point, en 1914 et en 1939.

LE vrai est que nos habitudes d'esprit auront survécu à un régime qui a pourri de lui-même, jusqu'à ce qu'il se soit détaché de la Nation sans que les parachutistes aient eu seulement besoin de passer la mer. Ce que Sirius appelle régime démocratique s'est résorbé peu à peu, comme au cours de l'évolution des espèces un organe désormais inadapté.

Ce qui viendra après de Gaulle, nous l'ignorons. Du moins sommes-nous assurés, et quoi qu'il advienne, que l'ère des Bidault et des Gaillard est close à jamais et que ces soleils disparus derrière l'horizon ont achevé leur illustre carrière.

Que l'armée fascisée l'emporte finalement, ou que les syndicats viennent à bout de l'armée et que le Front populaire ait le dernier mot, il reste ceci qui est indubitable : la vieille machine enrayée ne pourra être remise en marche, incapable qu'elle est devenue de fabriquer, comme autrefois, fût-ce de la catastrophe et du désastre. Son personnel en chômage espère-t-il vraiment l'utiliser encore ? Elle ne fournirait même plus l'effort nécessaire à la course à l'abîme classique qui était sa spécialité — cet abîme qui n'était jamais le dernier, et à peine en avions-nous été tirés à grands frais, que nous repartions gaillardement vers la prochaine culbute. Ce qui suivra sera peut-être pire, mais sans aucun doute d'un autre style.

CE drame français de l'inadaptation, l'impasse de la guerre d'Algérie l'illustre tragiquement. Cette énorme armée motorisée en 1960 comme elle aurait dû l'être en 1940 et comme il ne lui sert plus à rien de l'être aujourd'hui, une poignée de rebelles la tient en échec depuis six ans. La Fontaine a tout écrit d'avance. A quoi bon pour le lion d'être le lion ? Le moucheron le harcèle et se moque de lui.

Cette inadaptation de l'armée à la tâche que lui imposaient des politiciens aveugles l'a rendue faible devant la tentation politique. Elle se dresse, géante et inefficace, parmi les décombres de l'Empire, juchée sur des chars qui ne résisteraient pas plus que les éléphants d'Annibal à une seule fusée soviétique — pour ne pas parler des fusées dont l'éternelle Angleterre est au moment de pourvoir l'armée fédérale allemande.

EN revanche, dans un Paris sans de Gaulle, qui résisterait à cette armée? Elle ne peut plus remporter que cette victoire-là. Du moins, certains de ses éléments en nourrissent l'espérance. La psychologie de l'armée française, seul un soldat de métier aurait le droit, il me semble, de la décrire. Cet essai appellerait non plus le titre de Vigny : « Servitude et grandeur militaires », mais celui de Dostoïevski : « Humiliés et offensés ».

SUIS-JE trop noir ? J.-J. S.-S. m'accorde que pour atteindre à l'Etat démocratique de ses rêves, nous devrons subir un temps de domination militaire et fasciste dont il ne doute pas que le peuple finisse par venir à bout. C'est faire, à mon sens, bon marché des moyens que la technique moderne met aux mains de l'armée et de la police. Qu'on me pardonne de me répéter : j'ai cru, j'ai espéré, je crois et j'espère encore que de Gaulle nous a été donné pour que nous échappions à ce processus horrible. Je voudrais être aussi assuré que vous du pouvoir que détient encore notre peuple de réagir puissamment contre des usurpateurs appuyés sur des corps spécialisés, et qui sauraient garder quelque mesure, ménager les transitions nécessaires. Autour de qui, autour de quoi l'opposition cristalliserait-elle ? Le parti communiste a-t-il jamais cessé d'être efficace, à droite comme épouvantail, à gauche comme diviseur ?

AINSI je remâche ces pensées amères. Le beau temps est revenu. Le vague bourdonnement d'un jour de septembre m'introduit dans une durée qui ignore les éphémères humains et leur agitation que nous appelons Histoire. Quoi qu'il advienne à Alger et à Paris, tout demeurera pareil à ce qui a été, même si des vagues jaunes et noires déferlaient un jour, du fond de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'à mes quelques arpents de vigne, et venaient battre ces coteaux endormis.

F. M.

(Copyright « L'Express .)

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : 625 francs belges. Souscription chez M. Henry STEVENART 35, avenue Wolvendael - BRUXELLES C.C.P. 7141-66 Bruxelles

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République Islamique de Mauritanie : 93 NF.

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

BACCALAURÉAT 1961

PREPARATION SPECIALE AUX SECTIONS SCIENTIFIQUES (C.M.M'.T.)
MATH-ELEM

- Horaire de cours renforcé ;
- Système de cours spéciaux de rattrapage ;
- Répétition hebdomadaire d'examens blancs dans les conditions du baccalauréat

COURS AMPÈRE

Renseignements et inscriptions pour l'année scolaire 1960-1961 sur rendez-vous

34, rue de Liége - PARIS (8e) - EUR. 14-34

Institut de Chaillot
93, RUE LAURISTON
KLE. 46-24 et 24-04

COURS SAINT-DIDIER
42, RUE SAINT-DIDIER - KLE. 82-81
PARIS (XVIe)
(METRO BOISSIERE, VICTOR-HUGO)

De la 6e à la 1re
Jeunes gens et jeunes filles
Externat - Demi-pension - Internat externé

Enseignement - Formation - Orientation
60 % de succès au Baccalauréat en 1959
Examens d'affectation les 16 et 17 septembre
Rentrée des classes lundi 26 septembre

Documentation sur demande ou au secrétariat tous les jours

METHODE FIDES

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.F.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.